



*The*  
**Middle East**  
*Institute*

**SPONSORED BY  
FOREIGN SERVICE  
EDUCATIONAL FOUNDATION**



JR

425

.T69

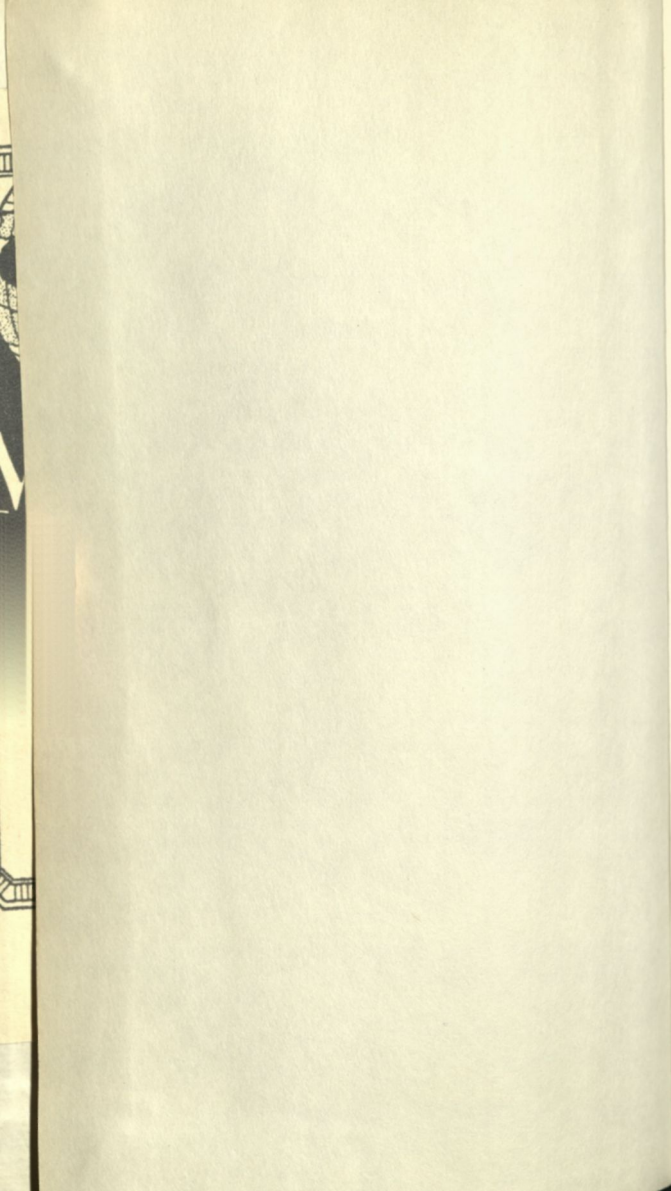
v.1

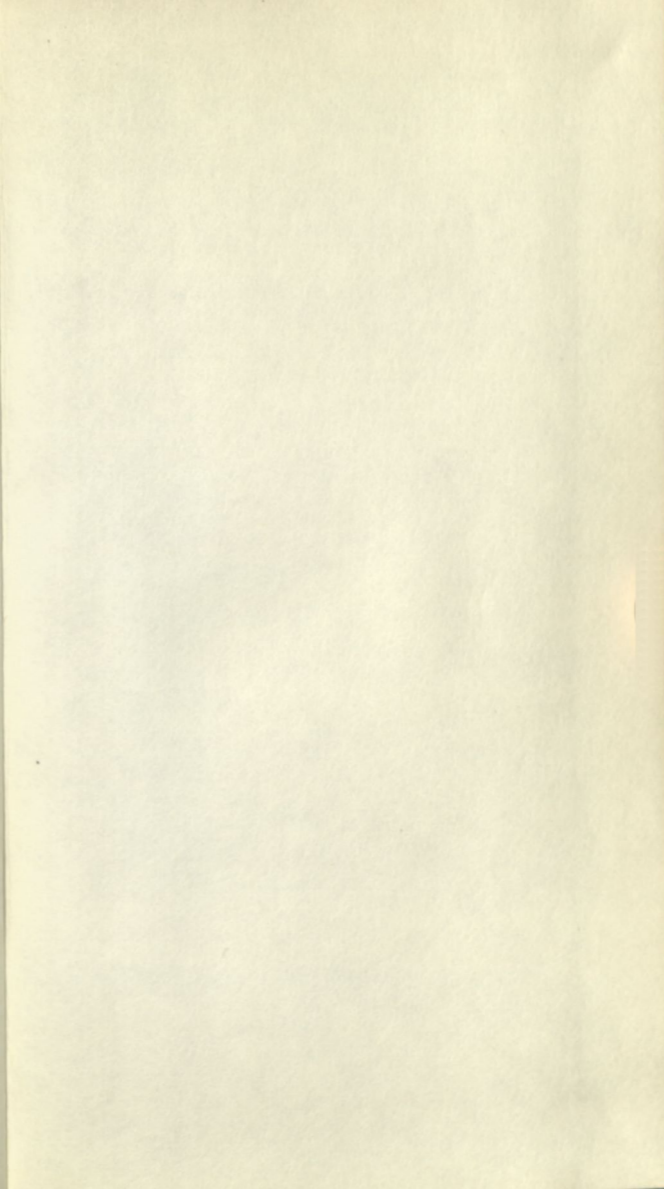
*Whitman*

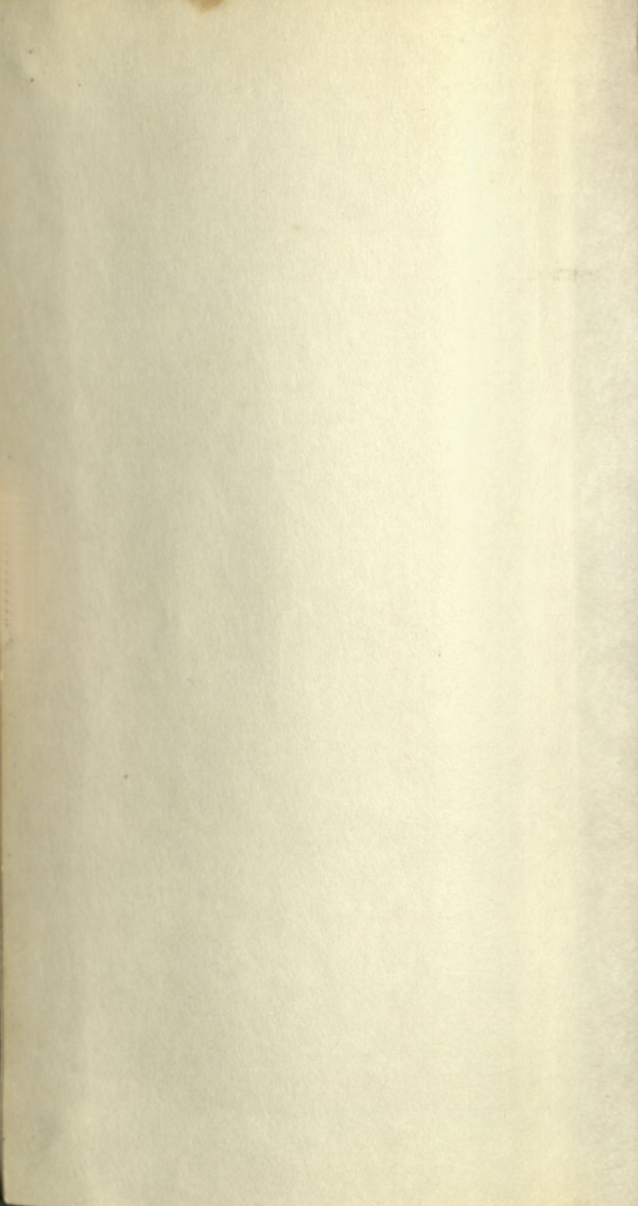
*Leaf 425*

*1855*

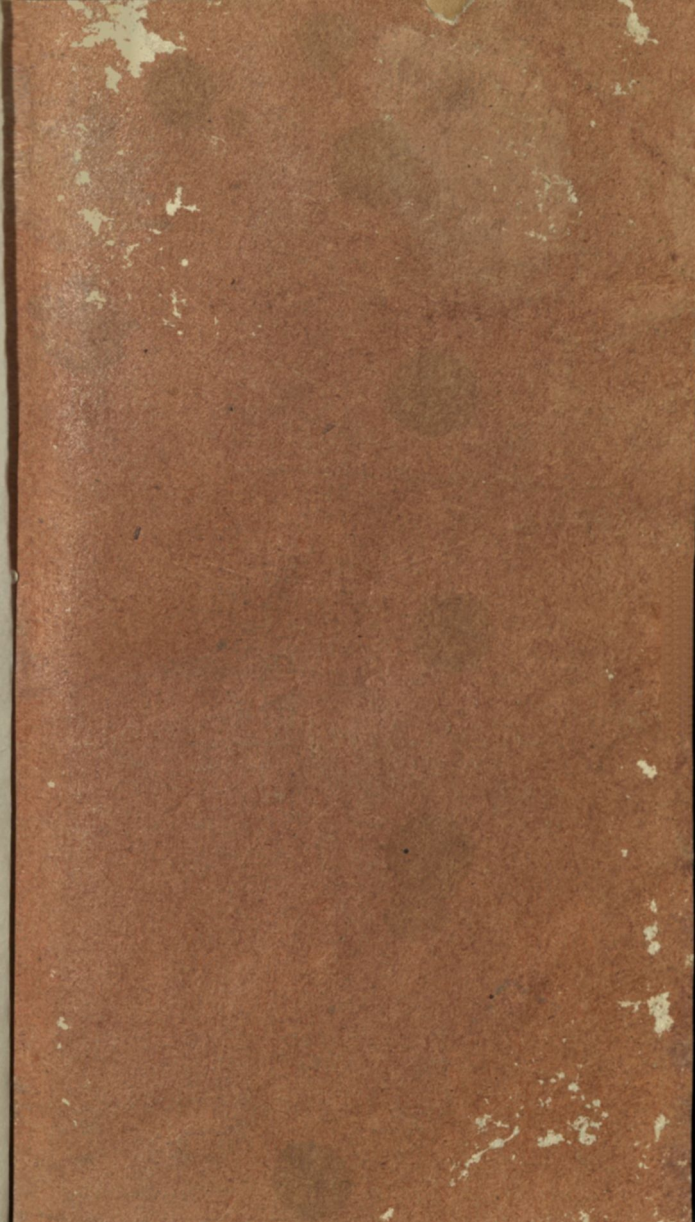
*60*











MEMOIRES

DU

BARON DE TOTT.

---

TOME I.

---

MEMOIRS

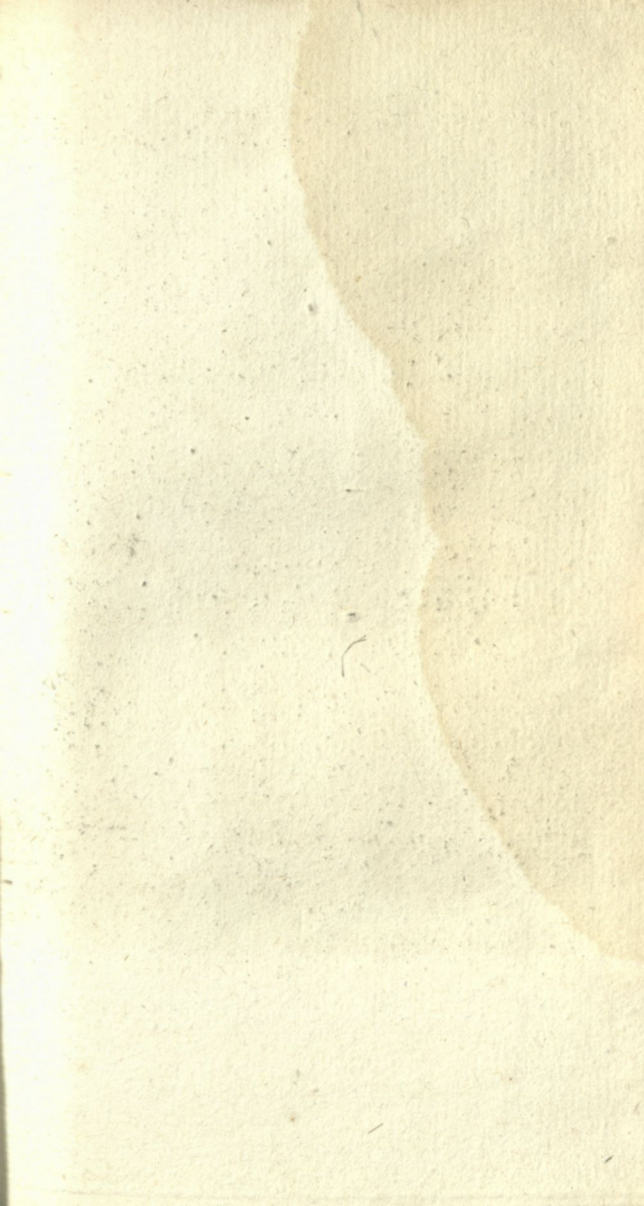
DE

BARON DE TOTT

---

TOME I

---







*Turcs.*

MÉMOIRES

DU

BARON DE TOTT, *Français*

SUR LES TURCS

ET LES TARTARES.

---

PREMIERE PARTIE.

---



A AMSTERDAM.

---

DCC. LXXXV.

MÉMOIRES

DE

DARON DE LONDRES

SUR LES ÉVÉNEMENTS

DE LA GUERRE DE 1756

PAR M. DE LONDRES



A AMSTERDAM

DCC. LXXV



# DISCOURS

## PRÉLIMINAIRE.

L'HISTOIRE semble, au premier coup-d'œil, n'offrir qu'un théâtre d'horreur où l'on ne présente les victimes que pour illustrer les bourreaux qui les immolent à leurs passions; mais elle offre en même-temps le tableau précieux des mœurs, & cette partie de l'Histoire paroîtra sans doute la plus intéressante, si l'on considère que les usages d'une Nation la gouvernent, comme le caractère personnel gouverne les individus. Est-il une source plus féconde en moyens de connoître les hommes & de les diriger?

Sous ce point de vue, la politique des Gouvernemens doit s'en occuper. Elle appercevra que les usages, en créant & modifiant insensiblement les



mœurs, font par-tout le grand effort des actions des hommes; ils préparent & consomment les grandes révolutions des Empires; ils étayent l'édifice & le rendent durable, ou bien ils le minent par degrés & le conduisent à sa destruction totale. Une marche lente couvre les progrès du mal; & ces progrès funestes ne sont apperçus qu'au moment où celui qui pourroit appliquer le remède, reçoit lui-même une atteinte qu'il ne pourroit repousser qu'avec des forces qui lui manquent.

Si on laisse dans l'obscurité des temps ces torrens de brigands qui, en ravageant la terre, ont foulé aux pieds de petites sociétés qui prenoient le titre fastueux d'Empires; si l'on excepte encore quelques peuplades, qui après avoir accru Rome naissante, ont porté la seule réputation de ses forces, au point de lui soumettre plusieurs peuples, par de simples sommations de ses héraults; nulle Nation puissante n'a réellement succombé sous l'effort

d'une attaque ou d'une secousse étrangère ; nul Empire solidement établi, n'a jamais été détruit par le fort d'une bataille malheureuse. La Grèce asservie par les Romains, Rome elle-même anéantie par les Barbares, ont moins cédé à des forces étrangères qu'à leur affoiblissement intérieur.

Cette vérité n'a pas besoin d'être examinée. C'est peut-être le seul point que l'histoire ait parfaitement éclairci, en traitant de l'origine & de la chute des anciens empires ; mais l'examen des mœurs & des usages actuels ne pourroient-ils pas servir aussi à éclaircir l'histoire des peuples qui n'auroient même conservé aucune tradition ? Leurs mœurs seront pour eux ce que les marbres de Paros ont été pour les Grecs, un monument plus précieux sans doute ; il ne faut qu'en savoir déchiffrer les caractères. Le moral de chaque nation tiendra lieu de ses inscriptions antiques ; on y trouvera le type des grands événemens qu'elle a dû subir dans les siècles qui ont pré-

cedé. Les peuples dont les mœurs paroîtront les moins simples, auront aussi effuyé plus de révolutions; & celui qui ne présentera dans les siennes que l'effet de l'influence physique du climat, sera censé n'avoir point été subjugué.

Si l'on considère en effet le despotisme tantôt sous la zone torride, tantôt vers le cercle polaire, croit-on que le climat seul ait pu régler les mœurs de la nation que l'on observe alors? Si l'on conçoit encore que l'esprit républicain ait précédé le despotisme, celui-ci aura-t-il effacé toutes les traces de l'ancienne liberté? Ces révolutions cependant ont couvert la surface du globe, & paroissent être la véritable cause de cette variété de mœurs qui différencie aujourd'hui les nations, au point d'avoir altéré si visiblement la ressemblance naturelle & primitive de toutes les sociétés humaines.

Rapprochez un Tartare-Manchoux

d'un Tartare de Bessarabie , vous chercherez en vain cet intervalle de 1500 lieues qui les séparoit ; le climat diffère peu ; le gouvernement est le même. Considérez ensuite le Grec & le Turc dont les maisons se touchent , vous retrouverez les 1500 lieues que vous cherchiez ; ils sont cependant sous le même ciel & le même régime : faites remplacer le Manchoux au nord de la Chine par l'Arabe qui sous le tropique va se rafraîchir aux cataractes du Nil, il offrira plus d'analogie morale avec le Tartare, qu'il n'en avoit avec les Egyptiens ses compatriotes ; mais il contrastera brusquement avec le soldat Russe en passant le fleuve Amur ; & dans cet examen, on apercevra plus distinctement l'influence du gouvernement sur le caractère des individus, que l'influence du climat. On verra les forces morales dominer constamment le physique, & donner l'explication des différentes nuances qui paroissent les moins explicables.



C'est en considérant sous ce point de vue les descendans de Patrocle & d'Achille, qu'on apperçoit que sous les impressions du même climat, le despotisme qui a dompté les derniers Grecs précédemment conquis par Alexandre, en imprimant sur eux le caractère de l'esclavage, n'a pu effacer les traces de la pusillanimité religieuse par laquelle l'Empire Grec a péri. C'est aussi en remontant à l'époque de la gloire des anciens Grecs, qu'on trouveroit dans le ressort de ces premiers Gouvernemens les correctifs d'un climat qui invite plus à jouir de la vie, qu'à la mépriser. La foiblesse du Bas-Empire devoit sans doute énerver des ames que la gloire, la liberté, la vertu, avoient autrefois exaltées : & c'est sous le joug des tyrans actuels, que le physique devoit reprendre son empire. Ce physique ne peut être dominé que par des forces morales : le despotisme les anéantit. C'est aussi de tous les Gouvernemens

celui qui influe le moins sur la foule que l'on sacrifie ; son grand ressort n'appuie que sur les principaux instrumens du malheur des peuples.

Si le climat que les Turcs habitent relâche leurs fibres , le despotisme auquel ils sont soumis les porte à la violence ; ils sont quelquefois féroces. L'opinion de la prédestination ajoute à leur férocité ; & ce préjugé , qui dans un climat froid les eût rendus braves , dans un climat chaud ne les conduit qu'à la témérité & au fanatisme (1). Cette fièvre chaude qui les

---

(1) Les Turcs ont constamment donné la preuve de cette assertion : dans leurs querelles particulières , l'ivresse précède toujours la vengeance. L'assassinat est le seul moyen qu'elle emploie ; ils ne bravent aucun danger de sang-froid. Une armée Ottomane attaquée se débande avant d'être battue ; mais le premier choc des Turcs , lorsqu'ils se déterminent à attaquer les premiers , est toujours dangereux & difficile à soutenir. On les a vu , à l'affaire de Grotzka , combler de leurs morts les fossés d'une redoute pour s'en emparer. Et le fanatisme en a porté quelques-uns , dans la dernière guerre contre les Russes , à braver le feu de l'artillerie , en allant comme des foux

exalte, leur fait toujours compter pour rien tout ce qui n'est pas Turc ; & de cette maniere de compter avec foi-même résulte nécessairement l'orgueil & l'ignorance. C'est aussi dans le berceau des arts, dans la patrie de Périclès, d'Euclide & d'Homere, que les sciences n'obtiennent aujourd'hui que le sourire du mépris.

Cependant la célébrité a par-tout de l'attrait pour les hommes, ils sont toujours mûs par l'amour-propre : mais les motifs sont différens ; & les Turcs sont peut-être les seuls qui aient choisi le meurtre pour y parvenir, sans avoir assez d'énergie pour le commettre de sang-froid. Quand le climat porte à la foiblesse en même temps que le despotisme entraîne à la violence, il faut s'enivrer pour acquérir la force nécessaire au crime ; & c'est s'élever jusqu'à la puissance du despote que de le conformer.

---

hacher à coups de sabre la bouche du canon de leurs ennemis.



En réfléchissant sur les rapports des mœurs & des usages de chaque nation avec le climat & le gouvernement actuel, en observant avec soin les nuances qui résultent des Gouvernemens passés, on voit avec effroi la multitude toujours entraînée vers le côté le plus vicieux, & conservant toujours les instrumens de sa destruction morale.

Peut-on en méconnoître l'effet sur le peuple le plus célèbre, réduit à n'être plus que la dernière des nations, quoi- qu'elle soit encore la plus nombreuse & la plus répandue ? Les Juifs qui couvrent la terre de leur industrie sans y avoir conservé aucun droit légitime de possession, cédant par-tout aux impressions du gouvernement où ils se trouvent, conservent encore, au milieu même de ces divers gouvernemens, une nuance de leur ancienne théocratie dans l'exercice d'une espèce de municipalité qu'on leur permet, & qui peut seule entretenir cet orgueil

stupide qui les rend insensibles à l'outrage. Les Juifs portent cette insensibilité jusques dans les pays froids & montueux, où les hommes fortement constitués sont toujours courageux & souvent vindicatifs. Le moral domine toujours le physique, lorsque la tyrannie ou l'abus de la liberté ne lui rendent pas tous ses droits.

Si, pour mieux peser cette dernière assertion, on entreprenoit de confronter le caractère distinctif de toutes les nations avec leur histoire, il faudroit sans doute, distinguer dans la foule des événemens qui les ont intéressées, ceux qui n'ont été que passagers, d'avec ceux qui ont été suivis de l'incorporation des vainqueurs & des vaincus. Les torrens dégradent seulement la surface de la terre, sans en altérer le sol. Cette distinction est essentielle, afin de ne pas confondre un fou qui parcourt l'Asie pour subjuguier la terre après l'avoir dévastée; avec Alexandre bâtissant Alexandrie, pour



donner un centre à l'univers, & réunir les deux hémisphères du globe. Il n'est pas moins utile d'observer la nature du pays conquis, afin de ne pas considérer sous le même aspect les peuples montagnards qu'on ne domine jamais, & ceux des plaines qui sont toujours faciles à subjuguier. Sous ce point de vue, il n'est point de royaumes, il n'est même pas de provinces qui n'offrent des peuples très essentiellement différens, quoique confondus sous une même dénomination. On y distinguera aussi facilement la différence des effets d'un même régime, & cette différence existera toujours. L'homme tend invinciblement vers sa liberté; dès qu'il entrevoit la possibilité d'en jouir, il se détermine à se la procurer. Dans un pays montueux, il y conserve une indépendance que le site favorise: accoutumé à gravir les montagnes, il les franchit sans difficulté, & c'est de leur sommet qu'il brave le pouvoir auquel l'habitant des plaines n'est pas

moins soumis par l'habitude que par la nature du terrain qu'il habite, & dans lequel l'abondance & le repos le consolent de l'assujettissement qu'il éprouve; tandis que le seul attrait de la liberté dédommage l'habitant des montagnes des privations & des fatigues qu'elles lui causent.

En parcourant la côte de Syrie, on voit le despotisme s'étendre sur toute la plage, & s'arrêter vers les montagnes au premier rocher, à la première gorge facile à défendre; tandis que les Curdes, les Druses & les Mutualis, maîtres du Liban & de l'Anti-Liban, y conservent constamment leur indépendance, leurs mœurs, & le souvenir du fameux Facardin. Les Macédoniens anciennement conquis, n'ont pu réellement l'être que dans leurs plaines, & les montagnes ont dû leur offrir le même asyle contre la tyrannie des Romains, qu'elles leur offrent encore aujourd'hui contre celle des Ottomans. Nulle révolution n'a donc altéré chez ces

ces montagnards les influences du climat. Depuis le héros de la Grèce, aucune époque intermédiaire ; cultivateurs infatigables & non moins braves que laborieux , toujours unis pour la défense de la cause commune, & chacun d'eux se suffisant à lui-même pour venger une injure personnelle , ils chantent encore les victoires d'Alexandre avec la certitude d'en remporter sur le premier ennemi qui se présentera.

Il n'est point de nation sur laquelle on ait plus écrit que sur les Turcs, & peu de préjugés plus accrédités que ceux qu'on a adoptés sur leurs mœurs. La volupté des Orientaux , l'ivresse du bonheur dont ils jouissent au milieu de plusieurs femmes ; la beauté de celles qui peuplent de prétendus sérails ; les intrigues galantes ; le courage des Turcs , la noblesse de leurs actions, leur générosité, que d'erreurs accumulées ! leur justice même a été citée pour modèle. Mais comment se



pourroit-il [ dit M. de Montesquieu ] que le peuple le plus ignorant eût vu clair dans la chose du monde qu'il importe le plus aux hommes de savoir ?

Cette objection ne pouvoit échapper à l'œil du génie ; M. de Montesquieu auroit également refusé aux Turcs cette volupté délicate & ces principes de grandeur d'ame & de générosité qu'on leur suppose ; il auroit apperçu qu'une nation ignorante ne peut rien pour son bonheur , parce que son ignorance tient à un principe qui détruit toujours & n'édifie jamais.

Qu'un particulier en France ou en Angleterre soit ignorant, mais qu'il soit riche, il y jouira toujours d'une apparence de bonheur qui pourra faire illusion. Sa maîtresse sera aimable, il parviendra même à en avoir plusieurs qui s'accorderont ensemble ; le bon goût regnera dans ses meubles, il sera bien vêtu, voituré commodément ; l'habitude d'emprunter les idées des

autres fera disparoître jusqu'à son ignorance. C'est un corps opaque placé dans une grande masse de lumière. Chez une nation éclairée, les richesses procurent tout ; elles ne sont chez un peuple ignorant qu'un fardeau d'autant plus à charge, que ne trouvant rien à acquérir, on se borne à conserver avec soin. On tient encore davantage à l'art d'amasser les richesses, quand l'impossibilité d'en jouir n'offre que la stérile ressource de les accumuler.

Il ne suffit pas non plus d'être riche pour jouir véritablement de son bien ; dans la classe des hommes opulens, les heureux sont rares, parce qu'il est plus aisé d'abuser que d'user. C'est peut-être le seul cas où l'ignorance prend le moyen le plus facile ; mais on ne peut disconvenir qu'il faut des connoissances pour jouir, comme il faut de la sobriété pour se conserver une bonne fanté.



Si ces réflexions se présentent à qui veut & peut réfléchir, comment se fait-il que deux siècles de commerce entre l'Europe & les Turcs, n'ayent encore produit que des notions fausses? Et pourquoi celui qui lit pour s'instruire, devoit-il ajouter plus de foi à celles que je vais lui présenter? quels sont mes titres pour en être cru?

Voilà des réflexions qu'on n'a point faites sur les prétendues Lettres de Milady Montagu; elles ont plu, c'étoit ce que l'auteur desiroit, & ce dont le lecteur se contente trop souvent. Le tableau de la tête d'un Cadi qu'un Jéniffaire vient offrir à cette Ambassadrice à la place des pigeons qu'elle demandoit & qu'on ne pouvoit trouver, devoit en effet plaire davantage que le tableau de la mort de trois Favoris du Sultan Mahamout que ce Prince dut sacrifier à la suite

d'une insulte faite à un autre Cadi (1).

Le ridicule du premier trait se cache sous sa gaieté; le second ne présente que l'abus du despotisme, & la foiblesse du despote, il fait frémir l'humanité.

Mais il n'y a rien de si commun.

---

(1) Sultan Mahamout avoit donné toute sa confiance au Kiflar-Aga, celui-ci à un jeune Turc nommé Soliman, & ce dernier s'étoit livré à Yacoub, Banquier Arménien; ce Triumvirat n'étoit occupé qu'à exciter & à servir les plaisirs du Sultan. Ce moyen, qui fournissoit à l'avidité des Favoris, assuroit aussi leur crédit. Ils gouvernoient l'Empire, toutes les Charges étoient vendues au plus offrant; leurs Sous-ordres dispoient du moindre emploi: parvenus enfin à ce degré d'insolence, qui se révolte contre le moindre obstacle, un de leurs gens osa menacer de son fouet le Juge de Scutary; celui-ci éleva la voix & fit parler la Justice. Sa maison fut abattue dans la nuit, & cette maniere d'étouffer la plainte produisit un tel mécontentement que chaque jour il se manifestoit par quelque nouvel incendie, moyen non moins étrange pour se faire écouter du Souverain; cependant il eut assez de succès pour déterminer le Grand-Seigneur à faire couper la tête à ses trois Favoris, & comme il étoit accoutumé par eux à varier ses plaisirs, il assista à l'exécution du jeune Soliman & de Yacoub; celle du Kiflar-Aga se passa dans l'intérieur de la Tour de Léandre.

quand on ne fait pas la langue du pays où l'on voyage, que de prendre & de donner des notions fausses avec la meilleure foi du monde, & avec le plus grand desir d'être exact. En réfléchissant sur ce que Milady Montagu raconte de son Jéniffaire, du Cadi & de ses pigeons, je retrouve dans le génie de la langue & de la nation Turque, ce qui a dû la tromper, nonobstant la traduction littérale que son Interprète a pu lui faire de la réponse du Jéniffaire. En effet, fatigué de ses courses pour trouver des pigeons, qui moins soignés en Turquie y sont plus sauvages, peut-être même repoussé brutalement par le Cadi, que les prétentions de la Voyageuse auront excédé, ce soldat se fera permis de demander si on vouloit qu'il apportât la tête du Cadi; & si l'on ajoute à cette réponse l'air & l'accent de l'impatience, on sentira qu'elle annonce plus de mépris pour l'Ambassadrice que pour le Juge; & voilà ce que l'Interprète n'au-



na pas rendu avec assez de fidélité à Milady Montagu.

C'est ainsi que les voyageurs, privés du seul moyen qui peut les faire voyager avec fruit, ont écrit & accrédité une foule d'absurdités, sans avoir d'autres torts, que de ne s'être pas assez méfiés d'eux-mêmes. Ce jugement doit paroître impartial & modéré.

Une réflexion se présente cependant contre ceux qui lisent avec confiance ce fatras de rêveries. J'en excepte ceux qui aiment à rêver, & je ne m'adresse qu'à ceux qui veulent s'instruire. Comment des contradictions absurdes peuvent-elles vous échapper? N'existe-t-il point des règles sûres pour démêler la vérité? Croirez-vous, quand on vous le dira, qu'un manchot se soit servi de ses deux mains, & qu'un borgne ait fermé son œil pour y mieux voir? & si vous ne croyez pas de semblables sottises, comment pourrez-vous croire que le despotisme ne détruise pas les facultés qui ren-

dent l'homme heureux ? Etablissez ce monstre politique , voyez-en les résultats, suivez-en les détails, combinez-en les rapports , & l'on ne pourra plus vous tromper que sur le coloris & sur quelques détails peu importants ; n'est-ce pas encore assez pour accréditer & perpétuer bien des erreurs ?

Je tomberois moi-même dans ce défaut, si en écrivant sur les Turcs, je me livrois aux sentimens qu'ils m'ont inspirés. Il faut être de bon compte, & se méfier de son propre jugement. C'est en vivant au milieu d'eux pendant vingt-trois ans, & dans différentes circonstances, que j'ai pu les connoître [1]. Je n'ai donc pu les juger que sur la manière dont ils se sont présentés à moi. Les présenter de même, faire

---

(1) Les principes que j'ai établis sur la nécessité d'apprendre la langue d'une Nation qu'on veut étudier, ne doivent pas laisser de doutes sur les soins que je me suis donnés pour acquérir ce premier moyen de connoître les Turcs.



parcourir la même chaîne d'événemens à ceux qui voudront s'éclairer , c'est leur donner le même moyen. Que leur importe l'impression que j'ai reçue d'un tableau que je puis leur offrir!

Cette réflexion m'a décidé à n'écrire que le Journal de mon séjour en Turquie, en Tartarie, & celui de mon dernier voyage dans toutes les Echelles du Levant: je ne me permettrai que les observations nécessaires pour éclaircir les faits, sans jamais hasarder des détails qui m'auroient personnellement échappé. Consentir à ignorer, est un grand moyen d'instruction; & convenir qu'on ignore doit être sans doute pour le lecteur un grand motif de confiance. Ce n'est pas là le système qu'ont adopté ces Voyageurs si empressés à faire pénétrer leurs lecteurs dans l'intérieur du Sérail, intérieur absolument impénétrable. L'étude des mœurs, celle de l'influence du climat & du gouvernement, l'examen des usages particuliers, sont cependant la seule

échelle qui puisse franchir les murs de l'ancienne Bizance [1] : mais de tous les objets d'étude que présente une Nation telle que celle des Turcs, celui qui concerne les femmes est-il donc le plus intéressant ?

Qu'importe à l'humanité qu'un particulier auquel la fortune & les préjugés de son pays donnent la libre jouissance de quarante femmes, les rassemble & les garde dans son bercail ? ce tableau n'invite qu'à gémir sur ce groupe de malheureuses victimes ; & l'on peut, sans examen, garantir qu'elles n'y sont pas réunies sans éprouver quelque impatience. Mais ce qu'il importe de connoître, c'est sans doute l'effet qui résulte de cet étrange état des choses, le plus éloigné qu'il soit possible de l'état de nature ; la réflexion seule en donneroit la solution, l'examen des mœurs confirmeroit les résultats.

---

(1) L'enceinte de l'ancienne Bizance ne contient aujourd'hui que le Sérail du Grand-Seigneur.

Les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé, ne pouvant m'offrir que peu d'occasions de parler des femmes Turques, je crois devoir essayer de remédier au désordre des idées qui se sont répandues à leur égard, en faisant quelques observations sur la pluralité des femmes, sur leur manière d'exister dans ce triste genre de société, enfin sur les abus qui résultent de cette association même.

En commençant par cet objet, je servirai également l'impatience du public & la mienne; s'il est empressé de pénétrer dans l'intérieur des harems [1], il partagera bientôt l'impatience que j'ai d'en sortir pour me livrer à un examen plus digne de lui.

---

(1) Harem ne veut jamais dire que l'appartement des femmes, l'enclos qui les concerne; il ne faut donc pas le confondre avec sérail qui ne veut dire que palais. Tous les Turcs ont un harem; le Visir même n'a point de sérail. Les Ambassadeurs des Couronnes ont un sérail, & n'ont point de harem. Le Grand-Seigneur a l'un & l'autre.



Le Coran qui réunit le culte religieux, la morale, les loix civiles & criminelles, & qui, moyennant le droit d'interprétation attribué aux Juges, pourvoit à tout, restreint les Turcs à quatre femmes *Nikiahlus*, mariées; mais le mariage chez les Mahométans n'est qu'un acte civil, un contrat passé devant le tribunal du Juge, qui dans ce cas ne fait que l'office de Notaire. La dot, ainsi que le trousseau, l'objet le plus important, sont inventoriés dans cet acte. Voilà ses reprises dans le cas de répudiation: cet acte se nomme *Nikiah*.

Il se pratique encore une autre espèce de mariage, qui, en fixant également la somme des reprises, marque l'époque de la répudiation. Ce contrat se nomme *Kapin*, & n'est, à proprement parler, qu'un marché fait entre les parties pour vivre ensemble à tel prix pendant tel temps [1].

---

(1) Quand il est permis à un seul homme de s'em-

Une autre loi qu'on nomme *Namekrem*, défend aux filles nubiles & aux femmes de laisser voir leur visage à découvert à aucun autre homme qu'à leur mari. Cette loi n'est pas sans doute favorable aux mariages d'inclination. Un Turc épouse donc la fille de son voisin ou sa veuve, sans la connoître ; il ne peut se décider que sur le rapport de ses propres femmes, ou des entremetteuses.

Il ne faut que réfléchir un instant pour appercevoir que la loi du *Namekrem* ne peut être observée aussi scrupuleusement par les femmes du peuple

---

parer de quarante femmes & de les garder sous la clef, les trente-neuf hommes que ce partage inégal prive de la plus douce consolation accordée à l'humanité, méritent aussi quelques ménagemens. On voit par-tout qu'une loi qui contredit la nature, entraîne une loi qui défavoue la première. De-là, le mariage au Kapin, les asyles en faveur des débiteurs, les établissemens pour les enfans-trouvés ; les Gouvernemens ressemblent à ces joueurs forcenés qui se souflettent, & ne se corrigent jamais.



qui agissent , que par celles de la classe aisée qui se reposent. L'artisan a donc quelquefois la ressource de ses yeux , pour diriger son choix , quand le défaut de fortune annulle pour lui le droit de pluralité.

Le malheur a presque toujours son dédommagement ; il n'y a que l'abus du bonheur qui en soit privé.

La pluralité des femmes est dans ce dernier cas : elle astreint à des dépenses considérables : quel est l'homme en état d'y suffire ?

Excepté ceux qui sont dans le commerce , & qui , riches de leur économie , doivent être exclus de la classe des gens fastueux , les Turcs ne parviennent à l'opulence que par les emplois ; ils ne les obtiennent que par la faveur des Grands , qui se sont élevés de même. Leur fortune est en capitaux que leur avidité accumule , que la terreur enterre , que le luxe dissipe , & que le casuel renouvelle. L'incertitude de leur position ajoute encore

à l'empressement d'acquérir & de dissiper.

Les Turcs laissent rarement de grandes fortunes à leurs enfans. Des sommes assez considérables pour suffire à des partages, le seroient assez pour exciter l'avidité du Souverain ; il trouveroit dans la maniere dont elles sont acquises, des prétextes suffisans pour s'en emparer.

Un Turc ne peut donc, en général, se trouver assez riche pour entretenir un harem un peu considérable, que lorsqu'il est parvenu, par la faveur de son Patron, à des emplois dont l'autorité est grande, & où cette autorité devient lucrative à proportion de l'abus qu'il en fait.

Jusques-là confondu dans la foule des jeunes gens qui par le même motif d'ambition sont attachés au même maître, réduit à ne vivre qu'avec des hommes, entraîné par la fougue de ses passions, séparé des femmes, animé par

leur voisinage, s'il doit céder à la nature, il ne peut que s'en écarter.

On voit déjà que les femmes Turques, celles qu'on ne peut se procurer sans les épouser, & qu'on ne peut connoître avant, sont également réduites à ne vivre qu'entr'elles. Quelle doit être leur éducation ? nées dans l'opulence, elles sont ou filles d'une femme légitime, ou filles d'une esclave favorisée un moment. Leurs freres & leurs sœurs auront eu des meres différentes qui ne différencieront pas des esclaves réunies dans la même maison. Sans aucune occupation que la jalousie qui les anime les unes contre les autres, sachant à peine lire & écrire, & ne lisant que le Coran ; exposées dans des bains d'étuves à tous les inconvéniens d'une transpiration forcée & trop fréquemment répétée pour ne pas détruire la fraîcheur de la peau & la grace des contours, avant même qu'elles soient nubiles ; indolentes par orgueil, & souvent humiliées de l'i-

nutilité des moyens employés sous leurs yeux pour plaire au propriétaire : destinées enfin au même sort, sans espérer de plus grands succès : quel agrément de telles femmes pourront-elles répandre sur la vie de celui qui les époufera ? Mais il n'a pas compté sur elles pour son bonheur : voyons s'il a mieux calculé l'avantage de multiplier ses esclaves, qu'il a le droit de choisir, qu'il peut épouser sans formalité, qu'il a même le droit d'affranchir, droit plus précieux sans doute.

C'est ici le moment de fixer les idées sur les esclaves Géorgiennes & Circassiennes dont la beauté est si célèbre. Il importe peut-être encore plus de déterminer les loix de l'esclavage en Turquie ; & les hommes sont déjà assez coupables, sans qu'une opinion vague & mal fondée ajoute encore à leur monstruosité.

Non plus que les Turcs, les Grecs, les Arméniens, les Juifs même, ne sont soumis à aucun esclavage naturel. Le



despotisme du Sultan ne pourroit s'emparer d'une fille, quelque passion qu'elle inspirât à son Souverain; & quoique le sang Grec présente encore les mêmes formes qui ont servi de modèles aux Praxitèles, les annales Turques n'ont encore fourni aucun exemple de cette atrocité.

La Géorgie & la Circassie ne sont pas plus sujettes à l'esclavage, qu'aucune autre province plus directement [1] soumise à la domination du Grand-Seigneur; mais le droit de la guerre y supplée au défaut du droit naturel. Il a procuré aux Turcs plus de vingt mille esclaves enlevés par le Kam des Tartares, dans la nouvelle Servie, & rendus en partie aux Russes à la paix. Krim-Gueray qui commandoit cette expédition, avoit précédem-

---

(1) La Géorgie est plutôt une dépendance de la Perse que de la Turquie; mais le Prince Héraclius a profité des troubles qui ont dévasté les Etats de son Suzéain, pour jouir d'une sorte d'indépendance.

ment, en suivant le même droit, dévasté la Moldavie, sans égard pour la souveraineté du Grand-Seigneur. Il seroit encore du droit de la guerre en Turquie, qu'une province qui se révolteroit, fût livrée au pillage, & ses habitans réduits en esclavage : voilà le droit public de toute l'Asie, & c'est sur des principes aussi féroces que la moitié de la terre est encore gouvernée, & que la Géorgie & la Circassie approvisionnent le marché des esclaves de Constantinople (1).

Les incursions des Tartares Lesguis y fournissent constamment. Ces Tartares sont placés entre la mer Caspienne & la mer Noire, entre la Géorgie & la Circassie, & toujours en état de

---

(1) L'idée qu'on attache à une belle esclave de Géorgie ou de Circassie, se réduit donc à ce que toutes les esclaves en Turquie qui ont quelque beauté, sont nécessairement Géorgiennes ou Circassiennes, & cela ne prouve nullement qu'elles soient toutes belles.

guerre avec les peuples de ces deux provinces ; ils transportent à la côte orientale de la mer Noire les esclaves qu'ils y ont faits, & les vendent aux marchands Turcs qui s'y rendent par mer à des époques marquées. Les habitans de cette côte enlèvent aussi aux villages voisins, leurs compatriotes, dont ils font commerce. On assure que les peres & meres y vendent quelquefois leurs enfans.

Un pays plus froid par ses montagnes que par sa latitude, un peuple assez misérable pour vendre ses enfans, assez mal gouverné pour se les dérober, assez foible pour céder à des rapines étrangères, n'annonce aucun genre de recherche ni d'éducation. Les enfans sont donc les seuls esclaves dont on puisse soigner la beauté & préparer les graces. L'avarice du marchand s'en occupera, il cherchera même à augmenter la valeur de son esclave par quelque talent agréable ; une danse in-

décente accompagnée de castagnettes y mettra le plus grand prix.

Milady Montagu assure que ces danses sont voluptueuses. J'ai vu dans ce genre ce qu'il y avoit de plus parfait, les maîtres de l'art; mais je n'ai point de terme pour les décrire, & je n'employerai jamais celui de volupté pour les peindre.

Je pourrois ajouter que les danseuses en Turquie y sont méprisées, & qu'une esclave qui par ce talent auroit plu à son maître, cesseroit bientôt de l'exercer. Aussi n'y font-elles destinées qu'à réveiller & ranimer des automates: la beauté ne peut y suffire, l'indécence a plus de succès. Les graces, la vivacité, l'expression, ont celui de séduire, & peuvent se passer de la régularité des traits; tandis qu'une nonchalante dignité, une ignorance profonde rend la beauté même insipide.

C'est aussi l'effet que les femmes Turques font sur le maître. J'ai été à por-



tée de me convaincre par mes amis ; qu'excepté quelque nouvelle esclave qui peut piquer leur curiosité , le harem ne leur inspiroit que du dégoût. Nombre de Turcs n'y entrent que pour y rétablir la tranquillité , quand la Surintendante ne peut y suffire ; mais si l'on y punit sévèrement le désordre , on ne peut en détruire les causes. Ce désordre né de la contrainte & de la réunion de plusieurs femmes , doit être le second résultat de la loi qui établit la pluralité. La nature également contrariée dans les deux sexes , doit aussi également les égarer.

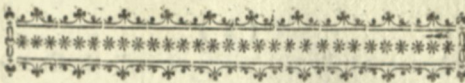
La réunion des femmes fait encore que , constamment observées par leurs compagnes , elles ne cherchent pas même à dissimuler leur goût ni leur jalousie , elles ne doivent cacher que leurs querelles. Trop heureuses encore si la nature calmée , assoupie & trompée , ne les pousse pas à s'échapper de leur prison , pour courir après la réalité , excès dont elles sont toujours les victi-

mes., & dont j'aurai occasion de parler.

A quelque gêne que soient assujetties les femmes Turques par les usages, on ne doit pas croire cependant qu'elles ne puissent envoyer leurs esclaves en commission, & sortir elles-mêmes pour acheter ce qu'elles desirent. Je ne connois point de Turc qui les prive de cette liberté; elles sortent même fréquemment ensemble pour aller à la promenade ou en visite dans d'autres harems; & dans ce dernier cas, la stricte règle obligerait le Turc dont les femmes sont visitées, à ne pas entrer dans son harem pendant qu'il y a des femmes étrangères; mais combien de moyens n'a-t-il pas pour éluder la loi? & si les parties sont d'accord, qui réclamera en sa faveur? Si les rues sont remplies de femmes qui vont & viennent librement pour leurs affaires; si les harems les mieux fermés s'ouvrent souvent pour en laisser promener le troupeau, il ne faut pas en conclure avec Milady Montagu que

les intrigues galantes sont favorisées dans les boutiques, où les femmes s'arrêtent quelquefois; elles y feroient facilement observées. Ce n'est aussi que dans la campagne, ou sur les rivages de la mer les plus écartés, que le désordre va chercher un asyle, en s'étourdissant sur le danger d'y être découvert par les gardes qui furent les lieux les plus cachés.

Le Bostandgy-Bachi, dont le pouvoir s'étend toujours à plusieurs lieues autour de la résidence du Grand-Seigneur, a essentiellement l'inspection sur ces prétendues intrigues galantes; il fait à cet égard l'Office de Lieutenant de Police. C'est le casuel le plus important de son emploi; il en résulte des abus affreux. J'aurai occasion d'en parler dans le cours de mes Observations, & je viens d'en faire assez sur les femmes Turques, pour préparer le Lecteur sur ce qu'il me reste à en dire.



# MÉMOIRES

D U

BARON DE TOTT.

---

## PREMIERE PARTIE.

LA mort de Sultan Mahamout & celle de M. Désalleurs déterminèrent la mission de M. de Vergennes à Constantinople. Jeus ordre de l'accompagner, pour y apprendre la langue & m'instruire sur les mœurs & le gouvernement des Turcs. Embarqués à Marseille sur un bâtiment marchand nolisé par le Roi, nous fimes voile dans les premiers jours d'Avril 1755; & notre navigation traversée par les vents contraires ne nous permit d'entrer dans le détroit des Dardanelles que vers le 18 Mai. Nous apper-

*I Partie.*

A



çûmes avant d'y arriver une caravelle du Grand-Seigneur, mouillée vis-à-vis de Ténédos, & sa félouque cinglant vers nous, nous joignit par le travers de la côte de Troye; elle étoit envoyée pour nous connoître; mais la crainte de la peste nous fit désirer d'éviter toute communication. Feu mon pere, que le Roi envoyoit avec M. de Vergennes à Constantinople où il avoit déjà fait plusieurs voyages, & qui parloit la langue, obtint que les Turcs ne montassent point à bord, & jugea convenable de récompenser par quelques bouteilles de liqueurs, l'Officier qui commandoit cette félouque. Le Mouffe chargé d'aller chercher ce présent, apporta six phioles d'eau de lavande; & l'on vouloit réparer cette erreur, lorsque mon pere assura que cela étoit égal. On livre l'eau de lavande, & nous nous séparons; mais l'impatience Turc attira bientôt notre attention: il saisit une phiole, en fait sauter le goulot, la vuide d'un seul trait, se retourne & nous fait un signe d'approbation. Excepté mon pere, nous craignons tous de voir bientôt ce malheureux tomber à la renverse; cependant nous ne tardâmes pas à nous rassurer: une seconde phiole ouverte,

---

(1) Vaisseau de guerre Turc,

vuidée & approuvée de même, nous tranquillisa sur son compte.

Peu de temps après, nous fimes notre entrée dans le détroit des Dardanelles, & le bâtiment ferra sa flamme pour éviter le salut des châteaux, ainsi que celui du Capitan Pacha (1) : dont la flotte étoit mouillée à Gallipoli ; & nous mouillâmes enfin dans le port de Constantinople le 21 Mai 1755.

Cette ville située à l'extrémité orientale de l'Europe, près de la mer Noire, n'est séparée de l'Asie que par le Bosphore de Thrace. Ce canal qui fait communiquer les deux mers, verse dans la partie du Sud l'excédent des eaux que le Nord répand dans la mer Noire, & que sa surface ne peut évaporer. Des courans violens descendent à cet effet du canal, & se portent sur la pointe du Sérail ; ce cap les divise & en intercepte une partie, qui après avoir circulé dans le port, en ressort par la rive opposée pour aller rentrer dans la file du premier courant. C'est à ce mécanisme naturel que le port de Constantinople doit l'avantage de se dégager de tous les décombres & de toutes les immondices qu'on y précipite journellement. La mer s'y défend donc d'elle-même contre l'ignorance qui ne pré-

(1) L'Amiral Turc.

voit rien, & les vaisseaux de 80 canons peuvent sans danger y mettre une planche à terre.

Si l'ambition de dominer l'univers étudioit, sur la carte, le site le plus favorable pour y établir la capitale du monde, la situation de Constantinople seroit sans doute préférée. Placée entre deux mers, cette ville seroit aussi dans le centre des productions utiles & du commerce le plus florissant, si la pression du despotisme ne brisoit pas à vingt lieues à la ronde, tous les instrumens de la culture & de l'industrie. Renfermée dans l'enceinte de ses antiques murailles, Constantinople, du côté de la terre, n'offre au voyageur, que l'aspect de la destruction, tandis que les navigateurs, dans le centre d'un immense amphitéâtre, semblent accourir de toutes parts pour apporter le tribut que l'univers doit à sa Métropole.

L'ancienne Byzance, dont les murs servent aujourd'hui d'enceinte au Sérail du Grand-Seigneur, placée sur l'extrémité du cap qui ferme le port, présente une forêt de cyprès, dont les cimes dominées par une infinité de coupes couvertes de plomb, enrichies de boules dorées, se pyramident avec la tour du Divan qui les surmonte. Ce groupe, d'une teinte sombre, semble se détacher du reste du tableau, qui n'offre d'ailleurs d'autre variété que quel-



ques grands édifices épars , dont les masses sont trop fortes pour les objets qui les environnent.

Le port , depuis la pointe du Sérail jusqu'aux eaux douces (1) prolonge sur plus de deux mille toises un des côtés du triangle que forme l'enceinte de Constantinople : il est bordé sur la rive opposée par d'immenses fauxbourgs , qui en enveloppant la ville de Galata , présentent un tableau dont la richesse est encore augmentée & variée par la continuité des villages qui se réunissent & se confondent pour border le Bosphore jusqu'à six lieues vers la mer Noire. Ces habitations continuées sur la côte d'Asie , viennent se rejoindre à Scutary ; & cette ville placée à la distance de trois quarts de lieue vis-à-vis l'entrée du port , offre à Constantinople même , le point de vue le plus intéressant. Les bateaux qui traversent sans cesse l'espace com-

(1) On appelle ainsi la petite rivière qui se jette dans la mer au fond du port : elle arrose le vallon de Kiathana. Le Grand-Seigneur y a un Kiosk ; & Sultan Achmet avoit eu la prétention d'imiter Marly , en invitant toute sa Cour à bâtir sur les deux collines qui bordent la rivière ; mais ces édifices ont été détruits par les rebelles qui déposèrent Sultan Achmet. Le préjugé , toujours contraire aux imitations européennes , fut le prétexte de cette destruction ; & l'avidité du pillage , le véritable motif.



pris entre ces deux villes, semblent unir l'Europe avec l'Asie. D'autres bâtimens servent le matin à transporter les habitans des villages du Bosphore, aux travaux de la capitale qui les nourrit, & le soir à les rendre à leurs foyers. Un nombre infini de batelets traverse le port pour les besoins momentanés des habitans; & si l'on y joint les transports pour l'approvisionnement de la capitale, auquel la mer Noire & l'Archipel fournissent journellement, & l'activité du commerce étranger, qui vient aussi de toutes parts fournir au luxe & aux vêtemens de cette ville, on aura peine à concevoir le mouvement dont ce tableau est constamment agité.

Mais si rien n'égale la beauté du coup-d'œil que présente Constantinople, le charme disparoit bientôt en pénétrant dans cette ville. La plupart des rues, assez étroites pour que la saillie des toits laisse à peine un passage à la lumière; un pavé de cailloux mal soigné; nulle précaution de propreté: ce sont les moindres désagrémens de cette capitale. Mais je réserve le détail de ses autres inconvéniens pour les développer successivement & à mesure que l'occasion s'en présentera.

L'étude de la langue turque pouvoit seule me conduire à celle des mœurs & des usages de cette nation; ce fut aussi mon premier soin, &

je crus devoir me refuser aux instances qu'on me fit alors de commencer par la lecture des voyageurs qui ont parlé des Orientaux ; ce qu'il pouvoient abrégier de mon ouvrage , me parut moins utile , que les erreurs qu'ils pouvoient me donner ne me parurent à craindre.

Mon maître Turc commença par me faire apprendre à écrire , c'est la regle. L'habitude du dessin m'y fit faire quelques progrès ; je lus ensuite ; & alors les difficultés se multiplierent. La suppression des voyelles (1) suffit pour donner une idée de mes premiers embarras & du travail pénible & fastidieux qu'il me fallut subir ; mais il y a plus encore : les Turcs , en suppléant à la pauvreté de leur langue originelle par l'adoption totale de l'Arabe & du Persan , en se composant cinq alphabets dont les différens caracteres sont cependant au choix des écrivains , ont encore créé de nouveaux obstacles à l'instruction ; & quand la vie d'un homme suffit à peine pour apprendre à bien lire , que lui reste-t-il

(1) Les voyelles n'étant exprimées que par des signes placés hors du corps d'écriture , les écrivains se dispensent d'un soin auquel le talent du lecteur doit suppléer ; il en résulte des disputes littéraires sur les consonnes dont la valeur peut changer le sens ; mais pour éviter le danger de ces discussions sur le Coran , jamais ce livre n'est écrit sans voyelles.

pour choisir ses lectures , pour profiter de ce qu'il aura lu ?

C'est essentiellement à cet inconvénient qu'il faut attribuer l'ignorance des Turcs , surtout en ce qui est du ressort des sciences abstraites. Uniquement occupés à bien peindre leurs caractères & à les déchiffrer , leur amour-propre devoit se jeter du côté des difficultés de ce genre : un double sens , des transpositions de lettres , bornent l'objet de leurs études & de leur littérature ; & tout ce que le mauvais goût peut inventer pour fatiguer l'esprit, fait leurs délices & ravit leur admiration.

Mon maître de langue , Persan d'origine , grand partisan de la poésie , s'enivroit également d'opium & d'eau-de-vie ; je passois deux heures chaque jour dans cet agréable tête-à-tête : je m'occupois surtout à employer tous les mots que ma mémoire accumuloit ; & je ne fus pas plutôt en état de l'entendre , qu'il me demanda d'un air empressé , ce que c'étoit qu'une odeur qu'il avoit remarquée en entrant chez moi. Je lui montrai un flacon d'eau de lavande ; & l'exemple du Commandant de la fêlouque , me fit consentir sans peine à un sacrifice qu'il desiroit , & qu'il supporta sans aucun inconvénient ; mais je ne crus pas devoir continuer à l'abreuyer d'une boisson aussi dangereuse.

Mon application à rassembler beaucoup de

mots, & surtout mon empressement à les employer, me mirent, en peu de temps, en état de m'expliquer passablement; & j'étois déjà parvenu au point de me passer d'interprète, lorsque M. de Vergennes, voulant dans une fête assembler tous les Ministres étrangers ainsi que tous les Européens établis à Constantinople, en ordonna les préparatifs. Cette annonce excita la curiosité de quelques Turcs de distinction qui demanderent à y assister; & je me chargeai d'autant plus volontiers de leur en faire les honneurs, que je voyois une nouvelle occasion de m'exercer dans leur langue.

J'étois nouvellement marié, & la liaison qui existoit entre le plus considérable de ces Turcs & mon beau-pere, ajoutoit à l'intérêt que lui inspiroit mon zèle à m'instruire. Il me pria en arrivant de lui faire remarquer Madame de Tott dans le nombre des femmes qu'il appercevoit; & bientôt attentif à ses moindres mouvemens, il la suivoit des yeux, & paroissoit inquiet si elle lui échappoit un instant dans la foule. A cette inquiétude près, le coup-d'œil de cette fête sembloit absorber mes Turcs, dont les questions sur ce nouveau tableau n'étoient pas moins réjouissantes qu'instructives pour moi.

Cependant un menuet ouvre le bal: on me demande quel est le danseur? c'est l'Envoyé de Suède. Quoi! me dit le Turc avec surprise...



l'Envoyé de Suède... le Ministre d'une Cour alliée à la Sublime Porte!... non cela n'est pas possible... vous vous trompez, voyez mieux. Je ne me trompe point, lui dis-je, c'est lui : oui, lui-même. Le Turc alors convaincu, baissa les yeux, réfléchit, & se tut jusqu'à la fin de ce menuet auquel un autre succéda : nouvelle question pour en connoître le danseur : c'est l'Ambassadeur de Hollande... Oh ! pour celui-là, me dit le Turc gravement, je ne le croirai jamais. Je fais, continua-t-il, jusqu'où peut s'étendre la magnificence d'un Ambassadeur de France ; & malgré ma surprise, j'ai pu porter cette opinion jusqu'à concevoir qu'il fût assez riche pour faire danser un Ministre du second ordre ; mais à quel prix pourroit-il obtenir ce service d'un Ambassadeur ? il ne peut exister entr'eux cette énorme différence. J'employai alors tous les mots turcs que je savois pour lui faire entendre que ces ministres étoient l'objet de la fête, qu'ils n'en étoient pas les baladins ; qu'ils y dansoient pour leur plaisir, que l'Ambassadeur de France y danseroit lui-même. Je persuadai difficilement. Cependant un objet que le Turc croyoit sans doute plus intéressant, l'occupabientôt tout entier. Je ne vois plus votre femme, me dit-il.... Ah ! bon, la voilà..... Mais quelqu'un lui parle ! courez vite rompre cet entretien. Pourquoi donc, lui dis-je ? Il s'expliqua

alors plus clairement ; & j'entreprendois de le tranquilliser, lorsque Madame de Tott, continuant à causer, entra dans le salon du jeu, & disparut. Le Turc alors perdant toute contenance, se lève & m'entraîne ; je me laisse conduire, & le spectacle de plusieurs tables où des femmes & des hommes se disputoient, n'étoit pas sans doute celui que son amitié redoutoit pour moi.

Le souper fut servi, & mon ami s'apercevant qu'on se distribuoit aux différentes tables, voulut s'en aller. Une inquiétude d'un genre plus sérieux paroissoit l'agiter. Je le pressai de voir la fin de la fête. Tout est fini, me dit-il vivement ; ils commencent à boire : laissez-nous aller ; & si vous m'en croyez, emmenez votre femme, & retirez-vous aussi. J'entends, lui dis-je ; mais rassurez-vous ; tout se passera plus tranquillement que vous ne pensez. J'insistai, & je parvins à promener mes curieux autour des tables & à les faire asseoir à celle qu'on leur avoit préparée. Quelques verres de liqueur, en leur donnant du courage, acheverent de les persuader ; ils restèrent jusqu'au matin, & m'apprirent en me quittant, que si pareille fête se donnoit entr'eux, elle ne finiroit pas sans trente assassins.

Les connoissances morales que je venois d'acquérir, m'engagerent à me former des liaisons

capables de les étendre. Murad Mollach, de la famille de Damat Zadé, qui depuis la conquête de Constantinople a donné dans chaque génération des Muftis à l'Empire, destiné lui-même à cette dignité, fut une de celles que je cultivai le plus. J'aurai souvent occasion d'en parler ; & ce que j'aurai à en dire, en développant son caractère, servira également à éclairer sur celui de la nation.

Pour suivre à-peu-près la marche des évènements dont j'ai été le témoin, jetons actuellement un coup-d'œil sur les incendies, qui ravagent trop fréquemment Constantinople pour n'en pas faire mention. Je choisis le plus frappant des tableaux de ce genre, je veux dire l'incendie qui consuma les deux tiers de cette immense ville peu de temps après notre arrivée.

Le Palais de France situé dans le fauxbourg de Péra, domine le port & la ville de Constantinople. Le feu prit le matin dans une maison près de la Marine & des murs du Sérail. Le vent qui souffloit du Nord, fit que l'incendie prolongea ces murs & atteignit vers les sept heures le Palais du Visir situé à mi-côte. Le Grand-Seigneur s'y étoit transporté ; mais ni ses ordres, ni les efforts qu'on fit pour préserver cet immense édifice ne purent le garantir ; & le foyer qu'il forma donnant une nouvelle activité aux flammes, l'incendie continua à s'étendre dans le lit du vent avec

la plus grande rapidité. On pouvoit cependant espérer qu'en s'approchant de Sainte-Sophie la masse de cet édifice lui donneroit des bornes : tous les secours s'étoient portés de ce côté, & l'on se flattoit d'y arrêter le progrès des flammes, quand le plomb de la coupole, fondu par la chaleur de l'atmosphère, ruisselant par les gouttieres de pierres sur la foule des gardes & des travailleurs, laissa un champ libre à l'activité du feu. Dès ce moment on ne pensa plus à le contenir, & l'on consentit à lui laisser dévorer tout ce qui se trouvoit sur la direction du vent, jusqu'aux murs de la Marine, de l'autre côté de la montagne. La consternation étoit générale, & cependant on s'estimoit heureux de voir l'incendie arrivé à ce terme, quand le vent sautant à l'Est avec violence, prit en travers cette ligne de feu sur plus de douze cents toises d'étendue. Les flammes poussées alors vers le centre de la ville formèrent treize branches de feu, dont les racines en se réunissant successivement firent bientôt de Constantinople une mer enflammée.

Les efforts qu'on fit alors, au lieu d'être secoursables, ne firent qu'ajouter au désastre : un régiment entier de Jénissaires, occupé à abattre des maisons à la tête d'une des branches de l'incendie, fut enveloppé par les deux branches latérales. Les cris de ces malheureux, portés dans



des tourbillons de feu , avec ceux des femmes & des enfans qui subissoient le même sort ; le bruit des édifices qui s'érouloient ; celui des planches enflammées poussées dans l'atmosphère par la violence du feu ; le tumulte des habitans que l'incendie menaçoit de toutes parts , & qui , pour se garantir de la plus affreuse misère , exposoient leurs vies pour sauver une partie de leurs biens ; tout concouroit à former un ensemble dont l'horreur ne peut être décrite.

Ce qui se concevra encore moins , c'est que la reconstruction de ces maisons n'étoit pas achevée , qu'un nouvel incendie les consuma de nouveau ; sans qu'il ait été possible de faire prendre aux habitans aucune précaution pour s'en préserver. Sultan Osman, alors sur le trône, voulut vainement aggrandir quelques rues , en percer de nouvelles pour la facilité des secours ; les propriétaires se réunirent pour réclamer la jouissance entière du terrain de leurs peres : le Gouvernement, qui n'avoit su qu'ordonner quand il falloit payer , ne fut aussi que céder à une résistance facile à vaincre ; voilà le Despotisme.

On avoit dû voir que les vols qui se commettent avec facilité , sous le prétexte de porter secours aux maisons voisines du feu , avoient souvent été le motif des incendies ; & le Gouvernement en croyant y remédier par la défense de travailler à les éteindre , avant l'arrivée des prin-

cipaux Officiers, n'avoit fait qu'augmenter le mal. C'étoit en effet donner aux flammes le temps de prendre de l'activité. Aussi cette loi fut-elle abrogée: on augmenta même le nombre des pompes: gardées jusques-là chez les Gouverneurs des quartiers, elles furent distribuées aux différens corps-de-garde; ils eurent ordre de les transporter au premier besoin: mais qu'en est-il résulté? que l'activité des pompiers ne les fait accourir que pour rançonner les malheureux, & arroser la foule pour se divertir; que les gardes familiarisés avec ces désastres, s'en sont fait un jeu, & ajoutent à la misere publique en maltraitant les malheureux; que les travailleurs jettent inconsidérément sur le feu des alimens qu'ils devroient en éloigner, & que la multitude pille de tous côtés (1).

Le Visir & tous les grands Officiers de la Porte sont obligés d'aller au premier avis au lieu

---

(1) La loi a prononcé contre ce genre de pillage; elle condamne le voleur à être précipité dans le feu; mais l'habitude de voir une foule de malheureux périr dans les flammes par la fréquence & la rapidité des incendies, fait que ce danger auquel on est soi-même exposé journellement, considéré comme supplice, se réduit à-peu-près au malheur de mourir dans son lit. Les peines les plus sévères n'établissent pas le bon ordre; il est le produit d'une surveillance éclairée que le despotisme n'emploie jamais.

de l'incendie, afin d'y ordonner tout ce qui est jugé nécessaire. Le Grand-Seigneur lui-même ne se dispense jamais de s'y rendre, si le feu fait quelques progrès : les moyens de le transporter sont prêts au premier signal ; il a jour & nuit des chevaux sellés & des bateaux armés à cet effet. Les grands Officiers ont la même précaution ; & ces corvées qui sont fréquentes interrompent souvent leur sommeil.

Des gardiens de quartiers appelés *Passévans* sont destinés à veiller sur le feu pendant la nuit. Ils parcourent leur district armés de gros bâtons ferrés dont ils battent le pavé, réveillent le peuple par le cri de *Yangenvar* (il y a du feu) & lui indiquent le quartier où il s'est déclaré. Une tour fort élevée, bâtie dans le palais du Jéniflaire Aga, domine tout Constantinople, ainsi qu'une autre tour construite à Galata ; chacune de ces tours contient une garde qui veille constamment pour le même objet. C'est là qu'une espèce de tocsin frappé sur de gros tambours, en accélérant l'alarme, la porte rapidement dans le canal, d'où un grand nombre d'intéressés accourent souvent trop tard à leurs boutiques qu'ils trouvent brûlées ou pillées.

C'est aussi pour mettre les marchandises les plus précieuses à l'abri des flammes, & les préserver du pillage dans le cas de soulèvement ou d'incendie,

d'incendie, que les Befestins ont été bâtis ou par des corps de marchands, ou par des particuliers qui en louent les magasins. Ces édifices qui servent en même temps de rues, sont élevés en pierres de taille & voûtés en brique dans toute leur longueur. Ils rassemblent chacun des marchandises à-peu-près du même genre; mais si celui des Orfévres est un des plus précieux, ce n'est ni par le goût ni par le fini du travail. J'aurai occasion de parler ailleurs de l'industrie des Turcs.

Après le désastre dont je viens de parler, la résidence des Ministres du Grand-Seigneur fut transférée (jusqu'à ce qu'on eût reconstruit le Palais du Visir) dans celui d'une Sultane, que le feu avoit épargné; & M. de Vergennes qui n'avoit eu d'abord que le titre d'Envoyé de France, ayant obtenu celui d'Ambassadeur, se disposa pour la remise de ses nouvelles lettres de créance.

Said-Effendi, le même qui avoit été Ambassadeur en France, étoit alors Grand-Visir. Nous nous rendîmes à son audience; nous ne comptions aller à celle du Grand-Seigneur que le second mardi, le premier étant trop voisin (1);

---

(1) Le Grand-Seigneur ne donne jamais audience aux Ambassadeurs que le mardi; c'est le jour du Divan



mais le Sultan, qui se trouvoit incognito à la Porte (1), fit dire à M. de Vergennes qu'il le recevrait le lendemain. Ce Prince, d'un caractère emporté, mais foible, impatient & curieux à l'excès, nous donna au retour une scène assez singulière. Nous le trouvâmes déguisé en homme de Loi & seulement accompagné de son Sélictar (2) & de son Divitdar (3), tous deux déguisés en Tchoadars (4); il s'étoit arrêté dans une rue pour nous voir passer, & notre marche pé-

du Sérail; il se tient dans le rez-de-chauffée d'une tour carrée qui en porte le nom. Le Visir, ainsi que les grands Juges d'Europe & d'Asie, le grand Trésorier, &c, y siègent sur des banquettes qui bordent cette salle. On y voit au-dessus de la place du Visir, en face de la porte, une petite fenêtre grillée & élevée de neuf à dix pieds, d'où le Grand-Seigneur peut entendre ce qui se passe au Divan; mais d'où il ne peut ainsi qu'on a voulu le faire croire, ni être poignardé ni poignarder personne.

(1) Cette expression désigne la résidence du Visir, où tous les bureaux sont rassemblés, & où tous les autres Ministres de la Porte siègent dans le jour pour vaquer aux affaires de leur département.

(2) Porte-épée qui fait l'office de Grand-Chambellan & de Capitaine des Gardes.

(3) Secrétaire-Garde de l'Écritoire Impériale.

(4) Valets qui accompagnent à pied leurs Maîtres.

nétrant de-là dans l'*Atmeydan* (1), nous vîmes bientôt ce Prince arriver en courant à côté de nous, où ralentissant sa marche près de M. l'Ambassadeur, il l'accompagna jusqu'au bout de cette place; recommençant alors à courir, il traversa la rue à la tête de la première file, entra par une des portes du jardin du Sérail, en reffortit vers la Marine pour nous rejoindre sur l'échelle (2) où nous nous embarquâmes: il y resta jusqu'à notre départ; après quoi il rentra de nouveau dans l'enceinte de son Palais, où nous le perdîmes de vue.

Je remarquai que pendant tout le temps que ce Prince nous accompagna dans la place de l'Hippodrome, où nous avions également attiré plusieurs curieux; aucun d'eux ne fit le moindre mouvement qui pût le déceler. Il n'y en avoit pas un cependant qui ne le reconnût & ne fût effrayé de sa présence: mais le despotisme veut maîtriser & faire dissimuler jusqu'à la crainte même qu'il inspire.

Je n'entrerai dans aucun détail sur le cérémonial de l'audience du Grand-Seigneur; les voya-

(1) Place de l'Hippodrome.

(2) Echelle, espèce de jetée en pierres ou en planches sur pilotis, pour faciliter l'abord des bateaux, l'embarquement & le débarquement de ce qu'ils transportent.

geurs en ont assez parlé, pour que je me taie sur les différens traits d'humiliation que les Ambassadeurs effuyent dans ces occasions; il faudroit discuter les moyens de s'y soustraire, & je ne décris que les mœurs des Turcs.

Il y eut cependant de remarquable dans cette audience, que le Grand-Seigneur, au lieu de s'adresser à son *Visir* pour transmettre sa réponse, l'adressa lui-même à M. de Vergennes auquel le Drogman de la Porte la traduisit, conçue en termes pleins de bonté pour cet Ambassadeur, & nullement formée sur l'étiquette. Cette réponse ne pouvoit avoir été préparée; une sorte d'affabilité l'avoit dictée au Prince.

Sultan Osman, d'ailleurs peu capable de cette énergie dont le despote a si souvent besoin, y suppléoit par une impatience habituelle & quelques excès d'emportemens. Séliktar Pacha, jeune, plein de confiance, & fier de la faveur de son Maître qui l'avoit élevé au *Visiriat*, crut pouvoir se livrer sans crainte comme sans mesure à des concussions, dont les exemples multipliés exciterent un murmure général. Ces plaintes qui arrivent toujours trop difficilement jusques au trône, parvinrent aisément au Sultan dans les courses qu'il faisoit incognito; & ce Prince outré contre son favori, le fit venir au Sérail en présence du *Mufti* qu'il avoit mandé à cet effet. L'accès de sa colere fut si vif, que saisissant un

masse d'armes il l'en auroit frappé lui-même, si le Chef de la Loi ne s'y fût opposé. C'étoit sans doute irriter la colere de Sultan Osman que d'en contenir le premier mouvement; elle ne tarda pas aussi à s'immoler sa victime, & le Visir congédié de l'appartement intérieur, mais suivi d'un ordre, fut arrêté entre les deux portes (1); le Séliçtar Aga lui retira le sceau de l'Empire; & sa tête coupée sur le champ, fut exposée dans un plat d'argent à la porte de la seconde cour, avant qu'on eût le moindre doute sur la faveur dont jouissoit ce premier Ministre (2).

Les Ulemats, ce fameux corps de gens de Loi qui se saisit toujours des restes de l'autorité quand elle foiblit, pour en opprimer l'autorité elle-même, contenu jusques-là par la faveur du Visir, crut pouvoir après sa mort dominer avec plus d'impunité. Les Ulemats disposerent en effet de la foiblesse du Sultan jusqu'au degré qui ne pouvoit manquer de l'irriter contre lui; sa fureur éclata contre le Mufti.

(1) L'issue par laquelle on pénètre de la première cour du Sérail dans la seconde, est fermée par deux portes entre lesquelles il y a des logemens pratiqués dans les tours qui flanquent cette entrée; les portiers en occupent une partie; mais la pièce principale s'appelle le Dgellat Odassi, la chambre des bourreaux.

(2) L'écriteau portoit : *C'est ainsi que l'on traite ceux qui abusent de la faveur de leur Maître.*



Le fanatisme qui par-tout a prononcé des lois sanguinaires ou absurdes, souvent l'un & l'autre, a établi en Turquie en faveur des Ulemats, que leurs biens ne pourroient être confisqués, & qu'ils ne pourroient être punis de mort qu'en les faisant piler dans un mortier. On ne sent pas trop le plaisir qu'il y a d'être traité d'une manière aussi distinguée ; mais on apperçoit aisément que les exemples d'un supplice aussi horrible doivent avoir été d'autant plus rares, que les gens de Loi avoient plus d'intérêt à ne pas les laisser se multiplier. Ce fut sans doute aussi la confiance de l'impunité, qui porta le Musti à recevoir avec hauteur les menaces de son Maître ; & cette résistance irrita Sultan Osman au point qu'il ordonna de relever les mortiers que le laps du temps avoit enterrés. Cet ordre seul produisit le plus grand effet. Le corps des Ulemats justement effrayé se soumit ; & le fameux Racub-Pacha, appelé au Visiriat, gouverna sans contradiction.

Racub joignoit à l'esprit le plus séduisant beaucoup de force dans le caractère. Jamais Visir n'a mieux possédé que lui les talens de sa place ; il savoit corrompre avec adresse & intimider les plus audacieux ; toujours perfide, toujours méchant, mais toujours habile & maître de lui-même, il comptoit les hommes pour peu de chose & leur vie pour rien.

Ce Ministre avoit précédemment occupé le

Pachalik du Caire , celui de tout l'Empire qui lui convenoit le moins ; l'indiscipline des Beys Mamelucs , étayée par la force , ne lui avoit laissé que la ressource de la corruption pour se soutenir , sans en être moins exposé aux voies de fait. Il venoit d'échapper à un coup de pistolet tiré sur lui dans son propre Divan , lorsque le Grand-Seigneur l'appella au Visiriat. Racub joignoit encore à tous les talens nécessaires au despotisme , des connoissances utiles aux affaires de l'Empire ; il les avoit acquises au Traité de Belgrade , pendant lequel il occupoit la charge de Mektoubtchy ( 1 ).

Les différens emplois par lesquels ce Ministre avoit successivement passé , ne laissant à personne l'espoir de lui être nécessaire , il trouva tout le monde disposé à servir ses volontés ; & l'on remarqua bientôt que l'habitude de l'autorité les lui faisoit exprimer d'une maniere étrangement légère.

L'intervalle entre la mort de Sélictar Pacha , & l'élévation de Racub au Visiriat , avoit été rempli par un grand nombre de Visirs , dont quelques-uns n'étoient pas restés quinze jours

(1) Mektoubtchy est un des ministres de la Porte du second ordre. Cette place ne pourroit être comparée qu'à celle de premier Commis du premier Ministre , si elle existoit.

en place. Nous étions fatigués des fréquentes audiences que ces mutations occasionnoient ; mais il ne falloit pas moins nous rendre encore à celle du nouveau Ministre. Les cérémonies d'usage dans ces occasions étoient terminées , & cependant Racub continuoit à entretenir amicalement M. l'Ambassadeur , lorsque le Muzuraga (1) arrivant dans la salle , & s'approchant du Pacha , lui dit un mot à l'oreille. Nous observâmes bien qu'il n'en reçut pour toute réponse qu'un très petit mouvement horizontal de la main : après quoi son Altesse reprenant sur le champ un sourire agréable , continua à s'entretenir avec M. l'Ambassadeur pendant quelques instans encore. Nous sortîmes ensuite de la salle d'audience pour regagner le pied du grand escalier , où nous remontâmes à cheval ; & neuf têtes coupées & rangées en dehors de la première porte , nous donnerent en passant , l'explication du geste que le Vifir venoit de faire en notre présence.

L'inutilité de presser de la sorte une exécution dont on peut toujours disposer avec une extrême facilité , pouvoit faire présumer que celle-ci avoit été ménagée pour établir notre opinion sur la prompte justice du nouveau Ministre : mais nous ne pouvions y voir que son atrocité ; c'est

---

(1) Le Grand-Prévôt.



le grand ressort du despotisme : il écrase toujours & ne punit jamais ; c'est aussi le moyen que Racub employa constamment ( 1 ).

Mais si tous les Grands de l'Empire étoient contraints de céder à l'usage que ce Visir faisoit de ses principes politiques, il étoit réservé à une femme du peuple de lui résister impunément ; & l'espèce de sédition qu'elle occasionna , intéressant la subsistance de Constantinople , il est important de faire connoître cette partie de l'administration Turque.

Le Grand-Seigneur qui fait publiquement le monopole du bled pour l'approvisionnement de la capitale, reçoit cette denrée des provinces maritimes où il a établi le droit d'Ichetirach ( 2 ). Il consiste dans l'obligation de livrer au Grand-Seigneur , à un très bas prix, une certaine quantité de bled qu'il fait transporter dans ses magasins par des bâtimens nolifés pour son compte. Il revend ensuite cette denrée en détail aux Boulangers , qui sont obligés de la recevoir & de la

( 1 ) Sous un gouvernement despotique , l'existence de chaque personne en place est nécessairement précaire : on ne peut s'y livrer à l'ambition de les occuper , sans mépriser sa propre vie. Quel cas pourroit-on faire de la vie des autres ?

( 2 ) Le produit de ce monopole appartient au trésor public ; son administration est confiée au Testerdar ( Grand Trésorier ).



consommer au prix que sa Hautesse a fixé. Une suite nécessaire de cette manière d'administrer, c'est la défense de l'exportation des bleds, la friponnerie inévitable des Officiers qui contreviennent à l'ordre, le dépérissement des grains emmagasinés & mal soignés, une nourriture souvent mal saine, & la famine pour dernier résultat.

Constantinople en étoit menacé; le pain diminué de poids étoit considérablement augmenté de prix: on commençoit même à en altérer la composition, & l'on n'espéroit plus pour gagner le nouveau bled que sur l'arrivée de soixante-dix bâtimens attendus de la mer Noire; quand on apprit la perte de tous ces bâtimens, naufragés à la côte pour avoir manqué dans la nuit l'entrée du canal. Constantinople fut consternée, & l'on ne peut penser sans horreur que cet événement étoit occasionné par un genre d'abus, qui ne paroîtroit pas même croyable, s'il n'existoit encore assez constamment.

Deux fanaux fort élevés & placés à l'embouchure de la mer Noire sur les deux caps d'Asie & d'Europe, y sont destinés à indiquer l'entrée du canal aux navigateurs. Le Gouvernement a pourvu à la dépense de l'huile qui doit y être consommée; & des gardes sont payés pour les allumer & les entretenir jour-

nellement; mais ce même Gouvernement permet en même-temps, la fabrication des charbons sur toute cette côte, quoiqu'il ait pu se convaincre, que sous ce prétexte, les habitans allument des feux capables de tromper & d'égarer les navigateurs dans les temps orageux; il devrait savoir aussi que les gardes des deux Phares interceptent en même-temps la lumière des fanaux, pour se procurer des naufrages dont les débris leur sont utiles (1).

Des ordres expédiés dans tout l'Empire pour enlever les semailles au laboureur, furent le premier moyen qu'on employa pour remédier au désastre. Les malheurs qu'on préparoit pour l'avenir, ne pouvoient être apperçus par l'intérêt du moment, seul intérêt du despotisme. On joignit encore aux moutures, des fèves & d'autres légumes farineux; & l'avarice qui profite de tout, s'empara des comestibles pour en altérer la qualité, sans suffire à la quantité.

Les fous constamment assaillis par un peuple affamé, demanderent des gardes; on n'y livra plus à chaque personne, qu'un gâteau de

---

(1) L'humanité livrée à l'injustice, se fait bientôt un jeu de tous ses crimes. Un désordre en produit toujours un plus grand; ce produit est plus certain quand les lois en donnent l'exemple. Est-il un législateur qui ne doive pas être effrayé de ce dilemme?

pâte mal cuite ; & les Turcs en s'y présentant, le pistolet ou le couteau à la main, y commettoient toutes sortes de désordres.

Dans cette détresse qui avoit fait également resserrer le riz, la fermeté du Visir entretenoit cependant une sorte de tranquillité dans la ville, lorsqu'une femme du peuple, vieille, mais courageuse, ameutant ses compagnes dans son quartier, grossit bientôt sa troupe en s'acheminant vers les magasins de riz. Elle insulte les gardes qui sur sa route demandent compte de cet attroupement. Le Jénissaire Aga (1) accourt avec une garde nombreuse ; il est repoussé par les pierres qu'on lui lance ; les magasins de riz sont enfoncés & le pillage commence, quand le Grand-Visir arrive lui-même : la vieille femme s'avance alors vers lui, le menace avec insolence, défie les forces de ses soldats, le harangue avec intrépidité, le persuade, ou plutôt lui fait sentir la nécessité de céder, obtient une portion de riz pour chaque combattant, & congédie sa troupe victorieuse.

Cependant l'excès des abus qui ramene momentanément à l'ordre, rendit pour quelque temps l'approvisionnement au commerce ; la famine disparut, mais les maladies préparées par

---

(1) Le Général de l'infanterie.

de mauvais alimens, se mêlant aux miasmes de la peste, ce fleau commença ses ravages ; il les étendit dans tout l'Empire.

Les recherches que l'on a faites sur cette maladie, n'ont encore produit que quelques opinions qui se contredisent, ou que les faits démentent. On avoit pensé qu'elle étoit originaire de l'Egypte ; & l'on verra que mes observations faites sur les lieux détruisent absolument cette dernière conjecture.

Quoi qu'il en soit, il n'y a point d'incertitude sur le foyer qui la conserve, ni sur les causes qui la propagent. On retrouve l'un & l'autre chez les marchands Frippiers de Constantinople, & chez les particuliers qui conservent dans leurs coffres tous les vêtemens, les fourrures même des personnes mortes de la peste. C'est sans doute prendre le moyen le plus efficace pour en fomenter & en perpétuer le germe ; il se développe infailliblement sur les individus dont les humeurs en sont devenues susceptibles. Dans la saison où ces humeurs fermentent, ses progrès sont plus rapides.

C'est aussi aux approches du printemps qui suivit la disette, qu'on apperçut les premiers indices de la peste : elle emporta cette année plus de cent cinquante mille ames dans la seule ville de Constantinople ; & le nombre des morts arriva au degré d'autoriser des prières publiques pour demander à Dieu la cessation de ce fleau. Il est



bon de remarquer que les Turcs le supportent patiemment sans se plaindre, jusqu'à ce que le bulletin journalier des enterremens qui sortent par la seule porte d'Andrinople soit de 999 : voilà le terme de leur résignation.

On n'observe jamais cette maladie dans sa naissance, comme dans ses différens périodes, que par la fréquence des enterremens : mais ce fléau n'interrompt aucune affaire ; & le mouvement qu'elles occasionnent, en entretenant la communication, augmente aussi les progrès du mal. Cependant aucune remarque n'accuse l'air d'y contribuer ; & l'habitude qui familiarise avec les plus grands désastres & les dangers les plus certains, procure aux malades des secours aussi faciles, que les fièvres les moins épidémiques : les Turcs trouvent encore dans une aveugle prédestination une plus grande sécurité.

Exempts de l'excès du même préjugé, les Grecs, les Arméniens, les Juifs ont étudié une sorte de remède dont ils paroissent user avec une espèce de succès ; ce n'est toutefois qu'après que les premiers efforts de la maladie sont apaisés : mais on remarque que chacune de ces nations s'est fait un régime différent qui ne peut convenir qu'à elle seule ; il faudroit sans doute attribuer cette singularité aux différentes manières dont elles se nourrissent. Il est encore plus sûr de douter de ce fait, que plusieurs Médecins assurent : je ne le garantis pas.

Les Européens sont les seuls qui prennent quelques précautions contre la contagion; une trop longue habitude les leur fait souvent négliger, mais ce n'est jamais sans le plus grand danger; & ceux que leurs affaires n'obligent pas à une résidence absolue, se retirent d'autant plus volontiers à la campagne pendant la peste, que cette maladie qui commence sès ravages dans le printemps, dure ordinairement jusqu'aux approches de l'hiver. L'isle des Princes, située à cinq lieues de Constantinople, à l'entrée du golphe que fait la mer de Marmora, vers l'ancienne Nicée, étoit le séjour que les François avoient affectonné: ils se sont depuis répandus dans différens villages, qui bordent le canal du côté d'Europe; & ceux de Tarapia & de Buyukdéré, réunissent aujourd'hui la plus grande partie des Ambassadeurs & des Négocians de toutes les nations; le village de Belgrade, rendu célèbre par Miladi Montagu, avoit joui long-temps de cette préférence, qu'un air devenu mal sain, lui a fait perdre depuis.

J'avois choisi le petit village de Keffely Keuy, pour me soustraire à toute communication pendant la peste, dont je viens de parler: ce village est situé près de Buyukdéré, où Murad Molach habitoit l'été, & prenoit quelques précautions, au grand scandale des vrais croyans. Je fus le voir: son goût pour l'ivrognerie que je

pouvois satisfaire , & mon zèle pour m'instruire qu'il pouvoit également favoriser , nous lierent plus intimement.

Cet Effendi (1) né dans l'opulence , fils de Musti , & destiné lui-même au Pontificat , ne connoissoit d'autre Loi que sa volonté.

Entouré d'un nombreux domestique toujours prêt à exécuter ses ordres , il s'étoit arrogé la propriété & la Justice Prévôtale du village de Buyukdéré ; il avoit encore étendu ses droits sur les deux villages contigus : faveurs , vexations , tout y dépendoit de lui ; & le Gouvernement , loin de contrarier cette usurpation en renvoyant les plaignans , ajoutoit à leurs malheurs celui de s'être plaints sans fruit , & le danger de passer pour s'être plaints. Un moyen aussi efficace de s'approprier le bien d'autrui , a longtemps fourni à Murad Mollach , des sommes proportionnées à ses dépenses : jamais homme n'a su mieux que lui les multiplier , & je lui ai connu , depuis qu'il a été Kadilesker (2) , neuf maisons dans chacune desquelles il avoit femme , enfans , valets , cuisine pour les nourrir , des ouvriers bâtitant par-tout , des voisins qui

(1) Effendi, homme de loi.

(2) Kadilesker ; on devoit prononcer Kadi-el-Asker ; ces trois mots signifient Juge des troupes ; il y en a

le redoutoient, & des créanciers qui fuyoiēt sa présence.

Quoique Murad n'eût encore que le titre de Mollach de la Mecque (1) lorsque je commençai à me lier avec lui, on peut juger qu'il jouissoit déjà d'une grande réputation; elle lui attiroit souvent la visite de gens en place, près desquels il avoit lui-même des ménagemens à garder.

Le Bostandgi Bachi, celui des Officiers extérieurs du Sérail, qui approche le plus souvent son Maître, celui qui par état doit lui rendre compte de tous les désordres, & qui fait fréquemment sa ronde pour les observer; dans une de ses courses maritimes, étoit venu jusqu'à Buyukdéré, où voulant faire une visite au Mol-

deux, celui d'Europe & celui d'Asie : ce dernier a le pas sur l'autre. Ce sont les deux grands Juges; tout leur est soumis; dans un Gouvernement militaire, il n'y a que des soldats.

(2) Mollach de la Mecque n'est qu'un titre auquel on parvient à son rang & qui prépare à être Stambol Effendissi, espèce de Gouverneur & Lieutenant de police de Constantinople; mais cette charge, ainsi que celle de Kadilesker & celle de Mufti ne suivent point l'ordre du tableau: parvenu au titre de Kiabé-Molassi, Mollach de la Mecque, il faut attendre le choix du Grand-Seigneur qui dispose de ces places à son gré, pourvu que le sujet ait passé par la troisième & la seconde, avant d'arriver à la première.



lach, un des gens de celui-ci lui dit qu'il étoit allé se promener vers la prairie : le Bostandgi Bachi s'achemine pour l'y joindre. On se hâte aussi de venir avertir l'Effendi, qui se trouvoit alors chez moi, où quelques bouteilles de marasquin l'avoient tellement occupé, qu'il me paroissoit hors d'état de s'occuper d'autres choses. Son homme arrive, lui annonce que le Bostandgi Bachi est dans la prairie voisine. Je cherche un expédient pour empêcher une entrevue que son état actuel me fait redouter pour lui. Il s'aperçoit de mes craintes : vous allez voir, me dit-il en souriant, ce que le moral peut sur le physique. Cependant il se laisse soutenir par ses gens, pour arriver jusqu'à la porte de la rue : là il les repousse, marche avec fermeté, entre précipitamment dans la mosquée, qui n'étoit qu'à dix pas, fait dire effrontément au Bostandgi Bachi qu'il est en prière : il se rend un moment après où son Officier l'attendoit, reçoit ses hommages, le congédie & revient ensuite rire avec moi de mes frayeurs.

Murad Mollach, trop accoutumé aux excès, n'étoit pas aisé à conduire ; il céda cependant aux instances que je lui fis d'user plus modérément des liqueurs, il consentit à ne se rendre que gai : nos conversations en devinrent plus intéressantes, j'en ai extrait ce que j'ai déjà dit sur les femmes ; & les siennes qui faisoient de fré-

quentes visites à Madame de Tott, enrichirent beaucoup mes connoissances à cet égard. Je voulus voir par mes yeux ce troupeau, que le Berger ne prisoit guere; j'entrai précipitamment dans l'appartement où elles étoient: le cri fut général: il n'y eut cependant que les vieilles qui s'empresserent à se cacher le visage, mais je trouvais les jeunes bien vaines dans leur lenteur.

On peut juger que Murad Mollach, constamment dégoûté de celles qu'il avoit, n'en augmentoit le nombre que pour se procurer de nouvelles esclaves, qu'il perdoit bientôt de vue. J'étois un jour avec lui dans un de ses kiosks: nous prenions du café; je travaillois à lui démontrer que puisque le systême de la prédestination n'obligeoit pas un Turc à rester dans sa maison, pendant qu'elle brûloit, il pouvoit également s'en éloigner quand la peste s'y déclaroit; & notre querelle devenoit sérieuse, lorsqu'un petit enfant d'environ quatre ans, nuds pieds, mal vêtu, vint lui baiser la main. Le Mollach le caresse, me fait remarquer cet enfant, & lui demande quel est son pere? c'est vous, répondit-il vivement. Quoi! je suis ton pere? . . . Et comment te nommes-tu? . . . Jusuf... Mais quelle est ta mere? . . . Katidgée. Ah! bon, Katidgée .. Oui vraiment, me dit froidement l'Effendi, je ne le connoissois pas. Comment, lui dis-je, vous ne connoissez ni vos enfans, ni leurs me-

res ? Si tout cela vous est étranger, à quoi vous intéressez-vous donc ?

LE MOLLACH.

A peu de chose, j'en conviens ; mais convenez aussi que ce grand intérêt que vous paroissez me reprocher, de ne pas sentir, est un peu fantastique. Né de l'illusion, n'est-ce pas l'amour-propre qui l'alimente ? Puis-je désirer une pareille ressource ? non, sans doute ; mais je suis curieux, c'est à quoi se réduit mon sentiment.

LE BARON.

Je crois que c'est aussi celui de bien des gens ; & je vous le pardonnerois, s'il n'étoit pas exclusif. Mais n'aimer rien, pas même ses enfans, c'est vivre dans l'abandon le plus triste, dans une solitude affreuse.

LE MOLLACH.

Ce ne sont là que de grands mots, cela n'éclaircit rien, cela ne donne aucune idée réelle ; soyons de bonne foi. Tous les hommes ont les mêmes sensations : leurs plaisirs ne diffèrent pas ; mais leurs préjugés, ainsi que leurs usages, ont des variétés d'ou résultent les sensations morales qui modifient les sensations physiques. Ne les confondons pas : voudriez-vous assimiler les petits réglemens d'une petite société avec les lois éternelles de l'Eternel ?

## L E B A R O N.

Pensez-vous donc que sans faire une comparaison aussi vaine & aussi absurde on ne puisse croire au sentiment filial ?

## L E M O L L A C H.

Il faut toujours croire ce que l'on sent, & sentir le plus que l'on peut. Mais il faut croire aussi, que tout ce que l'on sent, n'est pas tellement dans la nature, que ce soit lui manquer que de ne pas l'éprouver. Nous venons de convenir qu'il y a des sensations purement morales, qui en agissant sur le physique, le dominant & ne lui appartiennent pas: on s'y livre, on les chérit par habitude; elles sont peut-être précieuses, tout cela est possible. Vous voyez que je vous devine, devinez-nous aussi. Il ne faut pas faire un grand effort pour appercevoir que la facilité de satisfaire tous ses goûts, conduit à l'indifférence: c'est la faute de nos usages; nous ne pouvons les changer, ils nous procurent des bénéfices sans charge, & des charges sans bénéfices: tout est compensé; mais tant que je serai curieux, je ne serai point si malheureux que vous le pensez.

On pouvoit entrevoir que Murad étendoit cette curiosité au-delà des bornes prescrites; mais c'est ce que sa métaphysique n'entreprendoit pas de justifier: il se contentoit d'en user librement.

Dans le nombre des gens qui l'environnoient,



le nom de Haidout Mustapha m'avoit plusieurs fois frappé : le premier mot signifie voleur. C'étoit en effet l'ancien métier de Mustapha : il s'honoroit encore de ce titre , & son maître lui ordonna de me raconter les crimes qu'il avoit commis. Le narré de cent actions héroïques n'auroit pas été fait avec plus de noblesse & plus de modestie que ce scélérat en mit à nous faire le tableau des assassinats & des infamies dont il s'étoit souillé. Un grand nombre de valets accourus pour jouir de ce récit , lui applaudissoit ; & lorsqu'il eut fini : Convenez , me dit le Mollach , que ce coquin a bien du courage. Il y a au moins , lui répondis-je , une grande témérité à braver les lois en convenant de ses crimes ; & sans votre appui , je suppose qu'il en auroit déjà reçu le prix. Point du tout , répliqua froidement le Mollach ; la loi ne peut plus rien sur lui , il n'a point été décrété pendant qu'il exerçoit son métier , il ne pouvoit être recherché après l'avoir quitté (1).

Ce même homme , chargé ensuite par son maître du soin d'une espèce de bergerie , la surveilloit avec un de ses camarades , qui fut

---

(1) Les voleurs sont , en Turquie , comme les chamberlands ; s'ils échappent aux Jurés , & que du produit de leurs bénéfices ils achètent une charge , ils sont libres d'exercer leurs talens ; un Pachalik , en Turquie , vaut la maîtrise.

trouvé mort d'un coup de hache dans la même cabane où ils couchoient ensemble. Haidout-Mustapha vint effrontément annoncer cet événement. Il passa pour constant qu'il étoit le meurtrier; mais le fait étoit sans doute trop récent pour qu'il osât encore s'en vanter. Cependant le Mollach qui n'en doutoit pas, le gardoit toujours à son service, & se faisoit accompagner dans ses promenades par ce brave homme qui donnoit de si fréquentes preuves de courage.

Les inconvéniens de la chasse dans un pays où les coquins sont plus communs que les perdrix, m'avoient fait préférer la pêche, où je pouvois présumer plus de tranquillité. Je jouissois fréquemment de ce plaisir, en me transportant en bateau dans une anse de la côte d'Asie, près de l'embouchure de la mer Noire, & en dehors des derniers Châteaux que les Turcs avoient alors. Quelques jeunes gens m'accompagnoient; nous prenions chacun nos fusils pour tuer, chemin faisant, des gabians, espèce d'oiseaux aquatiques dont le canal est couvert. Deux bateliers Grecs conduisoient notre bateau, & servoient à amorcer nos lignes dormantes & à jeter nos filets.

Nous étions six tireurs, & l'attrait des oiseaux nous ayant fait traverser le canal, pour gagner la côte d'Asie que ces animaux affectionnent

plus particulièrement à cause des courans, nous la prolongeâmes en les fusillant de temps en temps. Cette disposition nous forçoit à passer près du Château d'Asie, devant lequel j'abattis un gabian. Un Officier des Bostangis qui y commandoit, étoit accroupi au pied de son donjon, où il respiroit gravement avec la fumée de sa pipe tout l'orgueil de son autorité. Il nous fit un signe d'aborder, que mes bateliers me firent remarquer. Je lui demandai alors ce qu'il vouloit : vous parler, dit-il : & moi je n'ai rien à vous dire, ajoutai-je ; je vais à la pêche à tel endroit ; si vous aimez la promenade, venez-y, je vous écouterai. Le Turc affectant alors quelques égards pour moi, déclara qu'il n'en vouloit qu'à mes bateliers, qui d'abord effrayés, jugerent que c'étoit pour les rendre responsables du coup de fusil que j'avois tiré près du Château ; mais je les rassurai bientôt par la promesse de ne pas les abandonner. J'invitai de nouveau le Turc à venir à la pêche s'il en étoit curieux ; & piqué sans doute de mon ton de mépris, il me répondit froidement : j'irai vous y trouver. Nous continuâmes notre route.

Dans le nombre des jeunes gens qui m'accompagnoient, un seul paroissoit inquiet de la réponse du Turc ; né dans le pays, il avoit sucé avec le lait une crainte pusillanime dont  
nous

nous nous amusions en lui disant à tout moment : voilà les Bostandgis qui viennent. Aucun de nous ne croyoit en effet qu'ils vinssent nous chercher, & nous n'appercevions aucun motif assez grave pour les y déterminer. Cependant nous entrions à peine dans l'anse poissonneuse où nous comptions nous amuser, que nous aperçumes réellement le bateau de garde qui venoit à nous.

Il fallut alors nous résoudre à guerroyer : cela pouvoit avoir des suites fâcheuses, mais nous étions si éloignés de tout secours, qu'il falloit bien nous déterminer à être battus ou battus. Il n'y avoit pas à hésiter. Je m'emparai du commandement ; politique, militaire, tout me fut soumis. J'ordonnai d'abord à mes bateliers de jeter leurs lignes & leurs filets, afin que cette opération observée par l'ennemi, fit preuve de bonne contenance. J'assurai aussi mes deux Grecs qu'il ne leur arriveroit rien ; & nos armes étant préparées, je donnai ordre à la mousqueterie de coucher en joue les Bostandgis, lorsque je ferois cette politesse à leur Officier ; mais en observant surtout de ne pas tirer avant moi. Ces dispositions faites & le bateau Turc déjà près de nous, je crus qu'il étoit de la dignité Européenne d'aller sur lui. Ce drôle avoit aussi sa dignité Turque ; & voulant interpréter ma démarche comme une preuve de



ma soumission , il cessa de ramer pour m'attendre. Je changeai aussi-tôt de manœuvre pour m'en éloigner ; & sur l'invitation qu'il me fit de continuer de m'approcher , je lui répondis que c'étoit à lui à venir me chercher , s'il persistoit à vouloir me parler : à la bonne heure , me dit-il. Cependant mon bateau présentoit alors le côté à la proue du sien , qui étoit d'ailleurs beaucoup plus gros. Il donna ordre à ses gens de ramer de manière à nous couler bas , en nous passant sur le corps. C'est aussi ce qui seroit arrivé infailliblement , si en prenant mon parti de le couler en joue , mouvement qui fut suivi par mes camarades , je ne lui eusse crié en même temps que s'il donnoit encore un coup de rames , je le tuerois comme le gabian. Le seul aspect du bout de nos fusils avoit fait changer le gouvernail , & abattre toutes les rames de mes braves. Nos bateaux se prolongerent ; & tenant toujours les ennemis en respect , nous ouvrîmes la conférence.

J'eus quelque peine d'abord à m'y procurer le principal rôle , parce que le Turc auquel je venois d'en imposer disoit aux bateliers : ce Franc ne m'entend pas ; parlez , vous autres. Il faudroit connoître le degré de bassesse d'un Grec vis-à-vis d'un Turc , pour juger de l'insolence de mes bateliers , en répondant à l'Officier que je parlois le Turc mieux que lui. Il fut enfin forcé de s'adresser à moi.

L E T U R C.

Constantinople a-t-il passé sous le joug des infidèles ? de quel droit osez-vous résister à la sûreté & au bon ordre du canal ?

L'ÉUROPÉEN.

Et de quel droit osez-vous vous-même violer les engagements de votre Maître en molestant ses meilleurs amis ?

L E T U R C.

Jene vous moleste point ; mais il est défendu de chasser sans permission : montrez-moi l'ordre qui vous y autorise.

L'ÉUROPÉEN.

Où avez-vous vu qu'on tuât des lievres dans un bateau ? Je suis à la pêche , elle est libre.

L E T U R C.

Non , rien n'est libre ici , pas même les promenades ; & j'ai un long firman (1) auquel vous devez vous soumettre.

L'ÉUROPÉEN.

Oui , quand je l'aurai vu.

(1) Ordre émané de la Porte au nom du Grand-Seigneur,

L E T U R C .

Vous ne savez pas lire.

L' E U R O P É E N .

Mieux que vous : mais, je le vois , vous n'en avez point ; vous êtes un drôle qui cherche de faux prétextes ; nous sommes en règle.

L E T U R C .

Comment ! n'avez - vous pas tiré un coup de fusil vis-à-vis la forteresse Impériale ?

L' E U R O P É E N .

Devant vous , j'en conviens ; mais devant la forteresse cela est impossible , à moins que vous ne donniez ce nom à un mauvais pigeonnier au pied duquel vous étiez assis ; cela n'étoit pas sans doute bien respectable ; & je vous ferai repentir de votre insolence : le Bostandgi-Bachi est de mes amis ; je le prierai de vous faire donner cent coups de bâton à ma porte ; c'est un petit divertissement que je veux me procurer.

L E T U R C .

Pourquoi vous fâchez-vous ? vous ai-je donc fait quelque mal ?

L' E U R O P É E N .

Non , sans doute , grace à mon fusil , qui vous a fait peur.

## L E T U R C .

Ne peut-on s'expliquer avec vous sans vous mettre en colere ? Moi je ne me fâche pas ; je suis de vos amis ; traitez-moi de même , & amusez-vous.

## L' E U R O P É E N .

Oh je vous entends ; une piastre vous feroit grand plaisir : mais vous ne l'aurez pas.

## L E T U R C .

Quoi ? rien.

## L' E U R O P É E N .

Non , rien que de la pluie qui va vous mouiller si vous ne vous dépêchez de gagner votre pigeonnier. Adieu.

Cette aventure terminée par la retraite des assaillans & à la vue de plusieurs pêcheurs Turcs habitués sur cette côte , nous procura de leur part l'accueil le plus favorable ; & nous les trouvâmes , en mettant pied à terre , beaucoup plus prévenans que de coutume. Je ne négligeai pas , à mon retour , de porter plainte au Bostandgi-Bachi contre l'Officier ; il eut ordre de me faire des excuses , & nous devînmes les meilleurs amis.

Il y eut cette année à Constantinople un de ces vents redoutés dans toute l'Asie , que les Turcs nomment *Cham-Yeli* , vent de Damas :



il souffle du Sud-Sud-Est modérément, mais en chargeant l'air d'une brume terreuse qui l'obscurcit & qui contribue sans doute encore plus que son excessive chaleur à étouffer les voyageurs & les gens de la campagne, qui ne savent pas se préserver en respirant de temps en temps la bouche contre terre: dans les maisons même; on en est très-incommodé; & j'étois contraint pendant les trois jours que ce vent dura, d'appuyer souvent la bouche contre la muraille pour respirer plus commodément.

A ce vent-là près qui souffle très rarement, le climat de Constantinople ajoute encore à la beauté du site. On n'y connoît guere que les vents du Sud & du Nord; ils se succèdent toujours, & se disputent souvent à la pointe du Sérail. Les derniers sont presque alisés en été; ils se calment au coucher du soleil, & ne commencent à souffler que vers les dix heures du matin; & dans les grandes chaleurs, beaucoup plus tard. C'est en hiver que les vents du Sud regnent communément; ils succèdent infailliblement aux ouragans de neige que le Nord y apporte, & qu'ils fondent avec une extrême promptitude. On observe cependant que le premier jour du vent de Sud après la neige, apporte toujours sur Constantinople un froid vif qui y procure les plus fortes gelées; il s'adoucit ensuite, opere le dégel, & donne quelquefois d'assez grandes chaleurs.

La situation du mont Olympe, constamment couvert de neige, cause ce phénomène, & en fournit l'explication. Cette haute montagne, au pied de laquelle est bâtie l'ancienne ville de Brouse, est située en Asie, en vue & dans la direction du méridien de Constantinople. Les nouvelles neiges qui y sont portées par les vents du Nord, y fournissent au premier souf-  
 fle de vent du Sud, un froid excessif, que ce vent porte d'abord sur Constantinople; & ce n'est qu'après avoir nétoyé l'atmosphère de cet air glacé, qu'il reparoit avec le caractère qui lui est propre. La position de cette ville fait aussi que les orages qui y sont assez fréquens, sont toujours suivis d'un éclairci rapide au Nord-Ouest, dont le vent amoncelle bientôt tous les nuages sur l'Asie-Mineure. C'est du moins le tableau que le ciel de ces contrées présente le plus communément.

Les brises du vent du Nord en rafraîchissant le canal, se réunissent à la beauté des différens sites qui le bordent sur les deux côtes d'Asie & d'Europe, pour y attirer tous les Grands de l'Empire qui se rendent l'été dans leurs maisons de campagne; & si les plus beaux emplacements sont occupés pour loger le Grand-Seigneur, ou le recevoir dans ses promenades, ces Palais y servent aussi à la décoration du canal. Ils y fournissent des points de vue d'autant

plus agréables, qu'on n'apperçoit nulle part la nature fatiguée par des plantations alignées, des élaguemens en berceaux & des masses de pierres destinées à substituer une terrasse sablée & brûlante à une pelouse naturelle & fraîche que les Turcs préfèrent.

Ce n'est peut-être ni au défaut d'art, ni au bon goût qui prise la simplicité, qu'on doit attribuer le soin que les Turcs ont de conserver la nature pour en jouir telle qu'elle se présente ; ils chérissent sur-tout l'ombre des grands arbres ; ils sacrifient pour les conserver jusqu'au plan de leurs maisons. J'en ai vu une où un bel orme de plus ancienne date que le propriétaire, avoit été conservé par l'architecte dans le milieu d'une galerie, qu'il traversoit pour en ombrager le toit. Tous les arbres d'un terrain y sont conservés, de quelque maniere qu'ils y soient placés ; ils règlent communément le dessin des bâtimens, & cela sans doute, parce que si dans un climat chaud l'ombre des grands arbres est nécessaire, sous un Gouvernement despotique il faut jouir de ceux qu'on trouve ; on n'a pas le temps de les voir croître.

Hanum Sultane, nièce du Grand-Seigneur, habitoit pendant tout l'été le canal où elle avoit un joli Palais : son oncle la visitoit souvent, & cette Princeesse avoit allez de crédit sur l'esprit  
de

de Sultan Osman pour autoriser la médisance. Jeune encore & mariée depuis long-temps, elle n'avoit gueres connu son mari; il avoit été nommé à un Pachalik peu de temps après son mariage. L'intérêt des Visirs le tenoit éloigné. Les lois ne permettoient pas à la Sultane de l'aller joindre; & le sentiment de l'oncle pour la nièce n'étoit-peut-être pas propre à rapprocher les deux époux.

L'abus qu'on fait en Europe du mot de Sultane, m'invite à quelques observations qui serviront, j'espère, à détruire l'erreur où l'on est à cet égard.

Le mot *Sultan* n'est qu'un titre de naissance réservé aux Princes Ottomans nés sur le Trône, & à ceux de la famille Ginguisienne. Ce mot qui se prononce *Soultan*, est sans doute aussi la véritable étymologie de *Soudan*, & ce titre pouvoit être en Egypte substitué à celui de *Roi*; mais en Turquie, ni en Tartarie, il n'entraîne aucune idée d'autorité souveraine. Le titre de *Kam* est particulièrement affecté au souverain des Tartares; il équivaut à celui de *Chach*, qui signifie *Roi* chez les Perses, & sert de racine à *Padi Chach*, *Grand Roi*, dont l'orgueil de la maison Ottomane s'est emparé pour le disputer ou l'accorder à des Puissances qui n'ont peut-être pas apperçu qu'il y auroit



eu plus d'adresse & de dignité à méconnoître ce titre, qu'à y prétendre.

Celui de Sultan rend habile à succéder ; & l'ordre de succession établi chez les Turcs, appelle toujours le plus âgé de la famille ; il doit, comme on l'a déjà dit, être né sur le Trône.

Sultan Mahamout, mort sans enfans après un règne de vingt ans, laissa l'Empire à son frere Osman, l'ainé de quatre fils qui restoient de Sultan Achmet leur pere, détrôné par une révolution. Mustapha qui succéda à Osman, Bajazet mort dans le Sérail, & Abdul-Amid qui règne aujourd'hui, étoient à-peu-près du même âge qu'Osman ; & celui-ci en ne laissant point de postérité, menaçoit sa famille d'une entière destruction, si son règne eût été aussi long qu'il pouvoit l'être. Il ne dura que trois ans ; & Sultan Mustapha donna bientôt deux héritiers à l'Empire, dont un seul vit aujourd'hui dans la personne de Sultan Sélim, enfermé après la mort de son pere, mais destiné à succéder à son oncle Abdul-Amid, au préjudice de ses cousins nés & à naître. On peut espérer que ce Prince, jeune encore, montera sur le Trône dans un âge capable d'assurer la durée de la dynastie des Princes Ottomans, que cet ordre de succession a déjà plusieurs fois menacé de détruire ; événement qui suffiroit pour anéantir

aussi l'Empire, à la possession duquel aucune loi n'appelle les Princes Ginguifiens. Ce préjugé, qui s'est accredité, m'a invité à m'en éclaircir avec le Kam des Tartares, & ce Prince m'a garanti qu'il n'avoit nul fondement. On peut cependant présumer que dans le cas de l'extinction de la famille Ottomane, les factions qui déchireroient son héritage, décideroient les Gens de Loi à appeller au Trône un des Sultans Tartares, faute des branches collatérales, que la foiblesse du despote, armée de la barbarie la plus atroce, coupe dans sa naissance.

Je ne parle point de celles que produiroient les Princes que la politique resserre dans l'intérieur du Sérail, & auxquels on donne cependant des femmes; leurs enfans nés entre le Trône & l'Etat, n'appartiendroient ni à l'un ni à l'autre. Le mensonge peut d'ailleurs sauver à la nature l'horreur de les savoir détruits. Le préjugé peut encore répandre l'erreur consolante que les femmes destinées à ces Princes sont d'un âge à ne pas contraindre au crime.

Mais les filles & les sœurs du Grand-Seigneur, mariées aux Visirs & aux Grands de l'Empire, habitent chacune séparément dans leurs Palais; l'enfant mâle qui y naît doit y être étouffé dans le même instant, & par les

mains qui délivrent la mere. C'est la loi la plus publique & la moins enfreinte. Nul voile ne vient cacher l'horreur de ces assassins; une lâche crainte les ordonne plus que l'intérêt du trône. Quel bien peut consoler ces malheureuses Princesses? Mais quelle nouvelle horreur! L'orgueil de leur naissance, qui nécessite ce crime, plus monstrueux que lui, non content de la victime, étouffe encore le cri de la nature.

Si les filles seules échappent à cette loi meurtrière, elles ne conservent le titre de Sultane qu'en y joignant celui de Hanum, commun à toutes les femmes un peu aisées; & les enfans des deux sexes que ces Princesses peuvent conserver, rentrent alors par ce degré dans la classe générale. Aucun titre ne les distingue plus. Nés d'une petite-fille du Grand-Seigneur, ils sont déjà dénués de toute influence des sentimens paternels. Le Bifaïeul les a perdus de vue dans l'obscurité de leur naissance.

Tel est l'ordre qui fixe le titre de Sultane chez les Turcs. Les Tartares plus humains, parce qu'ils ne sont pas despotes, n'étouffent personne; ils se contentent de faire prendre au fils d'une Sultane, le nom, le rang & les titres du Mirza qu'elle aura choisi pour en être le pere.

Celle des Esclaves du Sérail devenue mere

d'un Sultan, & qui vivroit assez long-temps pour voir son fils monter sur le trône, est aussi la seule femme qui puisse à cette seule époque, acquérir sans naissance le titre de *Sultane Validé*, Sultane mere. Jusques-là, soignée dans l'intérieur de sa prison avec son fils, elle ne jouit que de la considération qu'il a pour elle. On apperçoit que le titre de Sultane favorite, est d'autant plus absurde, que si elle est Sultane, elle ne peut avouer ce genre de faveur, & que si elle peut en jouir, elle n'est pas Sultane.

Le titre de *Bache-Kadun*, femme en chef, est aussi la première dignité de l'intérieur du Harem du Grand-Seigneur; elle a un appanage plus considérable que celles qui n'ont que les titres de seconde, troisième & quatrième femme; mais ces avantages ne désignent pas toujours la faveur actuelle. Le Grand-Seigneur régnant avoit consacré ces distinctions à sa reconnaissance, en les conférant aux femmes qui avoient partagé sa retraite. Il peut en disposer à son gré en reléguant dans le vieux Sérail celles qui en sont pourvues. Aucune de ces quatre femmes ne sont épousées; elles représentent seulement les quatre femmes libres que la loi permet. On peut présumer aussi qu'elles n'y sont que pour la représentation.

J'ai déjà dit que l'impénétrabilité du Harem



du Grand-Seigneur, où quelques médecins n'entrent qu'après qu'on en a écarté tout ce qui est étranger à la maladie qui les appelle, ne permettoit d'en juger que par la connoissance des usages qui s'observent dans les Harems particuliers.

Le Palais même d'une Sultane, où, jusqu'à son mari, tout lui est également soumis, ne peut éclairer sur l'intérieur du Sérail. Ce n'est donc pas un rayon de lumière que je prétends porter dans cet antre vraiment inaccessible; ce ne sont point des objets de comparaison que je vais présenter, mais de simples détails dont on doit être curieux; ils peignent les mœurs, & je me fais un plaisir de satisfaire à cet égard à l'empressement du public, en décrivant sous la dictée de Madame de Tott, une visite qu'elle a faite avec sa mere à Asma Sultane, fille de l'Empereur Achmet, & sœur de ceux qui lui ont succédé jusqu'à ce jour.

Sous le regne de Sultan Mahamout, cette Princesse encore jeune & portée par l'exemple de son frere à une sorte de prédilection en faveur des Francs, desira de causer avec une femme Européenne. Ma belle-mere, quoique née en Turquie, suffisoit à sa curiosité, & fut invitée avec sa fille à se rendre chez elle. L'Intendante de l'extérieur du Palais fut chargée de les venir prendre & de les conduire jusqu'à la

Sultane. Arrivée au Sérail de cette Princesse, (le même où le Vifir fut logé, ainsi que je l'ai dit, après l'incendie), la conductrice fit ouvrir une première & une seconde porte de fer, gardée par des Portiers différens, mais qui ne différoient pas de l'espèce ordinaire des hommes, non plus que le Gardien de la troisième porte, qui en s'ouvrant également à l'ordre de l'Intendante, découvrit plusieurs Eunuques noirs, lesquels un bâton blanc à la main précéderent les étrangères pour leur faire traverser une cour intérieure dont la garde leur étoit confiée, & les introduisirent dans une grande pièce nommée la chambre des étrangers.

La Kiaya Cadun, ou l'Intendante de l'intérieur, vint en faire les honneurs; & les esclaves qu'elle avoit amenées avec elle, aiderent aux deux étrangères à se démasquer, & à plier leurs voiles, tandis que leur maîtresse fut prévenir la Sultane de leur arrivée. Cependant la Princesse, livrée aux préjugés de sa religion, ne vouloit recevoir la visite que derrière des jaloufies, afin de voir sans être vue; mais ma belle-mère ayant déclaré qu'elle se retireroit, si la Sultane persistoit à se cacher; les allées & venues pour cette négociation furent terminées par le consentement de la Princesse, qui en ajoutant une invitation de se reposer avant de monter chez elle, se ménageoit pour elle-même

le temps de songer à sa pature. Aussi ma belle-mère & sa fille, conduites quelque temps après par l'Intendante & un grand nombre d'Esclaves à leur fuite, trouverent-elles en entrant dans ses appartemens, la Sultane richement vêtue, parée de tous ses diamans, & assise dans l'angle d'un riche sofa qui meubloit son fallon, & dont les tapisseries (1) & les tapis de pied étoient d'étoffes de Lyon, or & argent, cousues par lez de différentes couleurs; des félicités (2) couverts de satin rayé d'or, apportés & étendus devant la Sultane, servirent à les assiseoir, en même temps que soixante jeunes filles, richement vêtues & robes détrouffées, se partagerent à droite & à gauche en entrant dans la salle, & vinrent de chaque côté se ranger en haie, les mains croisées sur la ceinture.

Après les premiers complimens, les questions de la Princesse porterent sur la liberté dont nos femmes jouissent. Elle en fit la comparaison.

(1) Les Turcs connoissoient peu ce genre de luxe. On ne le trouve que dans l'intérieur des Harems, où une espèce de rideau regne derrière les coussins, & couvre la muraille à moitié de sa hauteur; mais la salle du trône dépourvue de sofa, est tapissée entièrement.

(2) Séliété est un petit matelas de coton recouvert d'une étoffe.

avec les usages du Harem, & témoigna quelque peine à concevoir que la figure d'une jeune fille pût être vue avant le mariage par celui qui devoit l'épouser; mais ces différentes questions débattues, elle tomba d'accord de l'avantage qui devoit résulter de nos usages; & se livrant au sentiment de son existence personnelle, elle se récria sur la barbarie qui l'avoit livrée à treize ans à un vieillard décrépît, qui, en la traitant comme un enfant, ne lui avoit inspiré que du dégoût. *Il a enfin crevé*, ajouta-t-elle; mais en suis-je plus heureuse? Mariée depuis dix ans à un Pacha qu'on dit jeune & aimable, nous ne nous sommes pas encore vus.

La Princesse dit ensuite des choses fort honnêtes aux deux Européennes, donna ordre à son Intendante de les bien traiter, de les promener dans le jardin, de les y fêter, & de les lui ramener après pour terminer sa visite.

L'Intendante conduisit alors les étrangères dans son appartement; elles y dînèrent seules avec elle, tandis qu'un grand nombre d'Esclaves n'étoient occupés qu'à les servir & à border en haie le tour de la table. Le dîner fini & le café distribué, on offrit les pipes que les Européennes refusèrent, & que l'Intendante ne se donna pas le temps d'achever, afin de conduire plus promptement ses hôtes dans le jardin: de nouvelles troupes d'Esclaves avoient été disposées,



près d'un fort beau Kiosk où la compagnie devoit se rendre. Ce pavillon richement meublé & décoré, bâti sur un grand bassin d'eau, occupoit le milieu d'un jardin, où des espaliers de roses élevées de toutes parts, cachoient aux yeux les hautes murailles qui fermoient cette prison. De petits sentiers très étroits & cailloutés en mosaïque, formoient, selon l'usage, les seules allées du jardin; mais un grand nombre de pots & de corbeilles de fleurs, en offrant à l'œil un petit fouillis agréablement coloré, invitoit à en jouir dans l'angle d'un bon sofa, le seul but de ces promenades. On y fut à peine assis, que les Eunuques qui avoient précédé la marche, se rangerent en haie à quelque distance du Kiosk pour faire place à la musique de la Princesse. Elle étoit composée de dix femmes esclaves qui exécuterent différens concerts, pendant lesquels une troupe de danseuses, non moins richement, mais plus lestement vêtues, vint exécuter différens ballets assez agréables par les figures & la variété des pas; ces danseuses étoient aussi de meilleure compagnie qu'elles ne le sont ordinairement dans les maisons particulières: bientôt une nouvelle troupe de douze femmes, vêtues en hommes, arriva pour ajouter sans doute à ce tableau l'apparence d'un sexe qui manquoit à la fête. Ces prétendus hommes commencerent alors une espèce de jou-

se , pour se disputer & s'emparer des fruits que d'autres Esclaves venoient de jeter dans le bassin. Un petit bateau conduit par des bateliers femmes, également déguisés en hommes, donna aussi aux Etrangères le plaisir de la promenade sur l'eau ; après quoi ramenées chez la Sultane, elles en prirent congé avec les cérémonies d'usage, & furent conduites hors du Sérail par la même route & dans le même ordre qui les y avoit introduites.

On apperçoit dans ce tableau que les Eunuques étoient plus aux ordres de la Sultane ; que disposés à la contrairier. Ces êtres ne sont en Turquie qu'un objet de luxe ; il n'est même apparent qu'au Sérail du Grand-Seigneur, & dans ceux des Sultanes. L'orgueil des Grands s'est étendu jusques-là, mais avec sobriété ; & les plus riches ont à peine deux ou trois Eunuques noirs : les blancs, moins difformes, sont réservés au Souverain, pour former dans le Sérail la garde des premières portes ; mais ils ne peuvent ni approcher des femmes, ni parvenir à aucun emploi, tandis que les noirs ont au moins dans le crédit de la place de Kislar-Aga un motif d'ambition qui les soutient & les anime. Le caractère de ceux-ci est toujours féroce ; & la nature offensée chez eux semble exprimer constamment le reproche.

Quoique les fêtes de Tchiraghan (1), dont le Grand-Seigneur se donne quelquefois le divertissement, ne puissent servir à faire juger de l'intérieur de son Harem, les détails pourront en paroître intéressans, en donnant une idée de ses plaisirs (2).

Le jardin du Harem, plus grand sans doute que celui d'Asma Sultane, mais certainement disposé dans le même goût, sert de théâtre à ces fêtes nocturnes : des vases de toute espèce, remplis de fleurs naturelles ou artificielles, sont apportés pour le moment, afin d'augmenter le fouillis qu'éclaire un nombre infini de lanternes, de lampes colorées & de bougies placées dans des tubes de verre qui sont répétés par des miroirs disposés à cet effet. Des boutiques garnies de différentes marchandises, construites pour la fête, sont occupées par les femmes du Harem, qui y représentent sous des vêtemens analogues les marchands qui doivent les débiter. Les Sultanes, sœurs, nièces ou cousines, sont

(1) La fête des Tulipes ; elle est ainsi nommée, parce qu'elle consiste à illuminer un parterre, & que cette fleur est celle que les Turcs affectionnent le plus.

(2) On peut même croire que ceux dont il jouit habituellement, sont moins vifs que ceux qu'il se procure en illuminant les tulipes.

invitées à ces fêtes par le Grand-Seigneur, & elles achètent, ainsi que sa Hauteſſe, dans ces boutiques des bijoux & des étoffes dont elles ſe ſont mutuellement préſent; elles étendent auſſi leur généroſité ſur les femmes du Grand-Seigneur qui ſont admises auprès de lui, ou qui occupent les boutiques. Des danſes, de la muſique, & des jeux du genre de la joute dont j'ai parlé, ſont durer ces fêtes fort avant dans la nuit, & répandent une ſorte de gaieté momentanée dans un intérieur qui ſemble eſſentiellement voué à la triſteſſe & à l'ennui.

Ceſt encore d'après Madame de Tott que je donne ces détails; ils lui ont été fournis par Hanum Sultane, que ſon oncle chériſſoit, & dont j'ai déjà parlé.

Mon beau-frere ſ'étoit lié d'amitié avec l'Intendant de cette Princeſſe, afin d'en diriger le crédit en faveur de ſes amis, ou pour ſes propres affaires. Le Chef de ſes Eunuques étoit également bien diſpoſé pour lui: la Sultane l'avoit apperçu pluſieurs fois à travers ſes jalousies; il étoit d'une jolie figure, & tout ſ'étoit réuni pour lui attirer ſa bienveillance. Privée depuis long-temps de ſon mari dont elle avoit un fils & une fille, cette Princeſſe paroifſoit chercher à ſe conſoler de ſon abſence, & avoir profité du degré qui la rapprochoit des particuliers, pour en adopter les mœurs. On



appercevoit en effet autour d'elle de vives nuances de la jalousie qui regne entre les femmes Turques. Le soin qu'elle prit de coëffer elle-même Madame de Tott qu'elle avoit désiré de voir, déplut à celle de ses femmes qu'elle affectionnoit le plus au point de la faire évanouir ; & Madame de Tott revint chez elle plus frappée des témoignages d'intérêt que la Sultane lui avoit prodigués, que de la magnificence excessive qui régnoit dans son Palais & parmi ses Esclaves.

Le Patriarche Kirlo occupoit alors la chaire œcuménique de Constantinople ; cet homme, né dans la lie du peuple, où par le fanatisme il avoit su se former un parti, s'étoit fait craindre des premiers de sa nation, dont l'orgueil le méprisoit : aidé de quelques membres du Synode, il avoit imaginé & soutenu la nécessité du baptême par immersion : l'anathème qu'il prononça à ce sujet dans sa Métropole contre le Pape, le Roi de France, & tous les Princes catholiques, acheva de déterminer son troupeau à se faire rebatiser ; & les femmes & les filles, toujours plus particulièrement dévotes, accoururent à cette sainte cérémonie, dont la médisance faisoit cependant un crime à l'Apôtre & à ses prosélytes.

Outre l'insolence d'une excommunication

qui ne pouvoit avoir d'autre but que l'insulte ce Patriarche constamment occupé à alimenter le fanatisme de sa nation, payoit aux Turcs une récompense des vexations qu'ils faisoient éprouver aux Catholiques. Il étendit encore ses avanies sur les Evêques de son église qui osoient ne pas servir ses vues ; & la barbarie la plus cruelle poursuivoit ces malheureux despotis, après les avoir dépouillés du temporel. De ce nombre étoit Kalinico, Archevêque d'Amasie ; il s'étoit réfugié dans notre quartier pour se soustraire à l'arrêt qui le reléguoit au Mont-Sinaï, & sollicitoit le crédit de mon beau-frere auprès de Hanum Sultane, pour obtenir du Grand-Seigneur le recouvrement de son Archevêché. C'étoit sans doute une bonne œuvre à faire, mais qui n'eût excité probablement aucun intérêt en faveur de ce Prélat, si le desir de chasser Kirlo ne nous avoit invités à faire de sa victime son compétiteur. Pendant que mon beau-frere négocioit cette affaire par l'entremise & le crédit de Hanum Sultane auprès du Grand-Seigneur, des gens apostés par le Patriarche pour enlever Kalinico, pensèrent un soir le saisir près de ma maison, où il eut à peine le temps de se réfugier. Ce fut aussi pour le mettre également en sûreté & à portée de ses affaires, que je consentis à le garder dans un kiosk construit au-dessus des toits, où je le

lis soigner & nourrir secrètement jusqu'à son exaltation au Patriarchat, que mon beau-frere marchanda long-temps, & obtint enfin moyennant une somme assez considérable spécifiée en séquins neufs (1).

Le Katti-Chérif (2) du Grand-Seigneur, qui dépoisoit Kirlo & lui donnoit Kalinico pour successeur, parvint au Visir sans que ce Ministre eût eu aucun soupçon de ce qui se tramoit. Ce fut aussi pour justifier une déposition aussi subite, que l'arrêt motivé en termes très forts, supposoit au Patriarche un esprit inquiet, disposé à la révolte, finissoit par l'injonction de prendre de bonnes mesures pour appréhender sa personne, & l'empêcher de se dérober par la fuite à l'exil du Mont-Sinaï, où le même arrêt le reléguoit. Cependant les Ministres de la Porte aviserent aussi-tôt aux moyens de parer au danger imaginaire que leur pusillanimité leur faisoit croire très pressant : des compagnies de Jénissaires eurent ordre d'aller de grand matin s'emparer de toutes les ave-

---

(1) Ce fut le Grand-Seigneur lui-même qui exigea cette clause ; l'on fut obligé d'avoir recours à l'Hôtel des Monnoies pour la remplir, & la somme passa directement de dessous le balancier dans les mains du Sultan Osman qui la partagea avec sa nièce.

(2) Katti-Cherif, signe Impérial ou diplôme : il a force de loi, & doit être exécuté sans réplique.

nues du quartier des Grecs : les gardes furent doublées dans les environs ; & le Palais Patriarchal encore plus soigneusement entouré, livra Kirlo sans aucune résistance à ceux qui devoient remporter cette victoire ; ils le conduisirent sur le champ dans un bateau de charbonnier, où ils le confignèrent. A cette circonstance près, qui n'ennoblit pas la scène, jamais Grec ne fut moins digne des précautions dont on illustra sa chute ; & ses compatriotes étoient si loin de penser à le soustraire aux ordres du Grand-Seigneur, que sans la circonstance triviale du bateau de charbonnier, leur vanité eût été satisfaite.

Il restoit à la Porte à installer son successeur ; & elle n'auroit su où le trouver, si le Grand-Seigneur, prévenu sur les plus petits détails de cette affaire, n'eût indiqué sa demeure. Des gens du Visir expédiés sur le champ, vinrent le demander chez moi pour le conduire à la Porte ; & ce malheureux despoti (1), plus accoutumé à la crainte qu'à l'espérance, me supplioit de ne pas le livrer à ses ennemis, lorsque je lui annonçai son exaltation. Je ne pus

---

(1) Titre que les Evêques Grecs se sont attribué pour désigner le pouvoir absolu dont ils sont revêtus ; mais dont le Grand-Seigneur leur fait mieux sentir la valeur.



le rassurer ; mais forcé d'obéir, il suivit ses guides, en croyant suivre ses bourreaux, & fut proclamé Patriarche une heure après.

Je reçus le même jour des remercimens de sa part ; il vint ensuite me voir en bonne fortune, pour me prier de lui ménager toujours sa retraite, dont il croyoit avoir bientôt besoin. Je m'apperçus alors que nous ayions fait un assez pauvre choix.

C'étoit cependant pour moi une occasion favorable d'assister aux cérémonies qu'on a conservées, & je me rendis un jour de grande fête à l'Eglise Métropolitaine : des gens du nouveau Patriarche m'y attendoient, & me firent placer par son ordre dans une stalle à la droite de sa chaire, où il vint bientôt se placer ; & tout étant disposé pour commencer l'Office, il en descendit & fut s'asseoir dans un fauteuil apporté à cet effet, & placé en face du *Sacra Sanctorum*. Là, plusieurs Diacres procédèrent à le vêtir pontificalement, & lui mirent ensuite sur la tête une couronne de diamans fermée, & surmontée d'une double croix sur le globe.

Le Patriarche prit alors de la main gauche le bâton patriarchal, & dans la droite un petit cierge à trois branches, dont il ne tenoit que deux, pour indiquer l'union du Pere & du Fils, sans y joindre le Saint-Esprit. Il ob-

serva la même forme, en pliant les deux doigts du milieu de la main, lorsqu'il donna la bénédiction : de cette maniere le Saint-Esprit, désigné par le petit doigt, reste isolé du Fils, dont les Grecs ne croient pas qu'il procède. Le Patriarche fut alors introduit dans le Sanctuaire dont on ferma le rideau ; & le peuple, dont l'Eglise étoit pleine, & qui jusqu'alors avoit observé un silence assez respectueux, commença à s'agiter aussi tumultueusement que les flots du parterre à nos spectacles. A des ris indécents, que ce mouvement occasionnoit, se mêlerent bientôt les cris des malheureux qu'on étouffoit. Un de ceux-ci, après avoir été foulé aux pieds pendant quelque temps, fut élevé devant moi au-dessus des têtes tellement rapprochées & ferrées, qu'avec le secours des mains qui le soulevoient & le pouffoient en arriere, il parvint au fond de l'Eglise, où de cette étrange maniere on l'envoya respirer. Cet événement que je considérai sans risque du haut de ma stalle, en froissant quelques oreilles, augmenta le tapage, au point que le Patriarche ouvrant brusquement le rideau qui le cachoit au peuple, lui adressa un discours aussi peu modéré que le bruit qui en étoit le motif ; & cette exhortation pastorale se termina par *envoyer le troupeau à tous les diables* : mais le calme qui résulta de cette exhortation ne dura que-

res ; & le moment du sacrifice approchant , il fallut avoir recours à un moyen plus efficace que ne l'avoit été l'éloquence du Pontife.

Ce fut à grands coups de bâtons que le Jénissaire attaché au Patriarche , rendit à l'assemblée l'attention qu'elle devoit au saint-Mystère qu'on alloit lui présenter. Les portes latérales du *Sacra Sanctorum* s'ouvrirent alors , & les Diacres en sortirent avec tous les instrumens de la Liturgie grecque , pour venir les offrir successivement à la porte du milieu , où ils annonçoient l'un après l'autre , & à haute-voix , chacun des instrumens qu'ils portoient. La Couronne patriarchale qui terminoit la marche , fut seule refusée , & ce témoignage du mépris des richesses , rapproché de l'adoration des saints Évangiles & des vases sacrés , ajoutoit sans doute aux marques de respect que le Patriarche venoit de donner.

Les dernières cérémonies de l'Office n'eurent rien de remarquable : j'accompagnai le Patriarche chez lui ; il me retint à dîner. Je profitai aussi de ma course au fanal (1) pour y rendre visite au Drogman de la Porte , dont la famille particulièrement attachée à Madame de

---

(1) Quartier des Grecs.

Tott, lui avoit fait promettre d'aller passer quelques jours dans la maison de campagne qu'elle occupoit sur le canal. Dans le nombre des Archontes (1) que je rencontrai chez cet Interprète du Grand-Seigneur, le nommé Manoly Serdar (2), fidèlement attaché au fort de Racovitza, Prince de Valachie destitué, me parut avoir plus d'esprit & de connoissances que ses compatriotes. Il me séduisit surtout par le zèle désintéressé qui lui faisoit préférer la médiocrité près de son ancien bienfaiteur, aux avantages que son ingratitude auroit trouvés au service des nouveaux Princes. L'appât d'aucun bien n'avoit pu l'ébranler, & toutes ses démarches n'avoient que le rétablissement de Racovitza pour objet. C'est sans doute aussi dans cette vue & d'après l'opinion que l'élevation de Kafinus avoit pu lui donner du crédit de mon beau-frere, que Manoly Serdar, desirant de s'en rapprocher, fut aussi empressé de se lier avec moi, que je l'étois de connoître un homme qui pouvoit m'éclairer sur le caractère & les mœurs de sa nation. Nos liaisons se fortifierent à la campagne, où ce Grec vint se loger près de moi. Nous ne nous séparions

---

(1) Titres que les Grecs aisés s'arrogent encore.

(2) Serdar, mot turc (Gouverneur).



plus, & je me plaisois à lui entendre dire fréquemment que de l'ancien Empire des Grecs, sa nation ne conservoit que l'orgueil & le fanatisme qui avoit causé sa ruine. Cependant Manoly Serdar ne vivoit plus que sur le capital qu'il avoit amassé pendant le temps que son Prince Racovitza avoit possédé la principauté de Valachie; & je voyois avec regret que le luxe de sa femme, joint à un assez grand nombre d'esclaves, se réunissoit pour expulser sa vertu aux conseils de la nécessité, tandis que sa vnaité éloignoit ceux de l'économie.

La familiarité dans laquelle nous vivions, me mettoit à portée de bien apprécier son intérieur, & j'y découvrois journellement le mélange des mœurs Grecques & Turques. Une petite lampe constamment allumée devant le tableau de la Panaghia ( 1 ), éclairoit en même temps les jeunes esclaves qui habilloient & déshabilloient le Serdar : ce Grec, ainsi que tous ceux assez aisés pour introduire chez eux le service Turc, avoit aussi l'habitude de s'endormir après dîner sur son fopha, tandis qu'une femme, en écartant les mouches avec un grand éventail de plume, rafraîchissoit l'air qu'il respiroit. D'au-

---

(1) La Vierge.

tres esclaves agenouillés à ses pieds , les frottoient doucement à nud avec leurs mains. Cette mollesse asiatique permet sans doute de soupçonner plus d'étendue à ces détails ; & les mauvais traitemens que ce Grec faisoit éprouver à ses esclaves pour les moindres fautes , font seulement connoître qu'ou la facilité est sans mesure , toute délicatesse est détruite.

Il fallut enfin me résoudre à acquitter la promesse que Madame de Tott avoit faite à Madame la premiere Drogmane , de passer quelques jours chez elle. Nous nous rendimes à sa campagne ; la famille étoit composée du vieux Drogman , dont les connoissances routinieres suppléoiént un esprit lourd , fort ignorant , & dont l'étude des langues étrangères s'étoit bornée à un mauvais Italien. Sa femme , d'un âge moins avancé , & dont la beauté avoit été remplacée par un air majestueux , gouvernoit l'intérieur de sa maison , & en faisoit les honneurs avec une sorte de bonhommie qui cachoit foiblement l'orgueil d'être , par la place de son mari , la premiere personne de sa nation. L'ainé de ses fils , qu'on verra succéder à son pere dans la principauté de Moldavie pour y finir malheureusement , étoit d'un caractère naturellement doux , mais foible & vain ; le cadet plus orgueilleux annonçoit déjà cet esprit d'intrigues & d'ambition qui a coûté

la vie à son frere : une fille aînée, veuve à dix-neuf ans, plus fraîche que la rose du matin, d'une taille svelte sans être grande, réunissoit aux graces les plus piquantes une modestie, une douceur & un air de langueur dont l'attrait étoit irrésistible; la cadette, moins jolie, mais vive & intéressante, venoit d'être fiancée à un jeune Grec du voisinage. Ce futur époux fut sans doute curieux de faire connoissance avec nous; & nous étions à peine arrivés, que deux ou trois esclaves vinrent l'annoncer : en entrant précipitamment dans le salon où la famille étoit réunie, elles se jettent sur la fiancée, la couvrent de leurs robes & l'enlèvent en criant comme des forcenées, *sauvez-vous, le voilà*. Nous vîmes en effet entrer ce jeune homme qui, caressé par toute la famille, ne pouvoit jeter les yeux sur l'objet de ses vœux que par surprise. C'est aussi ce qu'il avoit souvent tenté, mais toujours sans succès. On le retint à souper, & la jeune fille fut reléguée jusqu'à son départ.

L'heure de se retirer étant venue, nous fumes conduits dans une grande pièce voisine, au milieu de laquelle on avoit établi un coucher sans bois de lit & sans rideaux; mais dont la couverture & les oreillers effaçoient en magnificence la richesse du sofa dont cet appartement étoit décoré. Je prévoyois peu de  
 repos



repos sur ce lit, & je fus curieux d'en examiner les détails. Quinze matelas de coton, piqués, d'environ trois pouces d'épaisseur, posés l'un sur l'autre, formoient une base très molle que recouroit un drap de toile des Indes cousu sur le dernier matelas. Une couverture de fatin verd, chargée d'une broderie d'or trait, relevée en bosse, étoit également réunie au drap de dessus, dont les bords retrouffés étoient faufilés tour-à-tour. Deux grands oreillers de fatin cramoisi, couverts d'une pareille broderie où l'on avoit prodigué les lames & la canetille, s'appuyoient sur deux coussins du sofa, rapprochés pour servir de dossier, & étoient destinés à soutenir les têtes. Une petite tour octogone en marqueterie d'ébène & de nacre de perle, formoit une table placée à côté de ce lit; elle supportoit un grand flambeau d'argent, garni d'un cierge de cire jaune, épais de deux pouces, haut de trois pieds, & dont la mèche grosse comme le doigt répandoit une épaisse fumée. Trois soucoupes de porcelaine, remplies de conserve de roses, de fleurs d'orange & de zestes de cédra, une petite spatule d'or à manche d'écaille, ainsi qu'un vase de crystal plein d'eau, environnoient cet obscur luminaire qui devoit nous servir de bougie de veille; précaution dont on ne peut se



yent faire craindre les funestes ravages des incendies. La maison du Drogman étoit dans ce cas, & tout m'y préparoit une mauvaise nuit. La suppression des oreillers auroit été une ressource, si nous avions eu un traversin; & l'expédient de les retourner n'ayant servi qu'à nous découvrir la broderie de dessous, il fallut enfin se résoudre à y étendre des mouchoirs qui ne nous garantissoient pas de l'impression des fleurs. Notre réveil ne pouvoit être paresseux, & nous vîmes avec joie l'aube du jour que nous destinions à nous procurer des oreillers plus commodes pour la nuit suivante.

Une partie de pêche, projetée la veille, précéda le déjeuner qu'on fit transporter en Asie, où une petite prairie, un café turc, & quelques petits chariots couverts & trainés par de petits buffles, promettoient aux Dames tout ce que le pays offre de plus agréable. La pêche fut médiocre; les Dames furent bien cahotées; des femmes turques, qui se promenoient aussi, nous furent très incommodes par leurs questions, & se montrèrent fort insolentes dans leurs réponses. On rapporta de cette promenade quelques vases de lait caillé, du cresson recueilli dans une fontaine; & il n'y eut qu'une voix sur les délices dont on venoit de jouir.

Nous trouvâmes à notre retour chez le Drogman plusieurs femmes Grecques du voisinage, in-

vitées à diner, & qui s'y étoient déjà réunies. Une grande parure, dans laquelle il étoit aisé de juger que la vanité avoit été plus consultée que la raison, étoit sur un grand sofa des robes de velours noir ou cramoisi, chargées de grands galons d'or sur toutes les coutures. Le poids de ces vêtemens, joint à la chaleur qu'il faisoit, rendit ces Dames comme immobiles & presque muettes. On se dit cependant quelques lieux communs, on les répéta & l'on se mit à table. Le diner étoit servi à la Française, table ronde, chaises autour, cuillers & fourchettes, rien n'y manquoit que l'habitude de s'en servir. On vouloit cependant ne rien négliger de nos usages; ils commençoient à prendre chez les Grecs autant de faveur que nous en accordons à ceux des Anglois; & j'ai vu une femme pendant notre diner prendre des olives avec ses doigts, & les piquer ensuite avec sa fourchette pour les manger à la Française. Si les santés ne sont plus à la mode chez nous, il n'en est pas moins agréable de retrouver cet ancien usage dans d'autres pays. Nos Grecs n'y manquent pas; les hommes s'acquitterent même de cette cérémonie debout & tête nue; & ce qui paroît moins recherché, c'est que le même verre de vin fournit à toute la ronde. Après le diner, où la profusion régna plus que l'élégance & la propreté, la

compagnie se rangea sur le sofa de la même salle où on avoit servi le repas : les pipes succéderent au café. On parla modes, on finit par médire, & c'est ce que j'ai vu de plus parfaitement imité d'après nos mœurs. Les jeunes filles s'amusoient pendant ce temps d'une es-carpolette suspendue à l'autre bout de la salle, où des esclaves la faisoient mouvoir. Les femmes voulurent aussi jouir du même plaisir, elles y furent remplacées par des hommes à longue barbe ; & le tout-de-table, les échecs, le panguelo (1) terminerent les divertissemens de la journée. Vers le soir, toute la compagnie descendit pour prendre l'air sur l'échelle, espèce de jetée qui s'avance dans la mer, pour faciliter l'abord des bateaux.

La lune commençoit à paroître, & le calme invitoit à se promener sur l'eau, quand les cris confondus des battans & des battus avertirent de l'arrivée du Bostandgi-Bachi. Les souris sont moins promptes à disparoître à l'approche du chat, que toutes les femmes ne le furent à se cacher. Madame la premiere Drogmane & Madame de Toit qui n'avoient rien à en craindre, soutinrent seules l'aspect de ce grand Officier qui parut dans un bateau armé de vingt

---

(1) Espèce de jeu qui ressemble au Berlan.

quatre rameurs. Il venoit de faire châtier quelques ivrognes, & de faire saisir quelques femmes un peu trop gaies qui étoient tombées sous sa main. Il continua sa route en rafant l'échelle où nous nous saluâmes réciproquement.

L'orgueil des Grecs fugitifs cherchoit déjà une excuse à leur crainte, quand un pêcheur interrogé en passant, sur la route que le Bostandgi-Bachi tenoit, répandit une alarme bien plus vive, en annonçant, qu'après avoir abordé sans bruit le Kiosk d'une Dame Grecque, & avoir écouté quelques minutes la conversation qui s'y tenoit, cet Officier avoit escaladé les fenêtres avec plusieurs de ses gens, & que c'étoit tout ce qu'il en savoit; mais c'étoit en apprendre assez pour que l'effroi fût général, ainsi que l'attendrissement sur le sort de la Dame du Kiosk; & l'on se perdoit en réflexions sur son sujet, quand le futur époux de la fille cadette du logis arriva pour faire fuir de nouveau sa fiancée, & satisfaire l'impatiente curiosité qui désoloit la compagnie. Rafurez-vous, dit-il à une de nos étrangères; votre cousine & son ami en sont quittes pour tous les diamans, tous les bijoux & tout l'argent qu'ils avoient sur eux; il n'y avoit pas à hésiter: le Bostandgi-Bachi les a surpris, les a fait saisir pour les mettre dans son bateau & les conduire dans ses prisons;



l'a enfin rendu traitable, mais il les a laissés beaucoup moins contens de leur soirée qu'ils ne s'en étoient flattés.

La fureur des femmes Grecques ne connut plus de bornes après ce récit, & les discussions sur le droit & sur le fait ne furent interrompues que par le bruit de quelques autres petits bateaux, que la crainte du Bostandgi-Bachi faisoit paroître d'une grandeur énorme. Cependant dès qu'on étoit rassuré sur son compte, on ouvroit tous les avis propres à se soustraire à ses vexations; & l'on ne cessa de s'occuper de lui qu'après qu'on l'eut vu redescendre par le milieu du canal pour retourner à Constantinople. Alors la liberté de se promener en réveilla le desir. En très peu de temps, la mer se trouva couverte d'un nombre prodigieux de petits bateaux où les Dames se promenoient au son des instrumens. Notre compagnie se joignit bientôt à la flotille; on prolongeoit les maisons, on critiquoit les propriétaires, qui de leurs kiosks critiquoient à leur tour; & je prenois, chemin faisant, des notions dont le Bostandgi-Bachi auroit pu faire un grand profit.

Je m'étois mis de préférence dans un petit bateau avec le futur époux dont la figure & la gaieté m'avoient intéressé; le jeune homme s'aperçut bientôt qu'il me plaisoit, & me

parla confidemment du chagrin qu'il avoit de ne pouvoir contempler sa Belle. Je fus touché de sa peine , & je lui donnai l'heure à laquelle je la lui ferois voir le lendemain. Il fut aussi exact au rendez-vous que je l'avois été moi-même à lui en ménager le moyen: mais une maudite esclave qui le guettoit pensa déconcerter tous mes projets , en jetant le cri d'alarme. La Demoiselle apperçoit en même temps mon protégé & se sauve du côté d'un corridor , à l'entrée duquel je courus la saisir , en appelant le jeune Grec , qui me joignit aussi-tôt. Cependant un renfort de deux harpies accourt du fond du corridor , en criant comme les oyes du Capitole ; mais elles ne purent arriver assez promptement pour empêcher un baiser du futur , par lequel je fus bien aise de franciser mes jeunes gens ; après quoi nous lâchâmes notre proie aux ennemis qui venoient s'en saisir. Cependant le pere & la mere approuverent ma petite facétie , & nos fiancés obtinrent dans le même jour le droit de se voir librement.

Le Diako , espèce de Précepteur ecclésiastique , auquel l'instruction de la Demoiselle étoit confiée (c'étoit l'usage dans toutes les maisons Grecques) fut le seul qui blâma ma conduite ; il en parla même avec assez d'emportement pour me faire juger qu'il regrettoit de ne pouvoir achever l'éducation de sa pupille.

Nous restâmes encore quelques jours chez le Drogman , dans le même cercle d'amusemens , d'ennui ou d'impatience. Je revins ensuite chez moi , pour me reposer. J'y retrouvai Manoly Serdar , qui m'apprit en arrivant qu'un Grec attaché comme lui à Racovitza venoit de l'abandonner pour passer au service du nouveau Prince que la Porte venoit de nommer. Manoly me parut exagérer ce crime avec une affectation qui me devint suspecte.

J'essayai de lui persuader que , pouvant lui-même être contraint par la nécessité à prendre un parti semblable , il devoit par prudence ménager les termes , & ne point juger si sévèrement un homme qu'il étoit peut-être à la veille d'imiter. Regardez-moi , dit-il , comme le dernier des hommes , si je varie jamais ; & continuez à m'estimer , si je ne me rends pas coupable d'une aussi noire trahison. Je lui promis l'un & l'autre , & je ne tardai pas à être dans le cas de lui tenir parole. En effet , il partit quelques jours après , pour aller , disoit-il , essayer encore quelques démarches en faveur de son bienfaiteur ; mais j'appris qu'il venoit de l'abandonner , en s'attachant également au service du nouveau Vayvode (1). Il m'écrivit lui-même pour me faire

---

(1) C'est le titre que les Turcs donnent aux Princes de Valachie & de Moldavie. On les nomme aussi Beys.

part de sa démarche & pour me demander fort humblement ce que j'en pensois. Je sentis que les circonstances auroient pu le rendre excusable, s'il n'eût pas aggravé lui-même sa faute, par ses protestations d'honneur & de fidélité. Je lui répondis qu'il m'avoit lui-même dicté l'opinion que je devois avoir de sa conduite, & que j'y tiendrois plus constamment qu'il n'avoit su tenir à ses principes.

Cet homme est devenu lui-même Prince de Valachie, pendant la dernière guerre des Turcs; mais cette place a plus servi à ses intrigues, qu'elle n'a montré ses talens; & je l'ai perdu de vue dans l'obscurité où rentrent tous ces êtres éphémères, que l'avarice du despote fait briller un moment, en vendant à leur orgueil une lueur passagère de son autorité.

On va voir Sultan Osman obligé d'employer celle d'un Bas-Officier dans un fait peu important, mais singulier & digne de remarque.

Un Jénissaire ivre & poursuivi par la Garde, qui n'a ordinairement pour toute arme que de gros bâtons, profitoit de la supériorité que lui procuroit son Yatagan (1), pour se défendre comme un lion; il avoit déjà mis plusieurs de

---

(1) Espèce de couteau large, fort long & recourbé sur le tranchant: il tient lieu de sabre.



les ennemis hors de combat ; & fatigué de ses propres efforts, il se ménageoit de nouveaux succès en se reposant sur les marches d'un Khan (1), tandis que la garde réduisoit l'attaque en blocus. Le Grand-Seigneur qui parcourroit fréquemment la ville sous un incognito qui ne trompoit personne, se trouvant à portée, s'approche du coupable, se nomme, lui ordonne de déposer son arme & de se rendre à la garde ; mais rien n'émeut le héros, qui, nonchalamment couché, fixe son Souverain, & menace le premier qui osera s'approcher. Sultan Osman lui demande alors de quel Orta (2) il est. Sur sa réponse il envoie chercher son Caracoulouctchi (3). On court le chercher ; il arrive. Défarmez cet homme, lui dit le Grand-Seigneur, & conduisez-le au Château (4).

(1) Lieux publics où logent les marchands & les voyageurs.

(2) Compagnies de Jénissaires qui n'ont d'autres noms que le numéro du rang qu'elles tiennent entr'elles, & dans lesquelles le nombre des soldats n'est pas fixé. On compte près de trente mille Jénissaires dans la trente-cinquième compagnie.

(3) Marmiton de la compagnie : il est un des Officiers de l'Etat-Major.

(4) Le Château d'Europe sur le canal : c'est là qu'on envoie les Jénissaires qu'on veut étrangler ; & s'ils échappent de ce lieu de détention, ils en ont eu au moins la peur.

L'officier défait alors sa ceinture (1) qu'il tient de la main droite, s'avance auprès du rebelle, lui tend la main gauche en lui disant : compagnon, donne-moi ton couteau & suis-moi : ce qui fut exécuté sans réplique & avec l'air de la plus grande soumission.

Le préjugé aura toujours plus d'empire que la crainte, plus de force que le despotisme.

Sultan Osman fut bientôt lui-même obligé de payer à l'opinion un tribut dont il fut la victime. En vain l'art des médecins s'efforçoit de rétablir la santé de ce prince, en même temps que la politique en cachoit le dépérissement; il dut enfin, cédant au mal, se renfermer dans son intérieur, & réserver ses forces pour se rendre chaque vendredi à la mosquée. Cette cérémonie publique, & que l'usage a consacrée, ne pouvoit être négligée sans exciter les clameurs des corps militaires & du peuple.

La contradiction que présente au premier aspect une loi qui contraint le despote, disparaît quand on réfléchit qu'elle est nécessairement dictée par le despotisme de la multitude, l'objet de la crainte perpétuelle du despote.

(1) Ceinture de cuivre qui pèse quinze livres, & avec laquelle ces Officiers peuvent assommer un Jénissaire. Les soldats respectent infiniment ce signe d'un grade qui, quoiqu'inférieur, a beaucoup d'autorité.

Isolé dans l'impénétrabilité de son Sérail, la vue seule peut prouver légalement son existence. On sent encore que sans cette précaution, un Visir assez craint ou assez adroit pour dominer ou corrompre deux ou trois personnes après la mort de son maître, pourroit la céler assez long-temps pour tout entreprendre impunément.

Ce ne fut pas non plus sans occasionner des murmures très vifs, que Sultan Osman se dispensa de paroître en public un vendredi; & ce fut pour les calmer qu'il se détermina le veendredi suivant à se rendre en cérémonie à Sainte Sophie, la mosquée la plus voisine du Sérail, malgré l'état de foiblesse & de langueur extrême où l'avoit réduit sa maladie. Ce Prince à son retour, déjà chancelant sur son cheval, & soutenu par les gens de pied qui l'environnoient, perdit connoissance entre les deux portes qui séparent les cours du Sérail; on lui jeta un chal (1) sur la tête, & il mourut quelques ins-

---

(1) Etoffe de laine fine fabriquée en Perse & aux Indes, dont les Turcs se servent pour s'envelopper la tête, lorsqu'ils sortent, soit pour se préserver du froid ou pour n'être pas reconnus; ils ont aussi des manteaux qui les garantissent; mais les Princes d'Orient ne peuvent, lorsqu'ils paroissent en public, user de cette ressource contre l'intempérie de l'air; l'usage les assujettit à s'en priver. Le motif qui les force à paroître, les oblige également à ne rien vêtir qui puisse empêcher de les reconnoître.

ans après avoir été transporté dans ses appartemens.

Le Visir, le Mufti & les grands Officiers de l'Empire se rendirent aussi-tôt au Sérail, pour vérifier la mort de Sultan Osman & y saluer Mustapha III, l'ainé des Princes qui restoit de Sultan Achmet. Dans le même jour le canon du Sérail annonça cette mort au peuple; & les Muczzins (1) joints aux Crieurs publics proclamèrent le nouvel Empereur.

Le deuil, connu chez les Tartares, n'est point d'usage chez les Turcs. Mais si cette manière d'honorer ses parens est indifférente, ce qui ne l'est certainement pas c'est la promptitude avec laquelle ils enterrent les morts. Il semble que cette nation, naturellement si grave & si nonchalante, n'ait d'activité que pour ce seul objet. Ils attendent à peine cinq ou six heures, pour rendre à leurs parens ce dernier devoir; & la crainte d'enterrer un homme en léthargie ne les arrête pas (1).

(1) Muczzins, Crieurs des Mosquées qui appellent les vrais croyans à la priere, en disant avec une espèce de chant: Dieu est grand, Dieu est Dieu; il n'y a qu'un seul Dieu; accourez aux bonnes œuvres, accourez à la priere; Dieu est Dieu, & Mahomet est son Prophète. Cette dernière phrase est aussi la profession de foi.

(2) Les malheurs qui résultent de cet usage ne sont presque jamais connus. J'ai cependant vu déterrer



A cette abominable promptitude, les Turcs ajoutent une extrême célérité dans la marche de ceux qui portent la bierre : les Mahométans croient l'ame du défunt en souffrance jusqu'à la fin de cette cérémonie.

Celle de l'enterrement du Grand-Seigneur ne differe des autres que par l'importance des Grands Officiers qui l'accompagnent à sa Mosquée. Chaque Empereur est dans l'usage d'en faire bâtir une ; & dans la cour de cette mosquée l'on construit la coupole sous laquelle son corps doit être déposé. Au reste, on observera que les Empereurs Turcs sont enterrés aussi promptement que leurs sujets.

Plus de trente ans qui s'étoient écoulés depuis la mort de Sultan Achmet, pere du nouvel Empereur, n'avoient pas préparé à celui-ci des lumieres fort étendues. Renfermé pendant ce long intervalle dans l'intérieur de ses appartemens avec quelques Eunuques pour le servir, & quelques femmes pour le désennuyer, la conformité de son âge avec celui des Princes qui devoient le précéder, lui laissoit peu d'es-

un Turc qui avoit recouvré assez de force en revenant de sa léthargie, pour crier sous terre à se faire entendre ; mais peu s'en fallut qu'il ne fût encore la victime des formes ou plutôt de la crainte que le Juge & l'Iman, déjà payés, avoient de restituer.

poir de régner à son tour. Une inquiétude plus réelle devoit encore l'agiter. Ses deux freres n'avoient point donné d'héritiers à l'Empire. Le peuple en avoit murmuré sous le dernier regne; & de nouvelles craintes ou de nouveaux murmures de ce genre pouvoient lui coûter la vie. Anciennement l'on avoit attenté à ses jours par le moyen qu'une politique barbare emploie sans scrupule dans ce pays envers les Princes voisins du trône. Sa méfiance & l'étude de la médecine l'avoient préservé.

Ainsi que ses freres, ce Prince avoit les jambes très courtes, & ne paroïssoit grand qu'à cheval. Une pâleur qu'on attribuoit aux effets du poison, de gros yeux à fleur de tête qui voyoient mal, le nez un peu aplati, n'annonçoient aucune vivacité, promettoient peu d'esprit. Cependant le goût du changement décida la multitude en sa faveur. Les Grands le croyoient foible, & se flattoient de le gouverner. Le peuple espéra qu'il seroit prodigue, & tout le monde se trompa. On verra cet Empereur dans des circonstances qui le feront connoître; & les bontés dont il m'a honoré, me fourniront l'occasion de développer les nuances de son caractère.

Le premier soin d'un Prince Ottoman qui parvient au trône est de se laisser croître la barbe (1). Sultan Mustapha y ajouta celui de

---

(1) Les Princes ressiérés dans le Sérail ne portent

la teindre en noir , afin qu'elle fût plus appa-  
rente le jour de fa premiere sortie publique ,  
dont l'objet est d'aller ceindre le fabre. C'est  
la prise de poffeffion , le couronnement des  
Empereurs Turcs. Cette cérémonie fe fait tou-  
jours dans la mosquée de Youb , petit village  
renommé auffi par fes poteries & fon laitage ,  
& qui fert de fauxbourg à la ville , vers le fond  
du port. Tout fut difpofé pour cette fonction,  
le neuvieme jour ; & dès le matin , toutes les  
rues depuis le Sérail jufqu'à Youb , furent bor-  
dées des deux côtés par les Jéniffaires en habit  
& bonnet de cérémonie , mais fans armes & les  
mains croifées fur la ceinture (1).

Les Ministres , les Grands Officiers , les Gens  
de Loi , & généralement toutes les perfonnes  
qui par état font attachées au Gouvernement ,  
fe rendent de bonne heure au Sérail , afin de  
précéder le Grand - Seigneur dans fa marche.  
Cette marche commence , ainfi que nos pro-  
ceffions , par les gens les moins importans qui

---

que la moustache , ainfi que les jeunes gens , qui ne  
laiffent croître leur barbe que pour prendre un état.  
C'est ce qu'ils appellent communément devenir fages.

(1) Excepté la chaffure rouge , de grandes culot-  
tes bleues & le bonnet , auxquels ils font affujettis , les  
Jéniffaires fe vêtent de la couleur qui leur plaît , &  
ce n'est que dans la coupe de l'habit qu'on retrouve  
l'uniforme.

défilent

défilent sans ordre. Ils sont tous à cheval ; & chacun d'eux est entouré d'un groupe de valets à pied , proportionné à l'état & aux facultés du maître.

Les Gens de Loi sont remarquables par la grosseur de leurs turbans & la simplicité des houffes de leurs chevaux. Mais le groupe du Jéniffaire Aga présente le tableau le plus riche dans la classe des grands Officiers. Outre le nombre de valets qui environnent son cheval , il est précédé par deux files de Tchorbadgi (1), qui à droite à gauche marchent à pied devant leur Général. Ces premiers Officiers en bottes jaunes , les coins de leur robe retrouffés dans leur ceinture , chacun un bâton blanc à la main , & coëffés d'un casque brodé en or , surmonté d'un grand panache à la Romaine , forment une longue allée de plumes , au fond de laquelle on apperçoit le Jéniffaire Aga qui domine au milieu de la foule de ses gens : mais un objet vraiment curieux , c'est le vêtement de l'Achetchy - Bachy (2) qui marche à pied au milieu des deux files de Colonels dont je viens

(1) Colonel de Jéniffaires , dont le mot traduit littéralement signifie *donneur de soupe*.

(2) Chef de cuisine : chaque compagnie a le sien qui fait l'office de Major , il veille à la subsistance & à la grande police ; celui du Jéniffaire Aga fait l'office de Major-Général.



de parler, & seulement quelques pas en avant de son Général. Une énorme dalmatique de cuir noir, chargée de gros clous d'argent, recouvre un corset également de cuir, & non moins bizarrement décoré. Ce petit gilet est fixé sur la personne par une large ceinture à gros crochets & à charnière, qui soutient deux énormes couteaux dont les manches couvrent presque entièrement le visage du Major, tandis que des cuillers, des tasses & d'autres ustenciles d'argent suspendus à des chaînes du même métal, lui laissent à peine l'usage de ses pieds. Il est en effet tellement chargé, que dans toutes les occasions publiques qui obligent cet Officier à se vêtir ainsi, deux Jénissaires doivent lui servir d'accolites pour soutenir son habit.

Le Tchaouche-Bachi, l'un des Ministres de la Porte, dont l'office a essentiellement rapport aux affaires civiles, est précédé par les Huissiers dont il est le chef; chacun d'eux porte une plume d'autruche sur le côté de leur turban. Le Bostandgy-Bachy est également précédé par deux files de Bostandgys, le bâton à la main, & dont les habits & les coëffures de drap rouge présentent au coup-d'œil une uniformité assez agréable. Ces différens Officiers de l'Empire saluent à droite & à gauche les Jénissaires qui bordent la haie, & qui y répondent en s'inclinant; mais ils rendent cet honneur avec bien

plus de respect aux seuls turbans du Grand-Seigneur qui précèdent sa Hauteſſe, & qu'on porte en cérémonie. Deux de ces coëffures chargées de leurs aigrettes, n'étoient d'abord deſtinées qu'à changer celle que l'Empereur porte lui-même au cas où il le jugeroit à propos; mais cet usage de pure commodité devint dans la fuite un objet de pompe & d'oſtentation.

Ces turbans placés ſur des eſpèces de tré-pieds de vermeil, ſont portés de la main droite par deux hommes à cheval, entourés d'un grand nombre de Tchoadars; & ces Officiers doivent ſeulement faire incliner un peu les turbans à droite & à gauche, à meſure que les Jéniffaires, au nombre de ſept ou huit à la fois, ſe courbent profondément pour ſaluer les aigrettes Impériales.

Dans cette marche auſſi curieufe à voir que pénible à décrire, le Viſir & le Muſti, tous deux vêtus de blanc, le premier en ſatin, le ſecond en drap, marchent à côté l'un de l'autre, entourés de leurs gens, & précédés des chevaux de main & des Chatirs (1) du Viſir. A côté de ce Miniſtre marchent les Alaytchaou-

(1) Ce ſont des eſpèces de valets-de-pieds diſtingués par des ceintures de vermeil.

ches (1), qui font constamment mouvoir leurs bâtons d'argent garnis de petites chaînes assez semblables à des hochets, & dont le bruit l'accompagne jusques dans son propre Palais. Un chariot couvert, grossièrement construit, mal sculpté, mais richement doré, contient un petit sofa, & suit ordinairement le Mufti pour le recevoir quand il est fatigué.

Viennent ensuite les Capitaines des Gardes de l'intérieur, & le grand & le petit Ecuyers qui précèdent les chevaux de main du Grand-Seigneur. Ces chevaux sont couverts de houffes très riches qui traînent jusqu'à terre, & qui ne laissent appercevoir que la tête de ces animaux, dont le front est orné d'une aigrette de héron : ils portent aussi chacun une queue de cheval suspendue à la sous-gorge; & sur la selle un sabre & une masse d'armes, passés dans le surfait, sont recouverts d'un bouclier. Chaque cheval est conduit par deux hommes à pied qui tiennent chacun une longe fixée à la tête de ces animaux. Immédiatement après suivent deux files d'Assékis (2) le sabre pendu en fautoir & le bâton blanc à la main; une troupe de Zu-

(1) Espèce d'Huissier à Verge appartenant à la dignité de Pacha.

(2) Les Assékis sont un corps d'élite tiré de celui des Bostandgis.

Zulustchis (1), coëffés d'un casque de vermeil & la lance haute, marche également sur deux files & précède les Peisk. Ceux-ci, vêtus à la Romaine, portent des faisceaux que surmonte une hache d'argent, & marchent avant les Solacks (2), qui chaussés d'une espèce de cothurne, armés d'arcs & de flèches, sont coëffés d'un riche casque, surmonté d'un panache en éventail dont les extrémités en se réunissant forment deux haies au milieu desquelles le Grand-Seigneur marche seul à cheval. L'aigrette du Prince domine au-dessus de ce superbe groupe. Son approche inspire un silence morne; les Jénissaires s'inclinent profondément avant que la haie de plumes ait dérobé l'Empereur à leurs regards; de son côté, Sa Hauteffe a l'attention de répondre à ce salut par un petit mouvement de tête à droite & à gauche.

Un nombre infini de Tchoadars environnent & suivent le Grand-Seigneur. Ils entou-

(1) Les Zulustchis sont une autre sorte de troupe de l'intérieur; ils sont vêtus richement, & portent deux longues boucles de cheveux qui attachées au bonnet vers les tempes, descendent aussi bas que les épaules.

(2) Solacks veut dire gauchers destinés à défendre la personne du Souverain. Ceux qui occupent la droite, doivent tirer leurs flèches de la main gauche; c'est sans doute l'origine de leur nom.



rent en même temps le Séliktar-Aga qui porte le sabre Impérial sur l'épaule, & est vêtu d'un habit d'étoffe d'or; & cet habit est le seul des habits Turcs qui joigne à la taille.

Le Kislar-Aga paroît ensuite suivi du Kafnadar-Aga (1) qui ferme la marche, & qui distribue de l'argent au peuple dont la foule l'accompagne. Le Capidgilar-Kiayaffy (2), & le Bostandgy-Bachy qui précède le Grand-Seigneur dans toutes ses sorties publiques, doivent à son retour au Sérail mettre pied à terre au fond de la première cour pour venir au-devant de Sa Hauteffe : ils doublent leurs pas lorsqu'ils s'en approchent, se prosternent aux pieds de son cheval, & l'introduisent dans la seconde cour en marchant devant lui jusqu'au lieu où le Prince met pied à terre, & où les Officiers de l'intérieur le reçoivent.

Le fameux Racub Pacha qui venoit d'enterrer son ancien maître & d'installer le nouveau, s'aperçut le premier que Sultan Mustapha,

(1) On fait que le Kislar-Aga est le chef des Eunuques; il a pour second le Kafnadar-Aga, aussi noir, & pas moins Eunuque, dont l'emploi est celui de Garde du trésor particulier; il est chargé, dans les cérémonies, de faire jeter au peuple l'argent destiné à cet usage.

(2) Capitaine des Gardes de la Porte.

aussi ignorant, mais plus actif qu'on ne l'avoit présumé, avoit besoin d'être occupé. J'ai déjà peint le caractère de ce premier Ministre. On ne sera pas surpris d'apprendre que ses premiers soins furent d'exciter inhumainement son maître à renouveler les loix somptuaires, & à les faire exécuter lui-même à toute rigueur; il vouloit ainsi entretenir l'ignorance du Prince, & rendre son autorité odieuse au public.

Les premiers coups de cette autorité furent d'une violence & d'une barbarie extrême. Les crieurs publics n'avoient pas terminé la proclamation de la loi, que le Grand-Seigneur déguisé, ainsi que les exécuteurs de ses volontés qui l'accompagnoient, punissoit déjà ceux des Grecs, des Arméniens & des Juifs qui se trouvoient vêtus des couleurs prohibées pour ces trois nations. Un malheureux chrétien mendiant qui portoit une vieille paire de houzzettes de maroquin jaune (1), qu'il venoit d'obtenir de la charité d'un Turc, fut arrêté par le Grand-Seigneur, & cette excuse ne lui sauva pas la vie. Chaque jour éclairoit quelque nouvelle horreur.

Les Turcs même furent compris dans la

---

(1) Cette couleur est réservée pour la chaussure des Turcs.

Loi: elle fixoit le genre des fourrures de chaque état; elle prononçoit sur la forme de l'habit & sur la hauteur de la coëffure des femmes. Les Européens n'en furent exceptés qu'en se soumettant à porter les habits qui leur sont propres. Cela auroit dû, en les y assujettissant pour jamais, préserver les Ambassadeurs de l'humiliation de voir bâtonner leurs protégés, & de leur voir essuyer d'autres mauvais traitemens dont les Turcs n'auroient pas même eu l'idée, si on ne leur eût jamais présenté que des habits étrangers.

Cependant deux événemens malheureux vinrent rallentir cette vexation: ce n'est jamais que par de nouveaux désastres, que l'humanité soumise au despotisme, reçoit le soulagement de ceux qu'elle a soufferts; & je remarquerai à cet égard, que lorsqu'on interroge à Constantinople quelqu'un sur son âge, il répond toujours en citant l'année de la grande peste, celle de la famine, l'époque de telle rébellion, de tel incendie.

La flotte du Grand - Seigneur étoit dans l'Archipel occupée à tirer de ses malheureux habitans un tribut que cette forme de perception quadruple toujours, tandis que la Caravane des Pélerins pour la Mecque étoit en route vers Damas. Constantinople reçut aussi à la fois la nouvelle que le vaisseau Amiral, pendant que  
ses

Les Officiers & la plus grande partie de l'équipage étoient à terre, avoit été enlevé & conduit à Malthe par les esclaves qui y étoient embarqués ; & que la Caravanne, nonobstant le Pacha, le canon & les troupes qui l'escortoient, avoit été attaquée & taillée en pièces par les Arabes du désert. Les préjugés & l'amour-propre se trouvant blessés en même-temps par ces deux catastrophes, on ne garda plus de mesure ; & la consternation du Sérail animant l'insolence du peuple, on osa murmurer hautement contre le Grand-Seigneur, & s'en prendre à lui de ces tristes événemens.

Tout ce qui menaçoit l'ordre établi d'une commotion trop forte, ne pouvoit manquer d'inquiéter Racub Pacha ; & cet adroit Ministre trouva bientôt un expédient à distraire l'attention du peuple, & la porter sur un objet agréable. La famine encore récente lui en fournit le moyen. Il répandit dans le public le magnifique projet de couper l'Asie mineure par un canal navigable (1), & propre au transport des denrées, afin de ne plus les exposer au danger & à l'incertitude des trajets de mer. Il falloit pour cela réunir le fleuve Zacarie à la

---

(1) Racub Pacha plus instruit que les Turcs ne le sont ordinairement, avoit sans doute pris ce projet dans Plin.



ville d'Isnic l'*ancienne Nicée*, en se servant d'un lac situé à moitié chemin, dont les eaux auroient servi à la dépense des écluses, & qui abreuvé par plusieurs rivières qu'on pouvoit y verser, seroit devenu intarissable. Le Drogman de la Porte fut envoyé d'office à M. de Vergennes pour me demander à cet Ambassadeur : je me rendis à la Porte pour consulter le plan d'opérations : il y eut même des voyages de quelques Ministres pour aller prendre des renseignemens sur les lieux ; mais tout ce projet qui n'avoit été qu'un prétexte, disparut avec les mécontentemens qu'il avoit fait oublier.

Cet événement me donna le premier aperçu de l'ignorance des Turcs, que j'ai bien vérifié depuis. A peine fus-je arrivé à la Porte, qu'on m'y présenta un Grec qui devoit, nous disoit-on, nous être d'un grand secours pour ce travail ; c'étoit le plus habile de l'Empire : je le questionnai sur le nivellement, & je fus bien à portée d'évaluer les talens de cet homme, quand il me montra une petite planchette de cuivre avec laquelle il devoit opérer, & que je n'avois pas apperçue d'abord, parce que ce rare instrument étoit entouré d'un grand nombre de spectateurs ravis d'admiration.

Quant aux malheureux Pélerins de la caravane, on finit par les regarder comme autant

de martyrs ; & la bonté que le Roi eut d'acheter à Malthe, & de rendre aux Turcs le vaisseau & le pavillon amiral (1), que les esclaves avoient enlevés, acheva de rétablir pour quelque temps le calme dans Constantinople.

Cependant l'activité du Grand - Seigneur trouva heureusement un autre aliment que les lois somptuaires. Les monnoies, la vérification des comptes du trésor, l'occupèrent bientôt tout entier. Il retrancha aussi des abus de dépense dans son Harem, il y fixa l'entretien annuel des femmes (2). Le Kislar-Aga perdit encore sous ce règne toute l'importance de sa charge, en perdant l'administration des Vakoufs, dont le Visir fut chargé : mais une spéculation toujours dangereuse pour le Souverain, & qui fut

(1) Ce pavillon étoit d'autant plus intéressant, que donné par la Mecque au Grand-Seigneur, les Turcs y attachent un préjugé superstitieux. Les noms des disciples du Prophète aux quatre angles, un sabre à deux lames pour écusson, & des passages du Coran pour bordure tissue en argent sur un étoffe cramoisie, donnent à ce pavillon un caractère talismanique qui rend toujours sa perte plus fâcheuse que sa possession n'est utile.

(2) On m'a assuré que l'article de l'habillement des femmes avoit été porté dans le tarif à environ 250 liv. de notre monnoie par an, ce qui ne doit pas paroître somptueux.

présentée à Sa Hauteſſe par un de ſes favoris, fit altérer les monnoies à un tel degré, que les faux monnoyeurs travaillent aujourd'hui en Turquie à l'avantage du peuple : quelqu'alliage qu'ils employent, le coin du Grand-Seigneur eſt encore au-deſſous du titre qu'ils donnent à leurs eſpèces.

Les revenus de l'Empire ne furent point accrus par cette manœuvre. Les Pachas, qui gouvernent les provinces en même-temps qu'ils en ſont les fermiers, n'en furent pas moins avides. L'œil du Souverain devint ſeulement plus attentif à les dépouiller du produit de leurs rapines (1). Les vexations continuerent, & le danger de paroître riche n'arrêta que la prodigalité qui reſtitue.

---

(1) Cette eſpèce de conſiſcation eſt verſée dans le tréſor particulier du Grand-Seigneur. Les plaintes des provinces contre leurs adminiſtrateurs lui procurent la connoiſſance de la fortune des vexateurs ; & la juſtice du Souverain, vivement offenſée ſans doute, ſe dédommage en s'emparant des ſommes extorquées. Les malheureux qui crient miſere, n'obtiennent jamais que la tête du coupable ; & le nouvel oppreſſeur qui le remplace, leur fait preſque toujours regretter l'ancien. Le ſyſtème des finances en Turquie conſiſte à placer ſur la ſurface de la terre un grand nombre d'éponges qui, en ſe gonflant de la roſée, donnent au Souverain le moyen de s'en emparer, en les exprimant dans le réſervoir dont il a ſeul la clef.

Attaqué par la circulation, le commerce éprouva bientôt cette espèce de langueur qui ne manque jamais de produire les plus grands désordres. Les artisans manquèrent d'ouvrage; & le désœuvrement joint au besoin, porta le peuple aux crimes. L'espérance du pillage & l'ardeur de se venger des riches, multiplièrent les incendies.

Des Coundaks, espèce d'artifice qui ne consiste qu'à placer au milieu d'un petit faisceau d'éclats de bois de pin, un morceau d'amadou enveloppé de mèches souffrées, sont le moyen que les incendiaires employent le plus ordinairement. Ils déposent furtivement cette allumette derrière une porte qu'ils trouvent ouverte, ou sur une fenêtre; & après y avoir mis le feu, ils se retirent. Cela suffit souvent pour causer les plus terribles ravages dans une ville, dont les maisons bâties en bois, & peintes à l'huile d'aspic, offrent une extrême facilité au premier malfaiteur qui voudra les réduire en cendres.

Cet expédient, dont se servent les incendiaires, & qui échappe souvent à la vigilance des propriétaires, joint aux causes ordinaires des incendies, donna pendant quelque temps de fréquentes alarmes; mais enfin cette espèce de fléau fut dissipé par la grosseesse d'une des femmes du Sérail, & surtout par l'activité que cette



nouvelle fit reprendre au commerce. On prépara les présens d'usage en pareille occasion; toutes les idées se tournerent vers les Donanemas (1), qui n'avoient pas eu lieu depuis deux règnes; & l'occupation des individus rétablit le calme dont cet événement assuroit la durée, en ajoutant à l'autorité du Grand-Seigneur. En effet, de quelque sexe que fût l'enfant qui devoit naître, cette grossesse annonçoit des héritiers à l'Empire. Sultan Mustapha, plus radieux, parut en public avec la certitude de plaire. Quelques sommes d'argent distribuées au peuple acheverent de captiver son opinion & sa bienveillance. On est toujours certain de se la procurer, lorsqu'on daigne faire quelques frais, & lorsqu'on fait s'y prendre avec un peu d'adresse pour l'obtenir.

Murad Mollach avoit eu des torts de ce genre, il n'avoit pas assez ménagé la multitude. Ses amis l'avertirent que dans sa position, il devoit un peu plus compter avec elle, s'il vouloit parvenir aux grands emplois; ce fut donc pour lui plaire, & en même temps pour

---

(1) Réjouissances publiques à l'occasion de la naissance des Princes Ottomans; elles n'ont ordinairement lieu que sur mer pour les Princesses; mais l'on décida que le premier enfant après une longue stérilité, seroit fêté plus que de coutume.

se procurer les bonnes graces de son Maître, que cet Effendy, profitant du moment, donna dans la prairie de Buyukdéré, une fête relative à l'événement qui excitoit la joie publique.

On ne saura gré de m'attacher à ces détails; ils offrent le vrai tableau des mœurs & des usages d'une nation.

Deux grands poteaux, distans l'un de l'autre de 40 pieds, supportoient une corde tendue à leur extrémité supérieure. On avoit suspendu à cette corde des ficelles, sur lesquelles des lampes de verre étoient fixées à des distances convenables aux objets que l'illumination devoit représenter (1); le chiffre du Grand-Seigneur, le dessin de son bateau, des mots tirés du Coran & applicables au sujet, décorerent cet édifice pendant les trois jours que dura la fête, tandis que des Danseurs de corde, une troupe de Comédiens Juifs & des Danseuses ne ces-

(1) Les grandes mosquées s'illuminent de la même manière pendant le ramazan. Leurs minarets servent de poteaux pour attacher la corde principale à laquelle les rayons de lampes sont suspendus par des anneaux destinés à les faire glisser à mesure qu'on les allume par la galerie d'un des minarets, & que de la galerie du minaret opposé, on tire une petite corde qui les réunit, & maintient les fils de cette espèce de hauteur à des distances convenables.

ferent d'amuser le spectateur fort avant dans la nuit. C'est surtout à la lumiere d'une vingtaine de réchauds de fer élevés sur des piquets, où l'on entretenoit une flamme rouge avec des chiffons goudronnés & du bois de pin, que ce tableau m'a paru le plus curieux.

Ces lugubres candelabres étoient plantés en cercle pour éclairer les baladins qui occupoient le centre; & des tentes dressées pour Murad Mollach & sa compagnie, formoient avec la foule des assistans, une grande ligne de circonvallation, dont les femmes du peuple occupoient une partie. L'illumination placée en dehors de cette dernière enceinte, n'étoit que l'enseigne de la fête, dont l'article le plus précieux étoit la comédie.

Une espèce de cage de trois pieds carrés sur six de haut, enveloppée d'un rideau, représente une maison, & contient un des acteurs Juifs, habillé en femme. Un autre Juif habillé en jeune Turc, & réputé amoureux de la dame du logis; un valet, assez plaisamment balourd; un autre Juif vêtu en femme & jouant la complaisante; un mari que l'on trompe; enfin les personnages qu'on voit par-tout, occupent les dehors & composent la pièce. Mais ce qu'on ne voit point ailleurs, c'est le dénouement; tout est en scène, rien n'est abandonné à l'imagination des spectateurs; & si le

ti du Muezzin (1) se fait entendre sur ces entrefaites, les Musulmans se tournent du côté de la Mecque pendant que les acteurs continuent chacun leur rôle; & j'en aurai assez dit sur ce bizarre assemblage de dévotion momentanée & d'indécence continuelle, si l'on apperçoit que ce tableau, difficile à décrire, pourroit encore moins se dessiner.

Des danseurs de corde maladroits, des utteurs assez gauches, quelques bouffons grossiers & des baladines remplissent les intervalles d'une comédie à l'autre. Parmi ces dernières, dont le mérite n'est sûrement ni dans l'élégance de leurs pas, ni dans l'agrément de leurs gestes, mais qui plaisent infiniment aux Turcs par le talent qui les caractérise, on distinguoit une jeune fille de dix à douze ans, dont l'agilité promettoit; & lorsqu'après chaque danse, elle faisoit, suivant l'usage, sa ronde avec le daïré (2), pour recueillir en argent la valeur des idées agréables qu'elle avoit fournies à la compagnie, les Seigneurs Turcs de la société de Murad Mollach, la mettoient à l'enchere à l'envi l'un de l'autre, tandis qu'ils lui appli-

(1) Celui qui du haut des minarets appelle à la priere.

(2) Tambour de basque qui sert à marquer la mesure.



quoient des séquins sur le front (1), pour lui témoigner leur bienveillance. Le prix de cette esclave, dont la figure n'avoit cependant rien de distingué, monta jusqu'à la somme de douze bourses (2), qu'un vieux Mollach donna au marchand pour acheter le stérile plaisir de perpétuer des idées qu'il avoit perdu l'espérance de réaliser.

Excepté dans les fêtes publiques, où la licence est toujours permise, ces acteurs ne développent leurs talens que dans l'intérieur des maisons, lorsqu'ils y sont appelés pour les nûces & les fêtes particulières. Ces troupes de mauvais bâteleurs sont toujours composées d'hommes ou de femmes seulement : celles de femmes représentent dans l'intérieur des Harems avec autant de distinction & aussi peu de

(1) Le sequin est une monnoie d'or si légère, qu'en l'appuyant sur le front, elle y tient pendant quelque temps; & c'est la maniere dont les Turcs récompensent l'agilité des danseurs.

(2) La bourse turque est une valeur numérique de 500 piastras, & qui devoit répondre à celle de 1500 livres, si l'altération des monnoies du Grand-Seigneur n'étoit pas au degré de ne plus admettre de comparaison, & que le change du commerce réduit depuis long-temps à 25 ou 30 pour cent, sans être encore au niveau de la valeur comparée des matiers intrinseques.

retenue que les comédiens dont on vient de parler ; mais la musique est l'amusement ordinaire & le plus familier des Turcs.

Leur musique martiale est du genre le plus barbare. Des caisses énormes, frappées avec des espèces de maillets, réunissent un bruit sourd au son vif & clair des petites timbales qu'accompagnent des clarinettes & des trompettes aiguës, dont on force les tons pour compléter le tintamarre le plus discordant qu'on puisse imaginer.

La musique de chambre est au contraire très douce ; & si l'on peut lui reprocher une monotonie de semi-tons, à laquelle on répugne d'abord, on ne peut lui refuser une sorte d'expression mélancolique dont les Turcs sont puissamment touchés. Un violon à trois cordes, monté au ton de la guimbarde, la viole d'amour qu'ils ont adoptée, la flûte de derviche, plus douce que notre traversière ; le *tambour* espèce de mandolin à long manche & à cordes de métal ; les chalumeaux, ou la flûte de Pan, & le tambour de basque destiné à rendre la mesure plus sensible, composent cet orchestre. Il s'établit au fond d'un appartement où les musiciens accroupis sur leurs talons, jouent sans musique écrite, des airs mélodieux ou vifs, mais toujours à l'unisson, tandis que la compagnie, dans un grand silence, s'enivre d'un enthousiasme langoureux, de la fumée des pipes & de quelques pilules d'opium.

Ceux des Turcs qui se font une fois abandonnés à un usage immodéré d'opium, sont faciles à connoître par une sorte de rachitisme que ce poison produit à la longue. Dévoués à n'exister agréablement que dans une espèce d'ivresse, ces hommes sont surtout curieux à voir lorsqu'ils sont réunis dans un endroit de Constantinople qu'on nomme *Tériaky Tchar-chiffy* ( le marché des mangeurs d'opium ).

C'est là que vers le soir on voit arriver par toutes les rues qui aboutissent à la *Solimanie* (1) ces amateurs, dont les figures pâles & tristes ne pourroient inspirer que la pitié, si des cous alongés, des têtes tournées à droite ou à gauche, l'épine du dos déviée, une épaule dans l'oreille, & nombre d'autres attitudes bizarres qui résultent de leur maladie, ne présentent le tableau le plus ridicule & le plus plaisant.

Une longue file de petites boutiques est adossée à un des murs qui servent d'enceinte à la place où est construite la Mosquée. Ces boutiques sont ombragées par une treille qui communique de l'une à l'autre, & sous laquelle chaque marchand a soin de placer un petit sofa, pour asseoir son monde sans gêner le passage. Les chalands arrivent & s'y placent successivement pour recevoir la dose

---

(1) La plus grande mosquée de Constantinople.

qui convient au degré d'habitude & de besoin qu'ils ont contracté. Bientôt les pilules sont distribuées; les plus aguerris en avalent jusqu'à quatre plus grosses que des olives; & chacun buvant un grand verre d'eau fraîche par-dessus, attend dans son attitude particulière une rêverie agréable, qui au bout de trois quarts d'heure ou d'une heure au plus, ne manque jamais d'animer ces automates; elle les fait gesticuler de cent manières différentes, mais toujours bizarres & toujours gaies. C'est le moment où la scène intéresse davantage; tous les acteurs sont heureux, chacun d'eux retourne à son logis dans un état de déraison totale, mais aussi dans la pleine & entière jouissance d'un bonheur que la raison ne sauroit procurer. Sourds aux huées des passans qu'ils rencontrent & qui se plaisent à les faire déraisonner, chacun d'eux croit posséder ce qui lui plaît; ils en ont l'air, ils en ont le sentiment: la réalité procure souvent beaucoup moins.

On retrouve le même tableau dans les maisons particulières où le maître donne l'exemple de cette étrange débauche. Les gens de loi y sont les plus sujets; & les Derviches s'enivroient tous d'opium, avant de s'être avisés de lui préférer l'excès du vin. Ces sortes de Moines sont en Turquie de deux espèces très différentes, mais également remarquables. La différence vient du genre de règle que leur fondateur leur a respec-



tivement imposée. Celle des Derviches Mew-  
 Jiach est de tourner comme des totons au bruit  
 d'une musique assez douce, & de chercher une  
 sainte ivresse dans les vertiges qui devroient ré-  
 sultier naturellement de ce bizarre exercice, si  
 l'habitude qu'ils ont de tourner ainsi, ne les pré-  
 servoit pas de l'étourdissement & de l'ivresse à  
 laquelle ils vont suppléer dans les tavernes. La  
 règle des autres Moines nommés *Taëla-Tépen* (1),  
 plus triste, a aussi plus de barbarie. Elle consiste  
 à se promener gravement, & à la file les uns des  
 autres, autour de leur Chapelle, & à prononcer  
 le nom de Dieu à haute voix & avec effort à  
 chaque coup de tambour qu'on leur fait enten-  
 dre. Bientôt les coups de baguettes pressés gra-  
 duellement, deviennent si vifs, que ces malheu-  
 reux sont contraints à de terribles efforts de poi-  
 trine; les plus dévots ne finissent la procession  
 qu'en vomissant le sang. Leur abord est toujours  
 sombre, toujours farouche; & ces Moines sont  
 si persuadés de la sainteté de leur pratique, & si  
 sûrs de plaire au Ciel par leurs hurlemens, qu'ils  
 ne jettent jamais sur les autres hommes que des  
 regards du plus profond mépris.

Il y a encore en Turquie d'autres Moines, &  
 des Santons qui courent la campagne: leur ren-

---

(1) Batteurs de planches: peut-être n'avoient-ils  
 pas d'autre instrument dans l'origine.

contre dans un bois n'est pas sans inconvéniens. Sous le manteau de la Religion, ils s'introduisent chez quelques dévots; & c'est partout la plus mauvaise compagnie qu'on puisse trouver.

Ceux de ces Derviches qui sont assez audacieux pour profiter de l'ignorance générale, s'érigent en prophètes & prophétisent impunément. S'il arrive que l'événement justifie les prédictions qu'ils ont hasardées, alors ils ne tardent guere à passer pour des Saints, & à jouir de la plus haute considération : mais ceux même qui, faute de succès, ne parviennent qu'à passer pour des foux, n'en ont pas moins le droit de pénétrer par-tout. Rien ne peut s'opposer à leur effronterie; le nom de Dieu prostitué par ces coquins en impose toujours à la multitude superstitieuse, & j'en ai vu venir insolentement s'asseoir à côté du Visir, pendant que je m'entretenois secrètement avec lui, & que les gens les plus considérables se tenoient à l'écart. Le fanatisme du public impose aux gens plus éclairés la loi de se contraindre; & les Turcs les plus puissans ne parviennent à se débarrasser momentanément de cette canaille, qu'en lui donnant quelque argent, dont le véritable effet est cependant de la rendre plus incommode & toujours insolente.

Rakub Pacha plus instruit que les Turcs ne le sont ordinairement, soit pour détruire l'igno-

rance, ou pour laisser après lui un témoignage de son goût pour la littérature, fit bâtir à ses frais une grande coupole, pour y fonder une Bibliothèque publique : il n'en existoit pas à Constantinople. Mille à douze cents manuscrits Arabes ou Persans que ce Visir avoit rassemblés, & qu'il légua à ce monument, furent rangés sur des corps de tablettes disposés en pyramides circulaires au centre de la rotonde qu'il fit bâtir à cet effet. Un Bibliothécaire surveille ce dépôt : le public a droit d'y pénétrer à des heures marquées, & Rakub en fonda l'entretien ; mais rien ne fondera certainement l'instruction des Turcs, tant que les difficultés de la langue en fixeront les bornes au seul talent de lire & d'écrire.

L'Imprimerie auroit pu les étendre ; un certain Ibrahim Effendi avoit établi cet art si utile de multiplier les copies ; il fit même imprimer plusieurs ouvrages, mais qui n'eurent qu'un foible débit, quoiqu'il eût choisi ceux qui devoient en promettre le plus : quel succès pouvoit avoir en effet un art, qui, dès le premier coup-d'œil, réduisoit à rien le talent de ceux que l'on considéroit comme des savans ? Ils devinrent juges & parties ; la Typographie ne pouvoit atteindre à la perfection des liaisons ; on la méprisa, Ibrahim ferma boutique.

Rakub lui-même n'étoit pas exempt de cette fausse science qui s'enorgueillit des difficultés

vaincues. Il se plaisoit à lier les lettres d'une manière indéchiffrable, & sur toutes choses il aimoit à jouer sur le mot. On cite encore de lui plusieurs traits assez plaisans dans ce mauvais genre, mais qui par cela même qu'ils appartiennent au glossaire, ne peuvent être traduits.

Dégagé par la force naturelle de son esprit de tous les préjugés qui abrutissent les Turcs presque généralement, ce Visir trouvoit jusques dans les objets les plus atroces, le moyen de s'égayer. On jugera bien que le Mahométisme n'étoit pas à l'abri de ses plaisanteries. Un Européen se présenta un jour à la Porte & fit soupçonner par ses gestes, plus que par son langage, qu'il vouloit se faire Turc, & qu'il étoit Allemand. A la nécessité d'appeller quelqu'un pour le faire expliquer, se joignoit l'article des traités qui nécessite la présence d'un Drogman pour qu'un Européen puisse légalement renier sa religion. On en trouva un de l'ambassade d'Allemagne qui fut conduit au Visir & lui apprit que le nouveau venu, né à Dantzick, en étoit parti tout exprès pour embrasser le Mahométisme à Constantinople. Cette résolution parut trop bizarre à Rakub pour ne pas vouloir en connoître le véritable motif; & le candidat, interrogé de nouveau, répondit dévotement que Mahomet lui avoit apparu pour l'inviter à mériter toutes les faveurs attachées à l'Islamisme. Voilà un étrange coquin, dit le Visir. Mahomet lui a



apparu à Dantzick ! A un infidèle ! tandis que depuis plus de soixante-dix ans que je suis exact aux cinq prières, il ne m'a jamais fait pareil honneur. Dites-lui, Drogman, qu'on ne me trompe pas impunément ; que certainement il a tué pere & mere, & que je vais le faire pendre, s'il ne me dit pas la vérité. Effrayé de cette menace, le voyageur avoua alors qu'il avoit été maître d'école à Dantzick, & qu'au bout d'un certain temps, il avoit eu le malheur de donner lieu à des soupçons fâcheux ; que les parens des enfans qui lui étoient confiés l'avoient grièvement chicané ; qu'à la fin les Magistrats s'étoient disposés à sévir contre lui d'une manière un peu chaude ; que pour échapper à leur sentence, & bien informé qu'à Constantinople on ne faisoit pas tant de bruit pour si peu de chose, il y étoit venu changer de coëffure, dans l'espérance d'être bientôt lui-même assez instruit pour contribuer aussi à l'éducation de la jeunesse Turque. Faites-lui faire sa profession de foi, répliqua le Visir, & menez ce Néophyte chez un tel Mollach pour qu'il pourvoie à son entretien ; ils sont faits pour vivre ensemble, c'est un camarade que je lui envoie ; mais qu'on charge l'Iman du quartier d'aller les instruire tous deux, & de leur apprendre qu'aucune religion n'a jamais toléré leur régime.

L'usage constamment suivi par les Empereurs Turcs de faire bâtir une Mosquée & de la doter pour en fonder l'entretien, a tellement multiplié ces temples, que les emplacements étoient devenus très rares à Constantinople. Sultan Mahamout avoit pris le parti d'en faire construire une à Scutary : il mourut, & Sultan Osman la fit achever. Mustapha trouva cependant le moyen d'acheter dans sa Capitale un terrain assez vaste pour la Mosquée qu'il vouloit y bâtir : ce Prince imagina, pour suppléer aux habitations qu'il alloit détruire, & pour doter la nouvelle Mosquée, de faire faire une jetée sur un bas-fond du rivage de la mer de Marmora, près des murs de la ville, afin d'y former un nouveau quartier.

L'ignorance des architectes lutta long-temps & avec désavantage contre les vagues de la mer ; & l'avarice qui apprend toujours à ses frais qu'il n'y a de vraie économie que dans les dépenses faites à propos, fut enfin contrainte de céder à la nécessité. Tout l'or que l'on avoit prodigué jusques-là ne servit à rien ; il fallut recommencer sur de nouveaux frais & en venir aux encaissemens ; ce dernier expédient réussit & l'ouvrage fut consolidé.

La plupart des Turcs propriétaires des maisons qu'on venoit d'acheter pour placer la Mosquée, devinrent les locataires des nouvelles ha-

bitations, & les fermiers du nouveau temple, qui fut achevé sous le regne de son fondateur. L'intérêt ou le zèle religieux des propriétaires ne présenta à Mustapha aucune contradiction dans l'achat des maisons qui convenoient à l'exécution de ce plan. Sultan Soliman, le plus grand Prince des Ottomans, n'avoit pas été si heureux dans une semblable circonstance ; & ce trait m'a paru d'autant plus intéressant qu'il suffit pour donner une idée de la valeur légale des propriétés en Turquie.

L'emplacement de la Solimanie avoit été décidé, & Sultan Soliman sembloit n'être menacé d'aucun obstacle dans les achats qui devoient lui en assurer la propriété ; lorsqu'un Juif, qui possédoit dans le centre de ce terrain une maison de peu de valeur, refusa de s'en défaire à aucun prix. On eut en vain recours à la prodigalité, cet Israélite fut inflexible, & son entêtement l'emporta sur son avarice. Tout ce qui environnoit Sultan Soliman, accoutumé à voir plier l'univers devant ce Prince, applaudissoit d'avance au spectacle de la maison du Juif détruite dans ses fondemens & du Juif lui-même traîné au supplice : mais heureux les Princes qui ne confondent point l'homme & le Souverain, ne croient pas pouvoir disposer de leur autorité pour satisfaire leur dépit personnel ! heureux les Princes qui attendent

que la justice ait prononcé dans leur propre cause , & dont l'ame est assez grande pour ne pas se contenter du suffrage de ceux qui les environnent !

Tel étoit Sultan Soliman ; il descendit du Trône pour interroger la Loi : Un homme, écrit-il au Mufti, veut élever un temple à la Divinité; tous les Musulmans, propriétaires du terrain qui doit former l'emplacement, s'empressent de participer à cette bonne œuvre, en vendant leurs maisons; un seul, & c'est un Juif, se refuse à toutes les offres : quelle peine mérite-t-il? Aucune, répond le Mufti : les propriétés sont sacrées sans distinction d'individus ; & l'on ne peut élever un temple à Dieu sur la destruction d'une loi aussi sainte. Elle est favorable au desir que le Juif a sans doute de laisser à ses enfans une propriété dont la valeur seroit peut-être dissipée ; mais on peut prendre ce terrain à loyer : c'est le droit du Souverain, toutes les fois qu'il a besoin d'une maison. Il faut donc passer un contrat de location pour le Juif & ses descendants ; par ce moyen sa propriété demeure intacte, & l'on peut ensuite abattre la maison & bâtir la Mosquée, sans craindre que la prière des Musulmans y soit réprouvée : le festa du Mufti fut exécuté.

Aux fondations des Mosquées se joint ordinairement celle d'écoles publiques, où les en-



fans du quartier vont apprendre à réciter leurs prieres. Plusieurs gens riches font aussi construire des fontaines & des Namas-Giack (1), afin d'indiquer aux dévots Musulmans la direction de la Mecque. C'est sur-tout dans la campagne, où ce genre de luxe se développe avec profusion. La superstition a multiplié ces petites fondations; elles valent un grand nombre d'indulgences, & le Turc qui les obtient en trouve journellement le débit.

Celles dont les gens en place ont toujours besoin pour se sauver dans ce monde s'achètent un peu plus cher; & la nécessité où ils sont de se ménager la bienveillance du Grand-Seigneur, invite l'avarice, l'ambition & la crainte à des spéculations infinies, & dont les calculs sont souvent fautifs. Le plus économique, lorsqu'il réussit, est sans doute de faire accepter au Grand-Seigneur une esclave qui lui plaise, & qui soit assez reconnoissante pour employer son crédit en faveur de son premier maître. J'ai vu chez ma belle-mère une de ces Géorgiennes, destinée par Asima, Sultane, au suprême honneur d'amuser Sa Hauteffe, & je

---

(1) Terrain disposé pour faire la priere. Une pierre sur laquelle la profession de foi est ordinairement écrite, est orientée de maniere à indiquer le côté de la Mecque, en même temps qu'une fontaine y sert aux ablutions.

n'ai vu très distinctement en elle, qu'une fille de 18 ans, médiocrement grande, extrêmement forte, & qui pouvoit passer pour une assez jolie fille de cabaret; elle avoit à la vérité de grands yeux noirs, dont la beauté, assez commune en Turquie, se seroit distinguée partout ailleurs; mais ils étoient inanimés, & le surmé qui les noircissoit n'y ajoutoit rien d'agréable.

Je ne veux pas encourir le reproche de négliger des détails sur cette drogue si fameuse & si usitée dans toute l'Asie; c'est une poudre noire impalpable & tellement volatile qu'elle s'attache d'une manière veloutée sur un fil de laiton fixé au bouchon du flacon qui la contient. L'art de s'en servir consiste à tirer ce fil de laiton, auquel le bouchon sert de manche, sans qu'il touche les bords du flacon, ce qui le dégarniroit de la poudre noire dont il s'agit. On applique l'extrémité de cette aiguille dans le coin intérieur de l'œil, en y appuyant les deux paupières, & ensuite on la retire doucement vers la tempe, afin de laisser endans des cils, deux raies noires, qui donnent à de beaux yeux un air dur qu'ils n'avoient pas, & que les Turcs prennent pour un air tendre.

Ce qui paroitra bien plus extraordinaire, c'est que les hommes eux-mêmes, & surtout

les vieillards, ont aussi cette coquetterie. L'usage du surmé est presque général. Il est vrai qu'on lui attribue la vertu de fortifier la vue; mais il est plus certain que l'effet du surmé ne la satisfait pas (1).

Tout ce qui peut contribuer à l'entretien de la beauté, ou suppléer à son défaut, est fait

(1) Cet usage est moins commun dans le peuple, & semble appartenir plus particulièrement à l'opulence & à une sorte d'inaction nécessaire à ce genre de beauté; on sent en effet que cette poudre impalpable placée avec précaution sur le bord des paupières, s'étendrait désagréablement par une transpiration forcée. Cependant le peuple, cette partie toujours la plus nombreuse, dont le travail impose à la richesse paresseuse un tribut journalier, a aussi la manière de se décorer. Elle consiste, ainsi que chez presque toutes les nations sauvages, à se couvrir les bras & les jambes, quelquefois la poitrine, de signes dessinés par des piqûres, & qui frottés, avant d'être cicatrisés, avec quelque couleur, retient celle qu'on y fait pénétrer. La couleur bleue qui résulte de la poudre à canon, est la plus commune. Les préjugés semblent aussi fournir le plus grand nombre des sujets de ce bizarre tableau; les noms de Jésus & de Mahomet distinguent le Chrétien & les Turcs que le même travail réunit. La galanterie a aussi sa part dans ce genre de décoration; & l'on voit souvent des vers amoureux mêlés avec quelques passages du Coran; mais le genre de cette galanterie n'est pas toujours assez prononcé pour que l'on puisse s'y méprendre.

dans

dans ce pays avec une avidité extrême, & les Chiotes font à Constantinople en possession de ce charlatanisme. Jamais leur art de rendre la peau fraîche n'a cependant éloigné le moment où elle doit cesser de le paroître : on pourroit même les accuser de hâter la destruction de la beauté en Turquie, si l'usage immodéré des bains d'étuves ne la détruisoit pas encore plus efficacement que le sulimé (1).

La construction de ces bains doit être décrite, afin d'en calculer les résultats, après en avoir examiné les effets.

Deux petites chambres bâties en brique, revêtues en marbre ou en stuc, se communiquent, & sont chacune éclairées par de petites coupes percées en échiquier. Ce petit édifice est ordinairement joint à la maison par une chambre où l'on se déshabille. Des doubles-portes en chassis, garnies de feutre, ferment la première & la seconde partie de l'étuve. Une voûte souterraine, dont l'ouverture est extérieure, sert de foyer. Cette voûte répond à la pièce du fond, & échauffe surtout une chaudière placée immédiatement sous le marbre du plan-

(1) Le sulimé est une espèce de fard pour blanchir la peau, & dont l'effet est surtout de la rendre nuisante.



cher de l'étuve, au plafond même de la voûte inférieure, où l'on entretient un feu de bois de corde ; des tuyaux, disposés dans l'épaisseur des murs, partent de l'intérieur de la chaudière, & s'élevent en dehors de la coupole, pour évaporer l'eau que l'on tient dans une continuelle ébullition. D'autres tuyaux qui partent d'un réservoir, sont également contenus dans la maçonnerie, & fournissent de l'eau froide dans l'intérieur, par le moyen de robinets placés à côté de ceux qui donnent de l'eau chaude. De petites estrades de bois bien poli sont disposées pour s'y asseoir, & des rigoles taillées dans le marbre servent à l'écoulement des eaux que l'on verse.

Ces bains particuliers, toujours échauffés vingt-quatre heures avant qu'on en fasse usage, sont portés par cette mécanique à un tel degré de chaleur, qu'après s'être totalement dépouillé dans la chambre extérieure, & avoir chaussé des sandales de bois très élevées pour ne pas se brûler les pieds sur les marbres du plancher ; on ne peut cependant pénétrer dans la première pièce qu'après avoir laissé un moment dilater ses poulmons entre les deux premières portes ; cela fait, on ne peut encore pénétrer dans la seconde étuve, sous laquelle se trouve le véritable foyer, sans prendre la même précaution ; & l'on peut assurer que

l'air de cette pièce est à celui de la première comme ce dernier est à l'air extérieur. Une transpiration subite, & qui ruisselle par tous les pores, est aussi l'effet qu'on éprouve d'abord en y entrant; mais la violence de cette chaleur, & celle de ses effets, n'empêchent pas que les femmes ne restent dans ces bains jusqu'à cinq & six heures de suite, & qu'elles n'y reviennent très fréquemment.

Celles qui n'ont pas de bains particuliers vont aux bains publics; ils sont toujours prêts & disposés de manière à contenir une grande quantité de monde.

Quelques femmes un peu plus délicates & plus scrupuleuses que d'autres, prennent cependant le bain pour elles seules, & s'y rendent avec des amies particulières: pour compléter la fête, elles y font porter leur dîner; l'attrait d'une plus grande liberté, celui de converser tout le jour ensemble, suffit sans doute pour les dédommager d'avoir si mal choisi le lieu de la scène.

Des baigneuses nommées *Telleks*, la main passée dans de petits sacs de serge, frottent la peau jusqu'au dessèchement. Elles se servent aussi d'une argile très fine, pétrie avec quelques feuilles de rose, & desséchée ensuite au soleil, comme d'une espèce de savon pour en frotter la tête, en y versant de l'eau chaude

avec de grandes tasses de métal. Les cheveux des femmes, ainsi nétoyés & parfumés, sont ensuite réunis en une infinité de petites tresses.

On ne retrouvera pas dans cette description les perles, les diamans, les riches étoffes, & tous les agrémens dont Milady Montagu s'est efforcé de parer ces bains. On croira difficilement aussi que cette Dame y soit réellement entrée toute vêtue, comme on le lui a fait assurer (1). Ce qui est très certain, c'est qu'un trop grand usage de ces étuves ouvre à la fin les pores au point de les rendre sensibles à l'œil. Il est également sûr qu'une dilatation des fibres aussi forcée, en altérant les formes, amène aussi la décrépitude avant la vieillesse.

Ces bains publics, répandus en très grand nombre dans tous les quartiers de la ville, servent aussi aux hommes, mais à des heures différentes de celles qui sont destinées aux

(1) Dans la nouvelle édition des lettres de cette Dame, on assure cependant que tout ce qu'elles contiennent, a été vérifié. Il semble que cette assertion de l'Editeur devrait être accompagnée de preuves & d'autorités. Mais le Public n'est jamais difficile sur les erreurs qui l'amuse; l'intérêt qui perçoit ce tribut, n'est pas plus scrupuleux; & ceux qui n'aiment que la vérité, doivent se borner à la présenter, sans se charger de la défendre.

femmes. Un homme qui oseroit tenter d'y pénétrer lorsque les femmes y sont rassemblées, seroit sévèrement puni de son entreprise, quand même il auroit le bonheur d'échapper aux coups de tasses (1), de sandales (2) & de pestemals mouillés (3). Les femmes Turques sont surtout inexorables, quand l'audace d'un homme n'a d'autre objet que celui de les insulter; mais on ne pourra sans frémir jeter un coup-d'œil sur les suites funestes de l'abandon aveugle auquel elles se livrent quelquefois.

Je ne parle point de ces femmes dont les charmes sont si souvent vendus à prix, & dont j'ai rencontré quelques cadavres mutilés dans les environs de Constantinople. La cruauté des hommes qui les assassinent pour s'épargner la peine de les payer, ou même le danger d'être arrêtés en les ramenant à la ville, est une de ces atrocités que l'avarice ou la crainte peu-

(1) Tasses, mot turc dont la prononciation & la signification sont absolument françoises.

(2) Sandal, ce mot a encore le même rapport avec notre langue : c'est une semelle de bois que le pied chauffe au moyen d'une courroie qui l'embrasse; mais il y a cette différence, qu'en Turquie les sandales sont montées sur deux traverses de bois élevées de cinq à six pouces.

(3) Pestemal, est un morceau d'étoffe, soie & coton, que la pudeur s'est réservé dans les bains.



vent expliquer. Mais je parle des femmes d'une condition plus relevée, qu'une force irrésistible domine, & qui s'échappent furtivement de leur prison. Ces infortunées emportent toujours leurs diamans avec elles, & croient ne rien avoir de trop précieux pour celui qui les accueille. Le penchant funeste qui les aveugle ne leur permet pas d'appercevoir que ces richesses même deviennent la cause de leur perte. Les scélérats qu'elles vont trouver ne manquent guere de les punir de leur témérité au bout de quelques jours, & de s'assurer la propriété de leurs effets par le crime le plus monstrueux, & que le gouvernement s'empresse le moins de punir. On voit souvent flotter les corps dépouillés de ces malheureuses dans l'intérieur du port, sous les fenêtres de leurs meurtriers; & ces redoutables exemples, si capables d'intimider les femmes & de calmer une semblable fureur, ne les effrayent ni ne les corrigent.

C'est dans la vue d'empêcher que ces défordres ne deviennent plus fréquens pendant les fêtes solennelles & les réjouissances publiques, que le Gouvernement interdit alors la sortie des femmes.

La grossesse annoncée dans le Sérail touchoit à son terme, tous les préparatifs de fêtes étoient achevés, & l'on n'attendoit plus

que l'ordre du Gouvernement pour les commencer.

Je n'ai su avec quelque certitude, que depuis mes liaisons avec les Turcs, ce qui se pratique dans l'intérieur du Sérail à l'occasion des naissances, & je place ici ces détails pour n'y plus revenir.

Aux premières douleurs, le Visir, le Mufti, les grands Officiers & les Chefs des Corps Militaires sont mandés au Sérail pour y attendre le moment de l'accouchement dans la salle du sofa : c'est ainsi qu'on désigne la pièce intermédiaire (1), qui sépare la partie du Sérail qu'on nomme le Harem, du reste des bâtimens que le Grand-Seigneur occupe avec sa maison.

Douze petites pièces de canon du calibre d'un quarteron, & qu'on nomme les pièces du sofa, sont rangées dans cette chambre qui a vue sur la mer. Il y a aussi une batterie de pièces Suédoises située à mi-côté dans le bois de Cyprés qu'on nomme fort improprement les Jardins du Sérail; & les murs de Byfance qui servent d'enceinte au Palais sont bordés en dehors d'une monstrueuse artillerie qui se croise

(1) Cette pièce se nomme chez les particuliers le Mabein odassi; & ce mot traduit littéralement, veut dire la chambre intermédiaire.

avec celle de Tophana, située vis-à-vis de l'autre côté du port.

Aussi-tôt après l'accouchement, le Kislar-Aga sortit du Harem avec l'enfant: c'étoit une Princesse; il vint la présenter aux grands Officiers, qui dresserent acte de sa naissance & de son sexe: après quoi les pièces du sofa firent leur salve, qui, ne pouvant guere être entendue que par la batterie à mi-côté, fut répétée par celle-ci & suivie de celle de la pointe du Sérail & de Tophana. A ces différentes salves succéderent celles de la Douanne, de la Marine & de la Tour de Léandre (1).

(1) Cette tour, située sur un rocher isolé en face de Constantinople, & plus près de Scutari que de la capitale, est appelée par les Turcs *Kis-coulessy* (la tour de la fille). Ils prétendent qu'elle a longtemps servi de prison à une Princesse Grecque. Le nom que les Européens lui donnent, feroit présumer qu'autrefois on la regardoit comme la demeure de Héro; mais il faut une circonspection extrême dans ces fortes de conjectures, pour éviter le ridicule & même l'absurdité. Des voyageurs ont placé une colonne de Pompée à l'embouchure de la Mer Noire, où cet illustre Romain n'a jamais été. Ils ont appelé du même nom une autre colonne qui se voit à Alexandrie, & que très certainement Pompée n'a jamais fait élever; & pour revenir aux environs de Constantinople, on voit sur les bords du Pont-Euxin une tour antique, restée parmi les débris de plusieurs

Les crieurs publics annoncerent aussi-tôt cet événement ; & la Sultane qui venoit de naître fut proclamée *Eibedoullach*, Dieu-donnée. On ordonna en même temps les réjouissances, dont la durée fut fixée à sept jours sur terre & trois sur mer, ce qui ne s'étoit encore pratiqué que pour la naissance d'un Prince : mais on trouva convenable d'accueillir ainsi le premier enfant qui naissoit après deux regnes stériles. Ces fêtes satisfaisoient surtout au besoin extrême qu'on avoit de s'égayer ; & quoiqu'elles fussent très dispendieuses & très à charge au peuple, les marchands même se consoloient d'être obligés de fermer leurs boutiques, parce que le despotisme devoit également fermer la sienne.

En effet, tous les instrumens de la tyrannie qui ne servent d'ordinaire qu'à opprimer l'humanité, semblent servir uniquement à protéger la licence dans ces temps de réjouissances publiques. On voit renaître à Constantinople

autres de même construction, lesquelles bâties en ligne de distance en distance, servoient jadis à signaler les bateaux cosaques dont on redoutoit les pirateries sur les bords de la Mer Noire. Cette tour isolée manquoit de nom dans ce pays d'ignorance & de barbarie ; & nos Européens qui ont la manie de vouloir tout savoir & tout expliquer, l'ont nommée la tour d'Ovide.



ce qui se pratiquoit dans l'ancienne Rome au temps des Saturnales. Il est permis aux Esclaves de respirer, de s'égayer devant le Maître, & même de s'égayer à ses dépens; de nouveaux acteurs s'emparent de la scène : on offre aux Grands le spectacle de leurs propres ridicules; & ces Grands confondus avec le peuple sont contraints par l'usage d'en rire eux-mêmes, ou du moins de paroître s'en amuser.

Au reste, on doit concevoir qu'un Gouvernement qui semble étouffer la joie par sa nature, ne peut la forcer à paroître qu'en disparaissant lui-même; & la pauvre humanité toujours facile à tromper, toujours prompte à se faire une illusion flatteuse, lorsqu'elle perd de vue ses tyrans, profite d'un instant de relâche pour saisir cette lueur foible & passagère de félicité.

Les Grecs surtout, naturellement gais & bruyans, se livrent dans ces occasions à toute l'intempérance de la joie, & passent rapidement de l'oppression au bonheur, de l'humiliation à l'insolence. Examinons présentement la décoration de ce nouveau théâtre, & mettons les acteurs en scène.

Des poteaux plantés à trois ou quatre pieds de distance devant les boutiques & sur le bord des trottoirs qui prolongent les deux côtés de la rue, sont réunis à leur extrémité supérieure

par des arceaux qui joignent aussi les maisons. Cette petite charpente, recouverte ensuite en branches de lauriers, mêlées de papiers frisés de différentes couleurs, forme des berceaux auxquels on suspend des feuilles d'oripeaux, que le moindre vent agite avec bruit; leur surface brillante réfléchit la lumière des lampes de verre & des lanternes colorées dont on garnit tout l'édifice. Les portes des particuliers sont également décorées avec une recherche proportionnée à l'importance ou à la vanité du propriétaire; mais les maisons des Grands offrent dans leur décoration le plus grand excès de magnificence. Les rues qui y aboutissent sont recouvertes, jusqu'à une certaine distance, en berceaux assez élevés pour que les lampes & les découpures ne gênent point le passage des gens à cheval: on conduit ces portiques ainsi décorés jusques dans les cours intérieures des Palais; & là des salles construites exprès, richement meublées, éclairées par une quantité de lustres dont la lumière se répète dans un nombre infini de miroirs, présentent aux curieux un point de repos dont le maître fait les honneurs suivant la qualité des personnes qui s'y arrêtent. D'autres se bornent à faire meubler le dessous de leur porte, dont les deux battans ouverts invitent à s'y arrêter & à prendre une tasse de café, ou d'autres rafraî-

chiffemens que le maître ordonne toujours & que ses gens s'empressent de distribuer.

La porte du Visir & celle du Jéniffaire-Aga (1) sont surtout remarquables par la somptuosité des décorations, & par la profusion des colifichets qui y sont bisarrement mêlés aux ornemens les plus riches. On ne peut voir sans étonnement cette salle du Divan, ce Tribunal redouté & l'effroi de la nature, paré pour quelques jours, ne présenter que des images riantes.

Des lanternes tournantes sur lesquelles on a peint des figures ridicules, & souvent obscènes, mêlées avec des transparens où sont écrits le nom de Dieu, ses attributs, le chiffre du Grand-Seigneur, ou quelques jeux de mots; des morceaux de miroirs taillés en soleil, pour donner de l'éclat à ces illuminations, amusent la multitude dont l'affluence ne tarit pas. Les gens les plus graves (2) par leur âge & l'im-

(1) *Pacha Capoussi* & *Aga Capoussi*, la porte du Pacha & la porte de l'Aga, désignent l'hôtel du Visir & celui du Général des Jéniffaires. Un homme du peuple, ou même un homme inférieur à celui dont il parle, dit aussi : j'ai été, ou j'ai servi à la porte d'un tel; mais le terme de *Capou* ou *Capi* (porte), prononcé seul, désigne toujours le Palais du premier Ministre, le lieu où l'on traite toutes les affaires.

(2) L'envie d'obliger un Turc de mes amis, m'avoit en-

portance de leur emploi, n'en sont pas moins sensibles à ces imitations triviales & puérides. J'ai vu un petit Palais construit par un Européen avec des rognures de verre & de la colle de poisson, acheté mille écus par le Visir pour figurer dans sa boutique.

Tant de profusion chez les Ministres & les Grands porteroit sans doute à croire que dans cette circonstance l'illumination du Sérail efface toutes les autres.

Un cordon de lampes décore la première porte, & quelques lanternes colorées éclairent les passans que la curiosité dirige vers la porte qui sépare les deux cours. Cette porte est, ainsi

---

gagé à porter à son fils un assez joli colifichet ; l'enfant se plaisoit fort avec moi, & je me faisois une fête du plaisir qu'il alloit avoir, lorsqu'à l'aspect de ce joujou, je le vois ralentir sa marche, entrer gravement, regarder mon présent avec une indifférence réfléchie, s'asseoir de l'air du monde le plus sérieux & se concentrer tristement dans son petit orgueil. Bientôt après arrive le grand-père ; & par un contraste singulier, le vieillard se récrie sur la gentillesse de l'ouvrage, s'établit sur le tapis pour le mieux considérer, le retourne, l'examine par-tout, s'en amuse & finit par le briser. Cette scène me parut d'abord étrange ; mais une plus longue habitude en Turquie m'apprit depuis tout ce qu'elle avoit d'instructif & de piquant pour un observateur.



que la première entrée, fort mesquinement éclairée, mais cependant assez pour faire distinguer de vieux drapeaux, de grandes haches, quelques boucliers, des masses d'armes, des ossements de poissons qui passent pour des os de géans, & quelques autres objets de pareille importance (1). Mais la porte de la salle d'armes qui se trouve à gauche en entrant dans cette cour, offre dans le genre des anciennes armures des choses vraiment curieuses à voir (2). La Monnoie, plus agréablement décorée, présente un tableau tout à fait différent. Un nombre infini de lampes se réfléchissent dans une tapisserie de piastres (3), d'Iselottes (4), de paras (5), & de sequins (6) tout neufs, qui for-

(1) Dans cette première réjouissance on avoit joint à ces trophées une vieille mitre d'Evêque suspendue à la clef de la voûte.

(2) La pièce la plus remarquable de ce dépôt est une catapulte ; c'est peut-être la seule qui existe, mais les Turcs en font si peu de cas que ce n'est qu'en parcourant l'intérieur de ce magasin que j'y ai découvert par hasard cette précieuse antiquité ensevelie sous un tas de décombres. Ce magasin d'armes étoit autrefois une Eglise Grecque.

(3) Monnoie équivalant à 3 liv.

(4) Pièce de trente paras, 2 liv. 5 s.

(5) Petite pièce d'argent valant 6 deniers.

(6) Pièce d'or : il y en a de plus ou moins de va-

ment différens deslins. C'est aussi le seul endroit du Sérail où les curieux soient passablement accueillis pas le Zarp-hana ~~Z~~Eminy (1). Si tout annonce dans la ville que le despotisme a laissé le champ libre aux plus grands excès d'une joie fantastique, on sent également à l'aspect vraiment lugubre de la première cour du Sérail, que l'intérieur de cette formidable enceinte est encore l'asyle impénétrable où le despotisme, dans un loisir inquiet, attend le moment de dissiper cette ivresse de liberté momentanée qui anime tous les individus.

On ne peut en effet considérer la gaieté excessive du peuple, que comme un accès de frénésie, capable d'allarmer le despote s'il en permettoit la durée. J'ai déjà dit que les Grecs se distinguoient surtout par leur joie insolente & effrénée. Cependant les Juifs toujours occupés du commerce, toujours tourmentés par la soif du gain, après avoir tiré tout le parti possible de la fabrication & de la vente des lanternes, vont ensuite débiter des bouffonneries à la porte des Grands où l'on distribue des paras à tous les baladins qui s'y arrêtent.

leur ; & les plus connus, dits *Zéremapouls*, valent aujourd'hui 9 liv. en observant cependant la différence de 20 pour cent, que les monnoies du Grand-Seigneur perdent par le change du commerce avec l'Europe.

(1) Intendant de la monnoie.

Plusieurs gens en place établissent devant leur hôtel des comédies à demeure, dont les sujets variés, mais toujours du genre le plus indécent, sont joués à la grande satisfaction du public. Au reste, si les mœurs sont peu ménagées dans ces divertissemens, le Gouvernement ne l'est pas davantage. On voit à chaque instant des troupes de Grecs & de Juifs représenter les différentes charges de l'Empire & en exercer les fonctions, de maniere à les tourner en ridicule. Dans cette fête dont je fus témoin, le costume du Prince lui-même & celui de toute sa suite ne fut point respecté. Une troupe de Juifs eut l'audace de le contrefaire; il est vrai qu'on ne tarda pas à réprimer l'insolence de cette imitation, elle fut interdite: mais on laissa jouer le grand Visir, & dès-lors aucune charge ne fut épargnée.

J'ai vu entr'autres un faux Stambol Effendisfy (1), auquel on laissoit exercer tranquillement une justice distributive assez sévere. Le hasard le fit rencontrer avec le véritable: ils se saluerent réciproquement avec beaucoup de gravité, & continuerent chacun leur route. Une autre troupe qui imitoit le Jénissaire Aga fut s'emparer de l'hôtel de ce Généralissime pendant qu'il étoit à faire sa ronde; & ses gens traiterent le

---

(1) Lieutenant de Police de Constantinople.

masque avec autant de distinction que s'il eût été leur maître. A ces plaisanteries succéderent d'autres facéties encore moins aimables & qu'on ne réprima pas davantage. De prétendus Officiers des ponts & chaussées, suivis de paveurs, dépavoient la porte des particuliers qui ne se rachetoient pas à trop bon marché. D'autres masques, sous l'accoutrement de pompiers, rançonnoient d'une autre façon ; en un mot, on jouoit les vexations de tout genre, & pour les bien jouer on les imitoit au naturel. A la fin tout cela devenoit onéreux & très incommode ; mais le terme expiré, le bâton reparut, & tout rentra dans l'ordre (1).

Le despotisme fut cependant contraint de respecter encore la liberté pendant les trois foires destinées aux feux d'artifice sur mer.

Le corps de la Marine, celui des Dgébedgis (1), & le corps de l'Artillerie s'étoient pré-

(1) Les Befestins offrent dans les Donanemas le coup-d'œil le plus riche. Celui des Jouailliers est surtout éclatant en pierreries, que les marchands y étalent ; & ces marchés couverts sont ce qu'il y a de plus curieux & de plus véritablement magnifique. Les Tcharchis, autres marchés, où toutes les drogueries sont rassemblées, m'ont aussi paru passablement décorés.

(1) Dgebedgis, ce corps ne peut être assimilé à aucun des nôtres. Son service est d'avoir soin des ar-



parés à fournir chacun un feu d'artifice pour trois nuits consécutives. De grands radeaux traînés au milieu du port en face de Yalikiosk (1), où le Grand-Seigneur devoit se rendre, furent disposés pour offrir le spectacle consolant de la prise de Malte, ou celui de quelques combats dans lesquels les Mahométans battent toujours infailliblement les Chrétiens. Beaucoup de pétards, encore plus de fumée, & si peu de feu qu'à peine dans les beaux momens on distingue les murailles du château de Carton qu'on attaque, ne donnent pas une grande idée du génie des artificiers. Ils n'ont pas non plus de merveilleux succès dans l'art de tirer des fusées d'honneur. Le plus grand nombre de ces fusées, après avoir languï sur le chevalet, vont s'éteindre dans la mer, avant que la garniture ait le temps de prendre feu.

Les fusées de gerbe, plus légères & mieux proportionnées, s'élevent un peu davantage; mais la plupart s'allument lentement, faute

mes, des poudres & de tous les ustensiles de guerre qui se conservent en magasin.

(1) Le Kiosk de la Marine: il est situé en-dehors du Sérail sur le bord de la mer, & sert à toutes les cérémonies relatives à la flotte, ainsi qu'au débarquement & à l'embarquement du Grand-Seigneur.

d'avoir bien disposé les mèches, & se dirigent d'une manière très irrégulière : il faut pourtant convenir que ces défauts même donnent aux bouquets d'artifice des Turcs un air de profusion & une durée qui les rend fort agréables ; l'applaudissement n'est cependant général qu'au moment où les malheureux Grecs ou Juifs, loués pour porter un habit à l'Européenne & défendre l'assaut avec quelques serpentaux dont la provision s'épuise bien vite, sont assaillis, culbutés & accablés en raison de leurs vêtemens, de tous les coups de poing que le droit de la guerre autorise, & que leur qualité d'infidèles ne leur permet pas de rendre.

Le plaisir d'assommer les Chrétiens est pour les Turcs un si grand régal, que les favoris de Sultan Mahamout, d'ailleurs gens fort aimables, n'imaginèrent rien de mieux pour amuser leur maître dans une fête qu'ils lui donnerent dans l'intérieur du Sérail : ils trouverent aussi le sujet si simple & si naturel, qu'ils n'hésiterent pas à faire prier les Ambassadeurs Européens de prêter leur garde-robe. On fit endosser ces habits à des Juifs toujours destinés à être battus & toujours prêts à se laisser battre quand on les paye. Tous les courtisans du Grand-Seigneur convinrent aussi que jamais cette canaille n'avoit mieux gagné son argent que ce jour-là. Passe pour les Juifs assurément ; mais falloit-il

prêter des habits ? & nos Européens n'auroient-ils pas dû sentir l'inconvénient qu'il y a toujours à se laisser représenter d'une manière ridicule ?

Les réjouissances étoient à peine terminées, qu'on annonça une nouvelle grossesse ; elle donna naissance à Sultan Sélim, & la Princesse Eibed-Oullah son aînée fut mariée à l'âge de six mois à un Pacha fixé dans son gouvernement, qu'on avoit plus d'envie de dépouiller que de favoriser, & qui sentit aussi bien plus vivement la nécessité d'envoyer annuellement cent mille piastras pour l'entretien de sa jeune épouse, que l'honneur d'une aussi belle alliance.

Melek Pacha éprouva aussi dans ce genre un désagrément qui dut lui paroître encore plus sensible. Jeune, aimable, & parvenu à la place de Capitan-Pacha (1), il jouissoit tranquillement dans son intérieur du plaisir de n'avoir

---

(1) *Capitan-Pacha*, en mer : cette dignité est la même que celle d'Amiral ; mais elle ne peut lui être assimilée, lorsque la flotte est désarmée. Cette charge ne donne que le rang de Pacha à deux queues. Elle est cependant occupée quelquefois par des *Visirs* du hanc, c'est-à-dire, des Pachas qui par leur rang portent le même bonnet que le Grand-Visir, & siègent au Divan du Grand-Seigneur pendant qu'ils habitent Constantinople,

qu'une seule femme qui fixoit tous ses soins, & dont il étoit tendrement aimé. La bienveillance de son maître venoit de l'élever à la dignité de Visir (1); & rien ne manquoit à son bonheur, lorsqu'une sœur du Grand-Seigneur, veuve pour la sixieme fois, le vit passer dans une cérémonie publique. Frappée de la bonne mine de Mellek, cette vieille Sultane le demanda à son frere, qui sur le champ fit signifier à l'Amiral qu'il l'honoroit de son alliance. Ce fut un coup de foudre; mais il n'y avoit pas de remède, & Mellek fut forcé de congédier sa femme sur le champ: elle ne survécut que peu de jours à son malheur; & le Pacha, plus courageux ou moins sensible, se résigna: il continua de plaire, il plut même au point que le Grand-Visir, pour se débarrasser d'un concurrent dangereux, fit donner à Mellek un gouvernement qui le débarrassa lui-même des empressements de sa vieille Princesse (2).

(1) On appelle Visirs tous les Pachas à trois queues. Il ne faut donc pas confondre cette dignité avec celle de Grand-Visir. Celui-ci est distingué par le Sceau de l'Empire, le cachet du Grand-Seigneur. Il possède le premier instrument du Despotisme. On le nomme par cette raison Visir Asem, le Grand-Visir.

(2) On a déjà vu que les Sultanes ne peuvent sortir de Constantinople. Le Despotisme craint sans doute



Sultan Mustapha continuoit à s'occuper des finances en dépouillant soigneusement les comptables, & en s'appropriant par la voie des confiscations ce que les prévaricateurs avoient volé dans l'Empire. Déjà Sa Hauteffe jouissoit de la satisfaction d'avoir completé plusieurs hafnés (1), & de les avoir mis sous le scellé; mais c'étoit peu de chose encore au gré de sa passion dominante: il résolut d'attenter à la fortune du Pacha de Bagdat. La conduite indépendante de ce Gouverneur offroit à la vérité plus d'un prétexte au desir de le dépouiller; mais il étoit plus aisé de prononcer cet arrêt que de l'exécuter: la richesse & l'éloignement sont de grands moyens de défense.

qu'en les laissant s'éloigner avec leurs maris, l'enfant mâle qui naîtroit échappât à ses coups.

(1) Hafné veut dire trésor, & se dit de la totalité du trésor du Souverain; mais ce mot s'emploie aussi comme expression numéraire, & dans ce cas il désigne dix mille bourses, qui, à la différence près du change, valent quinze millions; & c'est lorsque cette somme complete est rassemblée dans des coffres, qu'on y met le scellé comme on ferme un sac de 1200 liv. Mustapha prenoit un tel plaisir à cette occupation qu'il sacrifioit tout pour grossir son trésor. Il fit vendre à l'encan beaucoup de bijoux, & même il envoya à la monnoie tout ce qui lui fut donné par la Cour de Danemark en vaisselle d'or ou d'argent, lors de la conclusion de son Traité avec la Porte.

Mustapha se flatta cependant de surprendre son sujet qu'il n'espéroit pas de dompter : un Capidgi-Bachi (1), porteur en apparence d'un témoignage de bienveillance, mais essentiellement muni d'un ordre adressé aux juges du Divan de Bagdat, pour abattre la tête du Pacha, se rendit auprès de lui : de son côté le Gouverneur, attentif à tous les émissaires de Constantinople, & connoissant assez les successeurs à l'Empire Grec, pour les craindre eux & leurs présens (2), fit visiter le Capidgi avant de l'introduire au Divan, trouva l'ordre secret dont il étoit porteur, lui fit couper la tête &

---

(1) Capidgis-Bachis : espèce de Chambellans qui prennent sous le bras ceux qui sont admis à l'audience du Grand-Seigneur & les conduisent devant sa Hauteffe. Ils sont aussi chargés de toutes les commissions extraordinaires qui ont pour objet l'exécution des ordres du Sultan, de quelque nature qu'ils soient. Rassembler des vivres, lever des troupes, confirmer un Pacha, lui soutirer de l'argent, lui couper la tête avant de le dépouiller, ou après l'avoir dépouillé de ses richesses ; en conduire un autre en exil, souvent l'empoisonner en route, tout cela est du ressort des Capidgis-Bachis ; c'est le casuel de leur emploi. Les Salachors (Ecuyers) sont employés aux mêmes fonctions dans des rapports plus subalternes ; & le plus ou le moins d'adresse dans l'exécution des ordres dont ils sont porteurs, décide de leur avancement.

(2) *Timeo Danaos & dona ferentes.*

envoya cette tête au Grand-Seigneur pour toute réponse. D'autres tentatives ne furent pas plus heureuses; & ces exemples imités par d'autres Pachas moins riches & moins éloignés que celui de Bagdat, encouragerent à la résistance, & réduisirent la Porte à la seule ressource d'affaffiner ou d'empoisonner ceux de ses Officiers qu'elle vouloit punir. Dans ce cas l'émissaire déguisé de son mieux & muni d'un ordre qu'il tient bien caché, tâche d'approcher le proscrit, choisit, s'il se peut, le moment du Divan, saisit l'instant de tuer son homme, présente son ordre, & ne court plus de danger, s'il a été assez adroit pour ne pas manquer son coup. Voilà ce qu'on appelle une justice éclatante; mais le poison demande moins de courage, & l'on commence à le préférer pour cette raison.

Ceux des Pachas ou autres vexateurs qui, par une rétribution habituelle d'une partie de leurs rapines, savent assouvir l'avidité de la Sublime Porte, jouissent de la portion qu'ils se réservent avec une sorte de sécurité; mais ils ne préservent leur fortune après leur mort qu'en la confiant à celui qui gère leurs affaires, ou à quelque homme sur la probité duquel ils croient pouvoir compter. Cependant ces fidéicommissaires exposent à de terribles dangers; & la crainte de se perdre, ou du moins celle de perdre sa propre fortune, porte souvent à l'infidélité

délité. On pourroit peut-être ajouter à ces motifs la tentation si naturelle de s'approprier les biens du défunt dans un pays où le mot d'honneur & celui de probité sont à peine connus.

On jugera parfaitement des procédés du Gouvernement Turc en matière de succession par la manière dont le fisc compta avec les gens d'affaires de Rakub Pacha, qui depuis long-temps avoit épousé une sœur du Grand-Seigneur.

Ce Visir, célèbre par l'activité de son ame, l'atrocité de son caractère & la finesse de son esprit, mourut en place, & dans ce période de crédit qui sembloit ne laisser aucun motif d'inquiétude à ses gens d'affaires; mais sa fortune les rendoit comptables, & les calculs exagérés du Sultan Mustapha pouvoient les montrer coupables. Cependant le scellé fut apposé au nom de Sa Hauteffe, qui se réserva l'examen de sa succession.

Un Turc revêtu de la charge de Trésorier du feu Grand-Visir, fut arrêté à l'instant du scellé, ainsi qu'un Arménien qui avoit été constamment le Banquier de ce Ministre: ces deux malheureux, enchaînés dans les prisons du Sérail, éprouvoient à chaque instant la terreur de la mort que leurs gardiens se plaisoient à leur inspirer. On leur faisoit payer leur nourriture au poids de l'or; & les moindres faci-

N



lités, les moindres adouciffemens leur étoient vendus au prix le plus exorbitant. Enfin ils rendirent leurs comptes; & l'examen que le Grand-Seigneur prit la peine d'en faire lui-même, ne servit qu'à prouver leur innocence. Mais l'avidité trompée par cet examen, eut recours aux tourmens pour obtenir l'aveu d'un fidéi-comis qui n'existoit pas.

Le Bostandgi-Bachi fut chargé de cette horrible vexation; les délations les plus calomnieuses furent écoutées. On supposa des sommes énormes passées secrètement dans leurs mains; & la question la plus cruelle fut employée, toujours sans fruit quant à la découverte de la vérité, mais utilement pour l'avarice du Prince qui engloutit la plus grande partie des richesses que l'Arménien tenoit du commerce de son pere. Le Trésorier éprouva le même sort, & fut contraint de racheter sa vie au prix de toute sa fortune, après avoir subi les tourmens les plus cruels.

Telle est la justice que le despote exerce, légalement sans doute, puisqu'aucune loi ne réclame contre ces atrocités, & que l'habitude de les souffrir étouffe jusqu'à la plainte.

Voyons actuellement la justice rendue dans les tribunaux Turcs, sur un code écrit, révérend par l'opinion & commenté par des magistrats départis à cet effet. Et vous, qui, justement tou-

ché des inconvéniens & de la multiplicité de nos formes judiciaires, avez osé dire, sans pouvoir assurément le penser, que la justice chez les Turcs étoit préférable à la nôtre, examinez avec attention le tableau que je vais vous offrir; & si vous en avez le talent, tâchez d'indiquer quelques remèdes à la surabondance qui nous nuit, corrigez notre intempérance, mais ne nous vantez pas la famine,

Le Grand-Seigneur est en même temps le successeur au Califat & le chef du Gouvernement militaire : son despotisme est établi sur le Coran; & l'interprétation de ce livre est exclusivement attribuée au corps des Ulemats. Tout doit être soumis à la loi, tout doit obéir au Souverain. Ces deux pouvoirs ont la même source; on apperçoit déjà le choc & les débats qui doivent naître entre deux puissances, dont le droit est égal, & dont les intérêts sont différens : on voit également que le pouvoir de se nuire les réunit souvent, & les contraint à des égards & à des ménagemens réciproques.

En effet, si les Ulemats peuvent faire parler la loi à leur fantaisie, & animer le peuple contre le Souverain, celui-ci peut d'un seul mot déposer le Mufti, l'exiler & même le perdre, aussi bien que ceux de son corps qui lui dé-

plaisent. La loi & le despote doivent également se craindre & se respecter ; mais le despote , s'il n'est pas un imbécille , emporte nécessairement la balance : il dispose de tous les trésors , de tous les emplois & de la vie de tous ses sujets , il a de terribles moyens pour se faire obéir.

Examinons actuellement l'usage du pouvoir , soit de la part du Grand-Seigneur , soit de la part des Juges.

Plus le pouvoir du Grand-Seigneur est étendu , moins il est facile de limiter celui des Officiers qui le représentent. Les Pachas font dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman les Gouverneurs & les fermiers de leurs Pachaliks ; ils y donnent à chaque district des gouverneurs & des fermiers particuliers ; ceux-ci distribuent dans chaque canton d'autres sous-fermiers non moins despotes : de manière que dans cette cruelle hiérarchie , chaque subalterne perçoit le double de ce dont il est comptable.

Si le droit du fermier peut s'exercer d'une manière si destructive sur le revenu annuel de chaque territoire , le gouverneur de la province , armé d'un pouvoir plus vaste & plus redouté , détruit encore avec bien plus d'audace & de facilité. Il est le maître de multiplier les vexations , les avanies & les déprédations de tout genre au gré , de ses desirs avides. Le moins

dre prétexte suffit pour citer à son tribunal ceux qu'il lui plaît de citer ; & l'homme riche , aux pieds de l'homme infatiable , n'est jamais innocent.

Cependant le Souverain , observateur tranquille en apparence , attend , pour punir le vexateur , que le produit des vexations soit suffisant pour mériter une place dans son trésor particulier. Mais si le Grand-Seigneur semble ne guetter que l'homme en place , en vain un homme riche voudroit échapper au despotisme , en se tenant dans l'obscurité : il sera bientôt revêtu d'un emploi qui donnera tôt ou tard au Prince le droit de compter avec lui.

Cet homme n'a donc rien de mieux à faire que de commencer par compter avec les autres , & de réduire le fruit de ses rapines en argent comptant pour le cacher plus facilement. On a déjà vu que les gens de loi sont les seuls qui puissent jouir tranquillement de leur fortune , & je ne parlerai point des sujets Chrétiens ou Juifs. Ceux-ci méprisés , insultés même par le porte-faix Musulman qui les sert , ne peuvent être considérés par le Gouvernement , que parce que leur industrie accumule des richesses que les avanies journalières font refluer , par le canal des gens en place , dans le gouffre où le Souverain engloutit tout.



On pourroit croire, sur la foi des Européens, que la douane est plus douce chez les Turcs que chez les autres Nations. Les Francs n'y payent en effet que trois pour cent. Je veux bien ne pas mettre en ligne de compte les avances qu'ils essayent d'ailleurs dans tous les genres ; ce sont des étrangers : leur position n'entre point dans l'examen des mœurs & du Gouvernement des indigènes. Ceux-ci sont assujettis à payer sept pour cent de douane, & dix sur beaucoup d'articles de consommation ; par une clémence que l'on affecte aussi de vanter, on perçoit ce droit en nature : mais qu'en résulte-t-il ? Que sur cent turbots qu'un pêcheur apporte, on lui prend les dix plus beaux & qui valent seuls tout le frétin qu'on lui laisse.

Consultons présentement les livres de Loi, & voyons comment on fait les interpréter dans les Tribunaux.

Tout doit être jugé sur la déposition des témoins. C'est la première loi du Législateur des Arabes. On ne peut donc se présenter en Justice, sans que le demandeur & le défendeur en soient également pourvus : il n'y a donc point de procès sans faux témoins. L'art du Juge consiste à deviner par des interrogations captieuses à laquelle des deux parties il doit adjuger le droit d'affirmer, & ce premier ju-

gement décide le procès : si une partie nie, l'autre est admise à prouver ; de sorte que conduit en Justice par un homme que je n'ai jamais vu, pour payer une somme que je ne lui ai jamais due, je serai contraint de la lui payer sur la déposition de deux témoins Turcs qui affirmeront ma dette. Quel est le moyen de défense qui me reste ? Ce seroit de convenir que j'ai dû ; mais d'affurer que j'ai payé. Si le Cadi n'est pas gagné, il m'adjugera les témoins ; j'en trouverai bientôt moi-même ; & il ne m'en coûtera qu'une rétribution fort modique pour les gens qui auront pris la peine de se parjurer pour moi, & le droit de dix pour cent au Juge qui m'a fait gagner ma cause.

C'est toujours celui qui gagne qui paye les frais ; la crainte de perdre l'argent qu'on a, ne réprime donc pas le desir de s'emparer de celui des autres ; & les peines portées contre les suborneurs de témoins & contre les faux témoins eux-mêmes (1), doivent être rarement prononcées : le Juge dont ils font fructifier le domaine, leur doit des ménagemens.

---

(1) La peine portée contre les faux témoins est de les promener dans les rues sur une âne, la tête du coupable tournée du côté de la queue de l'animal ; mais je n'ai jamais vu cette loi mise à exécution.

Un Turc vouloit dépouiller son voisin d'un champ qu'il possédoit très légitimement. Ce Turc commence par s'assurer d'un nombre suffisant de témoins prêts à déposer que le champ lui avoit été vendu par le propriétaire; ensuite il fut trouver le Juge & lui remit 500 piastres pour l'engager à autoriser son usurpation. Cette démarche prouvoit assez l'iniquité de sa demande. Elle indigna le Cadi : il dissimula, écouta les parties, & sur ce que le légitime possesseur n'opposoit que l'insuffisance de son titre de possession : vous n'avez donc point de témoins, lui dit-il? eh bien, j'en ai cinq cents qui déposent en votre faveur. Il montra alors le sac qu'on lui avoit remis pour le séduire, & chassa le séducteur.

Ce trait qui fait honneur à l'intégrité du Juge, n'en fait pas sans doute à la loi; elle est toujours la même, & tous les Cadis ne ressemblent pas à celui que je cite.

Dans les causes compliquées, les parties ajoutent aux témoins la précaution de se munir d'un Fetfa du Musfi; mais ces décisions, comme je l'ai déjà observé, n'étant données par le Chef de la Loi que sur l'exposé qu'on lui présente, chaque partie en obtient facilement une qui lui est favorable.

On n'a pas non plus terminé son affaire par un jugement formel qui donne gain de cause. Il n'y a de certain que les frais qu'il faut payer. Si la partie adverse fait naître un nouvel in-

évident, il faut plaider encore & payer de nouveau les frais.

Un avantage précieux de la Loi civile chez les Turcs, seroit sans doute le droit qu'elle donne à chaque particulier, de plaider lui-même sa cause; mais que lui reste-t-il de cet avantage dans un pays où le jugement est arbitraire? De-là vient que les Juifs, les Arméniens, & les Grecs ont conservé à leurs Chefs une espèce de juridiction civile à laquelle ils se soumettent quelquefois, pour éviter que le fonds du procès ne soit dévoré par le Cadi qui le jugeroit. Mais excepté les Juifs qui sont plus soumis à leur Kakam que les Chrétiens à leur Patriarche, il est assez commun que la partie lésée évoque l'autre aux Tribunaux Turcs, qui finissent alors par s'enrichir de leurs dépouilles respectives.

La loi concernant les esclaves les soumet à celui qui les achète; invite à les bien traiter, ou à les vendre quand on n'en est pas content; & les esclaves ne peuvent être reçus en témoignage ni pour ni contre leur Maître.

Le nommé Draco, Grec, puissamment riche, possédoit deux belles maisons de campagne contiguës au village de Tarrapia sur le canal de la mer Noire, à trois lieues de Constantinople: il y passoit l'été avec toute sa famille, & plusieurs esclaves Chrétiens qui le servoient: on avoit établi dans son voisinage un chantier pour



la construction d'un vaisseau. Un des constructeurs Turcs profita de cette circonstance pour courtiser une des esclaves Chrétiennes. Draco la surprit, la maltraita; & pour se venger, elle mit le feu aux deux maisons qui furent totalement consumées. A ce trait de noirceur, elle ajouta l'audace de s'en vanter; & Draco, craignant avec raison de nouveaux effets de fureur de cette méchante créature, la fit enlever nuitamment & conduire chez un Juif, avec ordre de l'enfermer soigneusement & de la vendre au plutôt, de manière à l'éloigner pour toujours. Cependant cette esclave trouve le moyen de crier par la fenêtre qu'elle est Turque. La populace s'assemble, la garde arrive, la maison du Juif est enfoncée: on conduit la fille chez le Visir; là elle affirme de nouveau qu'elle est Turque, que Draco l'a retenue esclave & l'a maltraitée pour l'obliger de se faire Chrétienne, qu'elle a mis le feu à sa maison pour sauver une Musulmane. On loua son zèle, on remercia la providence, & Draco fut pendu deux jours après l'incendie, devant ses maisons qui fumoient encore.

On demandera sans doute ce qu'est devenue la loi qui n'admet pas le témoignage des esclaves contre leur maître, celle qui condamne un incendiaire aux flammes, & celle qui admet le défendeur à plaider lui-même sa cause? Rien de tout cela ne fut examiné; un Chré-

rien ne mérite pas tant d'égards en Turquie.

Après avoir vu périr l'innocent, voyons comment la loi traite les criminels. On ne peut le dire sans horreur, c'est pour ces monstres qu'elle a des ménagemens. En effet la loi qui condamne l'assassin à perdre la vie, permet aux plus proches parens du mort de lui faire grâce. On conduit le criminel sur le lieu du délit : celui qui fait l'office de bourreau fait aussi celui de médiateur ; il traite jusqu'au dernier moment avec le plus proche parent du mort ou avec sa femme qui suit ordinairement pour assister à l'exécution. Si les propositions sont refusées, le bourreau exécute la sentence ; si elles sont acceptées, il reconduit le coupable au Tribunal pour y être absous. Cependant l'accommodement a rarement lieu, parce qu'il y a une forte d'opprobre attaché à vendre le sang de ses parens ou de son mari ; mais on sent qu'en vertu d'une loi pareille, nous verrions quelquefois parmi nous les plus lâches & les plus exécrables assassins jouir en paix du fruit de leurs crimes.

Un jeune Turc pressé d'hériter, avoit assassiné son pere & fut condamné sur les plus fortes preuves à avoir la tête tranchée. Un de ses amis, compagnon de ses débauches, court chez son Juge avec une forte somme ; là il apprend que la sentence est déjà prononcée ; il ne se décourage point ; il presse le Juge, que la vue du trésor avoit déjà persuadé : je ne puis,

dit-il à son client, absoudre votre ami que sur une preuve de son innocence plus forte que celle qui l'a montré coupable. Ayez le courage de vous déclarer l'assassin de son pere, produisez deux témoins ; je vous condamnerai à subir la peine qui vient d'être prononcée contre votre ami, il rentrera dès ce moment dans tous ses droits & pourra vous faire grace. L'entreprise étoit sans doute hasardeuse ; un parricide ne devoit pas inspirer une grande confiance. Cependant le coupable fit grace au meurtrier supposé, & cette atrocité préparée par la loi eut un plein pouvoir.

Pour que les voleurs de grands chemins soient punis, il faut qu'ils soient arrêtés en flagrant délit. Le Législateur Arabe devoit sans doute ce ménagement à une nation qui ne vivoit que de rapines. Aussi les Etats du Grand-Seigneur sont-ils infestés de ces brigands, qu'on nomme Haidouts : ils y commettent les plus grandes horreurs, & les efforts que le Gouvernement fait rarement pour les réprimer, & qu'il fait toujours alors d'une manière mal-adroite, ne tendent jamais qu'à les disperser & à les éloigner de la Capitale. S'ils commettent quelques assassinats dans un village, le Cadi qui s'y transporte, en rançonne les habitans, sans s'occuper de la recherche des coupables. C'est aussi par cette raison que le premier soin des habitans de la campagne est toujours de chercher à soustraire la connoissance du crime aux

Juges , dont la présence est plus dangereuse que celle des voleurs. Ceux-ci font en Turquie ce que font dans nos villes les ouvriers qui n'ont pas la maîtrise. On les punit quand on peut les surprendre au travail ; ils quittent leur métier lorsqu'ils se sont enrichis , racontent leurs chef-d'œuvres , acquierent de la considération , & parviennent à des emplois qui leur donnent le droit d'exercer leur industrie.

Le dogme du Coran qui enjoint de se soumettre aux décrets de la providence , ne sembloit pas devoir être compris dans le Code criminel ; cependant un Turc ayant tué un Chrétien d'un violent coup de bâton sur le crâne ; le Juge après s'être fait représenter l'instrument du meurtrier & avoir bien & duement vérifié la qualité du bois dont étoit fait le bâton , prononça qu'elle étoit trop légère pour que le Chrétien fût mort du coup sans une volonté directe de la providence , à laquelle il n'appartenoit pas aux hommes de s'opposer. On ne retrouveroit pas aisément le chapitre du Coran d'où cette sentence a été tirée ; mais il paroît indubitable que si le Chrétien eût commis l'assassinat en question sur la personne d'un Turc , le Juge n'auroit jamais pensé qu'il fût l'exécuteur des ordres de Dieu.

Outre les procès qui suivent les formes judiciaires d'informations , de vérifications de titres & d'appels aux Tribunaux supérieurs ,



toutes les querelles particulieres & les accusations de premier mouvement sont portées sur le champ au Tribunal, lorsqu'une partie le requiert, sans que l'autre puisse surtout hésiter à s'y rendre, si la querelle a eu lieu en présence du peuple. Au seul mot de justice, on voit toujours la multitude prendre fait & cause contre celui qui s'y refuse : le nom de la justice est sacré chez toutes les nations. C'est le point central de l'esprit humain : on peut s'y méprendre, on peut chercher à éluder, on peut travailler à faire illusion aux autres, on peut se la faire à soi-même, la justice règne toujours invisiblement, & le crime ne lui rend pas moins hommage que la vertu.

Chaque quartier a son Mekkemé (1), & dans lequel un Cadi escorté de son Naïb (2), & siège à toute heure du jour, pour y écouter les plaintes, & rendre une justice d'autant plus prompte que les frais ne manquent jamais de suivre immédiatement la sentence.

Celle que le Stambol-Effendissy (3) exerce sur

(1) Mekkemé, Tribunal où se rend la justice.

(2) Naïb, premier Clerc de Juge.

(3) Stambol-Effendissy, le Lieutenant de Police de Constantinople ; c'est le premier degré qui conduit un homme de loi aux grandes charges, qui sont, ainsi que celle-ci, à la nomination du Grand-Seigneur, sans égard à aucun rang d'ancienneté.

tout ce qui a rapport à l'approvisionnement de la Capitale, paroît être plus désintéressée, & n'a cependant qu'une apparence plus noble & plus majestueuse. Il fixe le prix des denrées, le fait publier & veille par lui-même, ou par le moyen d'un Subdélégué nommé Murtasib, sur l'intégrité des poids & des mesures. Précédé de quatre Jénissaires en habit de cérémonie & le bâton à la main, cet Officier monté sur son cheval parcourt la ville ayant à ses côtés un de ses gens, tenant en main des balances déployées. Un autre porte des poids, un troisième un marteau, & le reste du cortège est armé de bâtons & d'autres instrumens nécessaires pour punir les coupables.

Ce groupe est toujours précédé par quelques hommes déguisés qui vont furtivement saisir un pain sur une boutique, les balances & les poids d'un vendeur de fruits ou d'autres denrées, & tout autre objet qui peut convaincre le délinquant de sa friponnerie.

Le pain apporté au Magistrat est placé dans la balance en opposition aux poids qu'il doit peser, tandis que le boulanger déjà saisi, & en présence de son Juge, attend le mot qui doit le renvoyer absous, lui faire donner la bastonnade, ou même lui imposer quelque punition plus sévère encore, comme celle d'avoir l'oreille clouée à sa boutique; enfin celle même

d'être pendu, si le Juge a un peu d'humeur. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le véritable boulanger, le propriétaire du four, celui dont on punit la friponnerie, n'est pour rien dans cette affaire : il conserve tranquillement chez lui le produit journalier du faux poids que l'on punit, & laisse à un de ses garçons, au maître valet de son four, tous le danger & tous les inconvéniens de sa malversation. Celui-ci s'oblige, moyennant un double salaire, à représenter son maître ; & cet avantage est sollicité par le second garçon, quand le premier est pendu : cela ne décourage personne. Il faut cependant convenir que les punitions ne sont pas à beaucoup près aussi fréquentes, qu'elles sont fréquemment méritées.

La rétribution que les maîtres boulangers payent au Stambol-Effendissy est considérable ; & si ce Magistrat doit empêcher les grands abus & les friponneries bien avérées, il a aussi un extrême intérêt de leur donner certaines facilités dans leur commerce, pour s'assurer à lui-même le tribut qu'ils lui payent. Mais il ne doit aucun égard aux petits marchands qui courent les rues : leurs poids, leurs balances sont saisis & brisés à coups de marteau pour la moindre imperfection ; & la bastonnade complète ordinairement la cérémonie, à moins que

ces malheureux ne sachent se tirer d'affaire, comme on s'en tire en Turquie. Les plus adroits s'accommodent même avant d'être traduits devant le Juge, & obtiennent meilleur marché des gardes déguisés qui les arrêtent, & qui chemin faisant, font ainsi valoir leur petit emploi.

A ces précautions prises pour assurer la fidélité dans la vente des comestibles, le Gouvernement ajoute la fixation des prix; mais on n'en paye pas moins ce que les choses valent; sous le despotisme, la multitude est facilement trompée. Ce n'est pas un état d'aïssance que le peuple demande, il n'en a pas l'habitude; mais il a quelquefois des accès de douleur & de désespoir. Il prend alors le ton & le caractère de son maître, il veut être obéi, & il croit l'être quand pour remédier aux plaintes que lui arrache l'excessive cherté des vivres, le Visir ordonne de les vendre à plus bas prix, & que sorti *incognito* pendant la publication de cette loi, ce Ministre a fait pendre un garçon boulanger. Personne ne s'informe à quel titre on a sacrifié ce misérable; mais tout le monde en trouve le pain meilleur.

Comment un si grand mépris pour l'humanité peut-il être accompagné, chez les Turcs, de la plus bizarre bienfaisance envers les animaux les moins utiles à la société? Sans doute



que la barbarie même a besoin de quelque relâche : elle écrase les hommes sous le poids d'un sceptre de fer ; mais elle fourit aux objets dont la nullité ne lui laisse aucune inquiétude ; & l'orgueil du despotisme , en confondant tous les êtres , choisit ses favoris dans les plus foibles.

C'est sans doute par ce principe que le Gouvernement, en exerçant le plus rigoureux monopole sur le bled qui se consomme dans la Capitale , par une extraction ruineuse au cultivateur , & une distribution moins onéreuse aux boulangers qu'aux consommateurs , accorde tant pour cent en faveur des tourterelles. Une nuée de ces oiseaux vient fondre assiduellement sur les bateaux qui traversent le port de Constantinople & transportent cette denrée à découvert, soit pour l'emmagasiner, soit pour l'envoyer en mouture, sans que les bateliers s'opposent jamais à l'avidité de ces oiseaux. Cette facilité qu'on leur donne de glaner sur les bleds, les attire en si grand nombre & les familiarise au point que j'en ai vu sur les épaules des rameurs attendre une place vacante pour aller à leur tour remplir le jabot.

C'est encore d'après des observations très-peu réfléchies, que les voyageurs ont prôné la charité des Turcs envers d'autres animaux. Il y a dans Constantinople une grande quan-

tité de chiens, de la même race que ceux des bergers, c'est-à-dire à museaux & à oreilles de renard. Ces animaux, répandus dans tous les quartiers de la ville, semblent avoir la même origine; mais ils n'ont point de maîtres particuliers, & ceux de chaque canton font à frais communs une guerre sévère aux marodeurs qui passent leurs limites. On reconnoît à leurs mines tristes, à une démarche foible & languissante, ainsi qu'à leur excessive maigreur, ceux de ces animaux qui, n'étant pas nés dans des quartiers à boucheries, sont réduits aux seules ordures que l'on jete, & qu'ils sont encore trop heureux de devoir au défaut de police qui les leur abandonne. La prodigalité des enfans, qu'ils sont fort soigneux de caresser, leur procure aussi quelque ressource. Les femelles de cette classe indigente obtiennent aussi quelquefois un bout de natte entre deux bornes pour allaiter leurs petits; mais malgré ces foibles secours, tous ceux qui ne sont pas voisins des boucheries de la ville, sont très peu d'honneur à la charité turque. Toujours misérables, toujours plus ou moins étiques, souvent mutilés, ils semblent réclamer contre les voyageurs qui ont exalté les charmes & les douceurs de leur existence (1).

---

(1) On ne reconnoitra pas dans cette description

On a pareillement célébré comme une bonne-œuvre, l'usage où sont les Turcs de nourrir les chats avec des foies de mouton, distribués à ces animaux par de pieux personnages, qui se vouent à cette sainte action. Cela ne seroit, à la vérité, ni plus sot ni plus étrange que l'histoire des tourterelles; mais un fait ne prouve pas l'autre, & tout ce qui tient aux mœurs mérite une discussion réfléchie & circonstanciée.

Ainsi que les Juifs, les Turcs ont des viandes défendues: la loi leur prescrit de saigner & de laver celles qu'ils mangent; elle leur interdit aussi l'usage de certaines parties de l'animal, telles que les foies, les poumons, &c. Les bouchers doivent donc pourvoir au débit des articles qui ne peuvent convenir qu'aux chrétiens.

Des *Dgiherdgis* ( vendeurs de foie ) portant sur l'épaule un long bâton qui suspend leur marchandise, l'annoncent en criant à tue-tête, mais ne la donnent jamais gratis: la quantité de moutons que l'on tue dans une ville immense: où l'on consomme d'autant moins de bœufs.

---

la race de chiens que nous nommons chiens Turcs: ils ne sont pas plus connus en Turquie que les lits à la Turque, les robes à la Turque, & toutes les nouveautés auxquelles on donne ce nom.

que les Turcs en font peu friands, multiplie nécessairement ces vendeurs de foies qui parcourent journellement les rues pour les débiter en gros aux chrétiens qui les mangent, & en détail aux vieilles femmes, qui par-tout affectionnent leurs chats sans en être plus charitables; mais l'oïfiveté qui cherche à se distraire, offre encore aux Dgiherdgis un autre genre de débit très abondant.

La maniere d'être d'un Turc, assez aisé pour n'avoir rien à faire, est de sortir journellement de chez lui pour aller s'asseoir de préférence dans une boutique de marchand de tabac à fumer. Là, sous le prétexte d'essayer quelque nouvelle qualité de tabac, il fume plusieurs pipes sans rien payer, & jouit encore par-dessus le marché du coup-d'œil des passans, qui de leur côté admirent l'indolente gravité du Turc, & le respect de deux ou trois valets qui se tiennent debout à ses côtés, les mains croisées sur leur ceinture. Dans cette position, le premier vendeur de foies qui passe, s'arrête, vante le talent qu'il a de rassembler tous les matoux du quartier, dit quelques bons mots pour égayer son Excellence, en obtient la permission d'opérer. Les passans s'arrêtent, les chats se rassemblent en un clin d'œil au mot du guet; les épaules du marchand en sont couvertes, ils se suspendent à ses habits: le marchand se hâte de



donner un repas à ses convives ; l'homme important que cette scène a diverti, la lui paye ; & l'Européen qui ne fait pas la langue, ou qui la fait mal, & ne vit point avec les Turcs pour étudier leur génie & leurs mœurs, croit voir un acte de charité, le publie, & n'accrédite qu'une erreur.

Les hommes ont un si grand besoin de s'entraider, que les vertus secourables devoient sans doute leur être plus familières qu'elles ne le sont en général. Ces vertus semblent offrir un remède naturel à l'infortune & aux nécessités qui nous sont communes ; & dans ce rapport, elles devoient être exercées avec plus de zèle & d'empressement chez les peuples opprimés. Mais le despotisme détruit les sentimens d'humanité & de commisération dans les victimes qu'il immole : comme il en est dépourvu lui-même, il n'inspire aux hommes qui gémissent sous l'oppression que le desir d'opprimer à leur tour : ce n'est qu'à l'ambition de tyranniser les autres, que la tyrannie doit ses esclaves ; & la persécution est si naturelle en Turquie, qu'il y existe un engagement, une formule expresse de ne pas se nuire.

Un Turc qui avoit été Couchetchy-Bachi (1)

---

(1) Couchetchy-Bachy, c'est le grand Prévôt de l'Hôtel, le Lieutenant du Bostandgi-Bachi.

sous le regne des trois Favoris que Sultan Mahamout fut contraint de sacrifier, & dont j'ai déjà dit un mot au commencement de ces Mémoires, avoit été très lié avec mon beau-pere. Le Gouvernement faisoit encore usage de son intelligence & de ses talens pour les perquisitions secretes : des affaires de ce genre l'avoient conduit à Péra (1); il voulut faire connoissance avec moi; & paroissant regretter que ses affaires ne lui permissent pas de rester plus long-temps, il partit en promettant de revenir dans peu : déjà il étoit à moitié de l'escalier où je le reconduisois, lorsque s'arrêtant & se retournant avec vivacité vers un de mes gens qui me suivoit : apportez-moi vite, lui dit-il, du pain & du sel. Je ne fus pas moins étonné de cette fantaisie que de l'empressement qu'on mit à la satisfaire. On lui apporte ce qu'il avoit demandé; il met d'un air mystérieux sur un petit morceau de pain, une pincée de sel,

(1) Péra, fauxbourg dans lequel habitent les Ambassadeurs & presque tous les négocians étrangers, excepté les François qui sont pour la plupart réunis à la Galata. Mais il ne faut pas croire que ces deux quartiers soient affectés exclusivement aux Européens. Les Turcs, les Grecs, les Juifs, les Arméniens y forment une population de plus de cinquante mille ames, à laquelle se réunissent deux ou trois cents Européens ou soit-disant tels.

mange le pain avec une gravité dévote, & me quitte en m'assurant que je pouvois désormais compter sur lui. Je me fis expliquer tout ce que cette formule contenoit d'important & de significatif (1) ; cependant on verra que ce même homme, devenu Visir sous le nom de Moldovandgy-Pacha, a été pour le moins bien tenté de violer son serment à mon égard. Quoi qu'il en soit, si ce genre de serment n'est pas toujours religieusement respecté, il sert du moins assez souvent de frein pour modérer l'esprit de vengeance auquel les Turcs sont naturellement portés. Leur fureur se manifeste rarement dans la chaleur du premier mouvement ; jamais ils ne se battent en duel, mais ils assassinent ; & c'est ainsi que se terminent chez eux toutes les querelles qui ne s'accrochent pas. L'offensé aiguise alors publiquement son couteau, ou prépare ses armes à feu : quelques amis cherchent à le calmer, d'autres l'excitent & l'encouragent au meurtre ; mais aucunes mesures ne tendent à prévenir le crime que ces préparatifs annoncent. L'ivresse doit cependant précéder le crime. Il faut que le vin donne à un Turc le degré de courage dont il a besoin

---

(1) Les Turcs croient que la plus grande ingratitude est d'oublier celui dont on a reçu la nourriture ; elle est représentée par le pain & le sel dans cette formule.

pour servir sa colere. Parvenn à ce point, il sort de la taverne, & dès-lors il n'y a plus de salut pour l'offenseur que dans la maladresse de l'offensé. Si le meurtre est consommé, & que la garde, qui n'est jamais armée que de bâtons (1), se mette à la poursuite de l'assassin, on le voit alors donner de véritables preuves de courage : il se défend comme un lion ; on diroit que le crime a élevé son ame ; & s'il succombe, les menaces de ses camarades décident bientôt les parens du mort à un accommodement qui laisse jouir le coupable de la haute considération que cet événement lui assure (2).

(1) Les patrouilles qui parcourent la ville pour le bon ordre & la sûreté publique, ne sont armées que de bâtons en forme de petites massues, dont le gros bout est trempé dans de la résine. Lorsque quelque coupable veut profiter de son agilité pour échapper à cette arme, il est bientôt renversé par l'adresse des gardes à lancer ces bâtons dans les jambes de celui qui fuit. On voit même souvent des gens culbutés de cette maniere, sans avoir d'autres torts que d'aller trop précipitamment à leurs affaires. C'est une petite gentillesse qui exerce les gardes dans le talent d'arrêter les coupables ; mais lorsque ceux-ci ont des armes à feu, ils se font respecter de si loin, que les gardes sont alors plus attentifs à éviter leur rencontre, qu'ardens à les poursuivre.

(2) Il n'y a point à cela d'exagération : on ne dit jamais qu'en éloge, un tel a tué tel autre ; celui qui



Ce n'est donc que quelques mercenaires Turcs, quelques Chrétiens ou quelques Juifs qui fournissent des exemples de punition publique, en réparation des meurtres qu'ils peuvent commettre. Dans ce cas, le coupable conduit à la Porte, y reçoit sa sentence : aucun appareil n'accompagne son supplice ; & j'en ai rencontré qui traversoient la foule qui se trouve ordinairement dans les rues, en causant avec celui qui devoit les exécuter. Les criminels avoient seulement les mains liées, & le bourreau les tenoit par la ceinture. C'est le moment de négocier avec les parens du mort, & de travailler à l'accommodement dont je viens de parler. Des gens m'ont assuré qu'il y avoit eu des marchés de ce genre qui avoient manqué par la seule avarice du coupable. Ce fait paroît dénué de toute vraisemblance ; mais s'il pouvoit être vrai, ce seroit sans doute parce que sous le despotisme les richesses sont tout, & la vie peu de chose.

L'habitude de mépriser les Chrétiens & d'honorer les Turcs a établi l'usage de placer la tête coupée du vrai Croyant sur son bras qu'on recourbe à cet effet ; & celle de l'Infidèle sur son derrière.

---

en a tué dix est le héros de son quartier : point de bonne fête sans lui, son amitié vaut une sauve-garde.

Il ne manqueroit aux Turcs, pour compléter leur barbarie, que d'imiter la nôtre en étendant la peine d'un crime personnel jusqu'à couvrir de l'infamie de son supplice les innocens qui ont le malheur d'appartenir au coupable. On grave au contraire sur la pierre sépulcrale le nom du mort, & le genre de son supplice; & j'ai connu un Européen qui fut à ce sujet fort mal reçu par une femme Grecque, très considérable, dont le mari venoit d'être pendu pour une tracasserie de Cour. Il crut devoir la plaindre de cet événement, il insistoit surtout sur le genre du supplice: comment vouliez-vous donc qu'il mourût? s'écria la femme en fureur; apprenez, Monsieur, que personne dans ma famille n'est mort comme un Baccal (1). L'Européen interdit se retira en souhaitant à tous ses patens une heureuse fin. Ce préjugé, bien différent du nôtre, s'explique encore par le despotisme. Etre puni pour crime d'Etat, c'est avoir figuré soi-même dans l'Etat. On ne dépend jamais que pour commander à son tour: c'est l'origine de l'esclavage, c'est l'aliment de la vanité des esclaves, & le seul sentiment

---

(1) Baccal, marchands Epiciers: ils meurent ordinairement dans leur lit. C'est l'état que l'on a coutume de mettre en opposition avec l'état le plus distingué.

d'honneur qui puisse avoir lieu sous le despotisme.

Quoiqu'on ait vu que l'ivresse porte les Turcs au crime, & leur donne la force de le commettre; & quoique la loi leur défende l'usage du vin, les tavernes à Constantinople sont aussi publiques & aussi nombreuses que nos cabarets le sont dans nos villes; le Gouvernement les rançonne & les protège; ceux des Turcs qui y vont, s'y enivrent toujours; & la consommation du vin devenue un revenu du fisc, est donnée à ferme à un Intendant nommé Charab-Emini (1). Cet Officier perçoit les droits d'entrée; mais la police des tavernes appartient, ainsi que la rétribution qu'on en tire, au premier Magistrat & aux Gouverneurs particuliers des quartiers où elles sont situées.

J'ai déjà dit que dans les fêtes solennelles on fermoit les tavernes, afin d'éviter pendant ce temps les funestes effets de la débauche habituelle du peuple. La police appose le scellé sur la porte de chaque taverne; mais un gui-

---

(1) Charab-Emini, Intendant du vin: charge que le Gouvernement ne donne jamais qu'à un Turc: il est fermier de cette partie des octrois, & perçoit les droits, soit à titre de ferme, soit à titre de régie.

chet ménagé en dessous, & que la police feint de ne pas appercevoir, y conserve une entrée toujours libre & toujours publique; il n'en coûte que de s'incliner un peu pour se soustraire à la loi & s'ennivrer à son aise.

Les trois jours de Bairam excitent cependant une sorte de sollicitude de la part du Gouvernement pour prévenir les désordres que l'ivresse pourroit occasionner. Le Ramazan qui précède ces fêtes, est le mois lunaire destiné au jeûne; & son époque est annuellement avancée de onze jours. Ce temps d'abstinence que Mahomet a copié du jeûne des Chrétiens, consiste chez les Turcs, ainsi qu'il consistoit dans la primitive Église, à ne prendre aucune nourriture pendant que le soleil est sur l'horison. On apperçoit aisément que la partie de la révolution lunaire qui détermine le Ramazan vers le solstice d'hiver, le rend alors moins pénible que celle qui le place dans le solstice d'été, vu la longueur des jours & l'excessive chaleur qui accompagne alors ce temps d'abstinence. Mais la classe qui travaille, semble supporter seule toute la rigueur du Ramazan: privée pendant le jour d'un verre d'eau pour se désaltérer ou se rafraîchir la bouche, le coucher du soleil ne lui présente qu'un repas frugal, avec le repos de la lassitude que la prière & la nécessité de



manger avant le jour viennent encore interrompre.

Le Ramazan présente un tableau bien différent chez les gens aisés : c'est la mollesse qui s'endort dans les bras de l'hypocrisie, & ne se réveille que pour se livrer au plaisir de la bonne-chère, de la musique, & de tout ce qui peut dédommager la sensualité, de l'ennui de l'abstinence.

Soumis à la révolution d'un temps marqué par la loi, & toujours pressé d'en voir arriver le terme, un Turc pendant le Ramazan ne se lasse point de compter les heures & les minutes; il s'entourne de toutes les montres & de toutes les pendules qu'il possède : c'est aussi l'époque où Genève perçoit la plus grande partie du tribut que son industrie impose aux Turcs. Ce commerce avantageux s'accroît encore infiniment si par une double quadrature, disposée de manière à raccourcir le spiral des balanciers, ou à élever graduellement le point de suspension des pendules, on parvenoit à avancer la marche des aiguilles, & à la retarder par l'inverse de cette même opération, relativement au coucher du soleil que les Turcs placent toujours à douze heures. Je pourrois garantir aussi qu'uniquement sensibles à ce résultat diurne, ils ne s'apercevraient pas que les oscillations précipitées ou retardées, en divisant la diffé-

rence, altéreroient la durée de chaque heure en particulier.

La montre la plus régulière ne suffit cependant pas pour déterminer le moment de rompre le jeûne; les crieurs de mosquées, placés dans les galeries des minarets, y observent la disparition du soleil; & c'est à celui de Sainte Sophie à donner le premier signal, en chantant l'invitation à la prière, que les autres Muezzins répètent chacun sur son minaret. A cette époque l'impatience des Turcs, dont les plus dévots commencent toujours par l'ablution, se porte généralement au plaisir de fumer; c'est le premier de leurs besoins.

Mais si les Turcs attendent que le soleil disparaisse pour se permettre quelque nourriture, ils n'ont pas moins de soin de bien constater le commencement de la nouvelle lune pour entrer en Ramazan; en général, ils n'accordent une pleine & entière confiance aux calculs astronomiques que pour entrer en fête. On remarque en effet que cette lune consacrée à l'abstinence n'a ordinairement que vingt-huit jours, & que les gens préposés pour observer cette planète, & venir en faire une déclaration juridique à la porte, apperçoivent toujours un peu tard le premier trait de lumière qui en désigne le renouvellement; mais en revanche ils sont bien moins scrupuleux pour affirmer l'ap-

parition de la lune suivante qui détermine le Bayram, & que des salves d'artillerie annoncent au public.

Cependant ces fêtes qui succèdent au temps d'abstinence chez les Turcs, ne peuvent être comparées à la solemnité qui suit le carême chez les chrétiens; & l'on ne retrouve une sorte d'imitation de l'Agneau Paschal que dans le Courban-Bayram, le Bayram du sacrifice. Cette seconde fête paschale n'a lieu que six semaines après la première. Le Grand-Seigneur, tous les Grands, & tous les particuliers en état d'en faire la dépense, immolent ce jour-là un ou plusieurs moutons. On soigne à cet effet une quantité proportionnée de ces animaux, dont on peigne la laine & dont on dore les cornes; & l'instant d'offrir ces holocaustes doit être calculé sur celui où le même sacrifice se consume à la Mecque.

L'époque du Bayram est aussi celle des consommations du luxe; chaque individu se procure, donne ou reçoit des habits neufs. C'est encore le temps des parties de plaisir dans tous les genres; elles entraînent toujours quelques désordres & quelques vexations de la part des promeneurs qui se répandent alors dans les villages qu'on trouve à trois ou quatre lieues de Constantinople, & dans lesquels les Turcs vêtus de neuf, bien absous & toujours bien ar-

més, croyent pouvoir tout commettre impunément, & tout exiger des malheureux Grecs qui y végétent.

Les aqueducs qui conduisent l'eau à Constantinople servent souvent de but aux promenades des Turcs : mais l'on juge bien que ce n'est ni pour admirer l'architecture de ces édifices, ni pour juger de la salubrité des eaux, que les curieux s'y rendent en foule. Ils ont grand soin d'y faire porter du vin, & les choses dont ils aiment à se régaler; ils s'établissent dans des Kioks délabrés que les Empereurs ont fait construire en même temps que les édifices destinés à rassembler les eaux des pluies & à les conduire à la capitale.

Les aqueducs que les Turcs ont été contraints de substituer aux anciennes citernes, sont si mal construits, que leur comparaison avec l'aqueduc des Grecs a dû donner à celui-ci une assez grande réputation. Cet édifice bâti du temps de Justinien, ne présente toutefois rien d'intéressant, ni du côté de la hardiesse, ni du côté de la légèreté. On y voit encore moins le bon goût de l'architecte, qui semble ne s'être attaché qu'à tromper l'œil par la coupe des piles en lui présentant l'apparence de masses en l'air, tandis que ces cônes renversés forment des renforts beaucoup trop saillans dans leurs bases. Un mélange de grands arceaux gothi-



ques & de petits arcs à plein ceintre , ne font ni plus hardis ni plus agréables ; & j'ai seulement observé avec quelque intérêt que cet édifice pouvoit fixer l'époque où le bon goût de l'architecture a commencé à se dégrader chez les Grecs.

Les aqueducs des Turcs sont d'un genre plus déterminé ; nulle proportion dans le dessin , nul choix dans les matériaux , aucun talent , aucune propreté dans leur emploi : on est étonné de l'immensité du travail , on est indigné de son imperfection ; & tout annonce également que la force a fait agir l'ignorance , & que l'avarice l'a soudoyée.

Ces défauts se présentent d'une manière moins frappante dans les Mosquées que les Empereurs Turcs ont bâties à Constantinople ; parce que tous ces édifices construits sous les yeux des Sultans & sur le modèle de Sainte Sophie sont plus ou moins décorés , & toujours assez soignés par la crainte & l'amour-propre des Grecs ou des Arméniens qui en sont les entrepreneurs. Il y a même des Mosquées (1) qui , bâties sur le plan de cette ancienne église

---

(1) La Mosquée de Sultan Achmet & celle de Chekzadé sont d'une construction plus svelte ; & la première , décorée de six minarêts , est située sur la longueur de la place de l'Hyppodrome.

grecque, ont surpassé leur modèle; mais ce modèle est bien éloigné d'être un chef-d'œuvre, & l'on doit présumer qu'un examen plus réfléchi auroit empêché les voyageurs de prodiguer des éloges à la structure de Sainte Sophie. Si ces voyageurs eussent été plus habiles en architecture, ils auroient conclu du seul déplacement des colonnes, qu'après avoir économisé dans le premier plan les masses nécessaires à la solidité, on les avoit exagérées dans les contreforts dont on a ensuite appuyé cet édifice. Ils auroient encore vu, en mesurant de l'œil l'arc de la coupole extérieure, que la voûte plate qui sert de plafond, n'offre qu'une hardiesse illusoire, & qu'indépendante de l'édifice, loin de s'y appuyer, elle est suspendue par le plein-cintre qui la recouvre. On m'a même assuré que cette coupole intérieure étoit construite en pierres-ponces liées avec une pâte très fine de ciment & de chaux, ce qui réduit à rien cette prétendue merveille. La décoration intérieure ne fait pas plus d'honneur au siècle de Constantin (1). Une grande quan-

---

(1) On prétend que cet édifice, bâti par Constantin, & détruit par un tremblement de terre, fut réédifié par Justinien; mais il semble qu'on ne doit attribuer à ce dernier Empereur que les masses de

tité de colonnes espacées sans proportion, & dont le module semble avoir été méconnu dans leur hauteur, dans leurs bases & dans leurs chapiteaux, aucun ordre dans les entablemens, aucune règle, aucun goût dans les profils, ne méritoient pas tant de célébrité : on ne peut en effet admirer dans cet édifice que la richesse & l'abondance des matériaux, dans lesquels on seroit tenté de reconnoître les riches débris qu'on ne retrouve plus à Delphes ni à Délos.

Mais la beauté des Mosaïques qui décoroient le plafond de Sainte Sophie ne peut être contestée; j'y ai encore apperçu le bout des ailes des quatre Chérubins qui étoient appuyés sur la corniche à la naissance de la voussure des quatre piles. L'obstination des Turcs à barbouiller cette coupole avec une eau de chaux, ne laisse plus rien appercevoir aujourd'hui de ces Mosaïques; & l'on acheve d'ailleurs de les détruire en continuant d'en arracher des lambeaux qu'une barbare curiosité achete de l'avarice & de l'ignorance aussi barbare qui les détruit.

---

pietre en contrefort qu'il a fait élever extérieurement pour appuyer les piles que des tremblemens de terre avoient fait céder. L'effet de ces secousses est encore marqué par l'inclinaison des colonnes dont les bases de bronze n'appuyent plus également.

Quelques morceaux de ces Mosaïques qui se séparent en cristaux de trois à quatre lignes cubes, envoyés à Vienne pour y être taillés, ont donné des pierres de différentes couleurs d'un beau feu & d'une grande dureté.

Le mépris des Turcs pour l'ouvrage le plus recherché que l'on connoisse, ne laisse aucun doute sur la simplicité des ornemens qui parent leurs autres Mosquées. Ces ornemens se réduisent à quatre grands tableaux, dans lesquels sont écrits séparément les noms des quatre disciples de Mahomet : plusieurs passages du Coran sont également écrits dans différens endroits, & particulièrement vers la tribune où ce livre révééré est lu pendant la méditation qui précède la priere. J'ajouterai que les femmes, également admises dans les Mosquées, ne s'y placent que dans l'endroit qui leur est destiné ; & quand les mœurs des Turcs n'auroient pas décidé cette séparation, on pourroit leur pardonner de l'avoir établie dans les temples, où l'ordre & le silence devroient avertir constamment que si les besoins de la vie ont placé des bornes & fixé des intervalles dans le culte qu'on rend à l'Eternel, une adoration respectueuse ne peut avoir aucun terme dans le temple qui lui est consacré.

Un chant aérien substitué au bruit des cloches, annonce les heures de la priere dans une



formule arabe qui réunit l'unité de Dieu, la mission du Prophète, les prières & les bonnes œuvres. Les Muezzines de chaque Mosquée (1) montent à cet effet sur leurs minarets. Ces espèces de clochers qui ressemblent à des colonnes, sont de petites tours creuses, de quatre à cinq pieds de diamètre; elles s'élevent sur une égale épaisseur depuis l'angle des Mosquées jusqu'à la hauteur des coupoles, où une galerie de vingt à trente pouces de faillie communique à l'escalier tournant qui y conduit par une petite porte toujours orientée du côté de la Mecque. Le minaret, diminué alors d'environ un quart de son épaisseur, continue à s'élever d'un cinquième ou d'un sixième en sus, & se termine par un capuchon pointu revêtu de plomb & terminé par une sorte de croissant, dont les deux extrémités recourbées en volutes & très rapprochées, enferment ordinairement le nom de Dieu découpé dans le métal même. Les grandes Mosquées ont plusieurs de ces minarets, à chacun desquels on double & on triple les galeries: mais ceux de Sainte Sophie

---

(1) Muezzines, crieurs des Mosquées: c'est un office que l'Iman fait lui-même dans les petites cures; mais dans les grandes Mosquées c'est une fonction séparée.

n'en ont qu'une ; ils sont aussi les moins élevés & les moins sveltes (1).

Ce seroit sans doute ici le moment de fixer les idées sur la valeur que les Turcs attachent au croissant : mais j'aurai occasion de traiter cet objet en parlant de l'artillerie du Grand-Seigneur ; & je me bornerai présentement à observer qu'en faisant reconstruire le Palais du Visir après l'incendie dont j'ai parlé, l'architecte employa des fleurs-de-lis à quatre feuilles pour ornement final de la coupole qui couvre la porte de séparation des deux cours. Il substitua cet ornement aux croissans qui décoroient l'ancienne porte ; il avoit observé cette petite décoration au Palais de France, il en adopta l'emploi, & personne n'imagina que cela pût rien signifier.

Par une recherche du même genre, mais d'un effet bien différent, deux colonnes de verre antique, placées pour décorer la principale porte du Sérail, sont appuyées sur leurs chapiteaux : je m'en suis plaint au Surintendant des bâtimens, qui m'a judicieusement observé que les feuillages des chapiteaux, artistement

(1) Ces minarets, qui ont sans doute été les premiers construits après la prise de Constantinople, sont devenus désagréables à voir par la légèreté & la hardiesse de ceux qu'on a bâtis depuis.

sculptés, méritoient bien qu'on les tint à portée d'être admirés.

L'enceinte de Constantinople du côté de la mer fait également gémir : on y observe une forêt de colonnes rangées en travers & sur plusieurs couches qui servent de fondement à ces hautes murailles ; & les plus riches débris confondus parmi les plus vils matériaux, présentent à chaque pas le tableau attristant de l'ignorance & de la barbarie confusément mêlées avec les précieux restes du savoir des anciens Grecs.

Pour achever de peindre les Turcs, & pour donner une idée de leur orgueil stupide, il suffira de citer un de leurs adages favoris :

La richesse aux Indes,

L'esprit en Europe,

Et la pompe chez les Ottomans.

Le tableau de la marche du Grand-Seigneur, le jour de son couronnement, a pu donner une juste idée de cette pompe dont ils sont si glorieux : mais je dois cependant convenir qu'il y a quelque chose de brillant & d'assez imposant dans le cortège qui accompagne le Sultan lorsqu'il sort par mer. La grace, la légèreté, la richesse de ses bateaux, ne peuvent être comparées à rien de ce que nous avons dans ce genre. Sa Hauteffe a seul le droit du Tandelet

délet couvert d'écarlate , surmonté de trois lanternes dorées , & armé de vingt-six rameurs ; un semblable bateau qui fuit à tout événement , lui sert toujours pour son retour. Les différens Officiers de sa Cour l'accompagnent chacun dans les bateaux qui leur sont destinés , & dont le grand nombre joint à la précision des coups de rames & à la vitesse des bâtimens , présente l'aspect le plus majestueux joint au coup-d'œil le plus agréable.

Lorsque le fils du Grand - Seigneur est d'âge à sortir en public , son bateau également armé de vingt-six rameurs est distingué par le Tandélet bleu : après quoi le Visir est le seul qui puisse avoir un Tandélet ; mais il doit être verd , & son bateau ne peut être armé que de vingt-quatre rameurs.

Le Mufti exposé dans le sien aux intempéries de l'air comme le dernier particulier , n'est distingué que par neuf paires de rames & le droit d'avoir deux hommes sur chaque banc. Les autres bateaux des Grands , dont le nombre de rames est également déterminé suivant l'importance de leurs charges , n'ont qu'un rameur à chaque banc , ainsi que les Ambassadeurs étrangers qui n'ont également aucun droit de Tandélet.

Mais les bateaux du Harem destinés à transporter les femmes du Grand-Seigneur , sont



armés de vingt-quatre rameurs, & ont des Tandelets blancs couverts & fermés tout-autour par des jalousies. On prépare aussi pour les y recevoir des murailles de toile, dont on forme une petite rue étroite qui de la porte du Sérail aboutit à ces bateaux. Lorsqu'elles sortent pour la promenade, ce qui est très-rare, on entoure également avec des toiles le Harem champêtre qui leur a été destiné, & dans lequel on les introduit avec la même précaution. Des Eunuques noirs environnent cette enceinte; & des Asséquis (1) armés de carabines forment une seconde ligne de circonvallation pour défendre les approches. Malheur à celui qui ignoreroit ces dispositions & se mettroit à portée de la balle; le coup de la mort lui donneroit le premier avis. C'est ainsi que les femmes de ce Prince, toujours parquées comme des moutons, jouissent quelquefois du plaisir de respirer le grand air.

Ce divertissement extraordinaire ne donne pas sans doute une grande idée des plaisirs habituels qui régnerent dans le Harem du Grand-Seigneur. On pourroit même croire que les femmes y existent d'une manière moins agréable

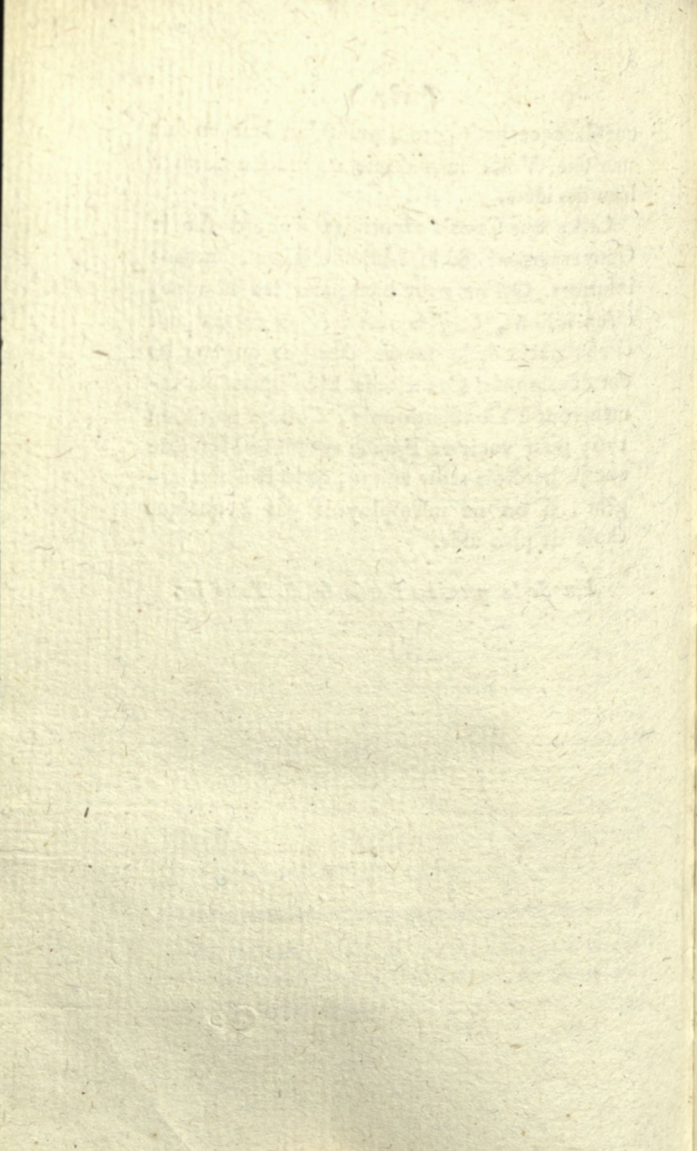
---

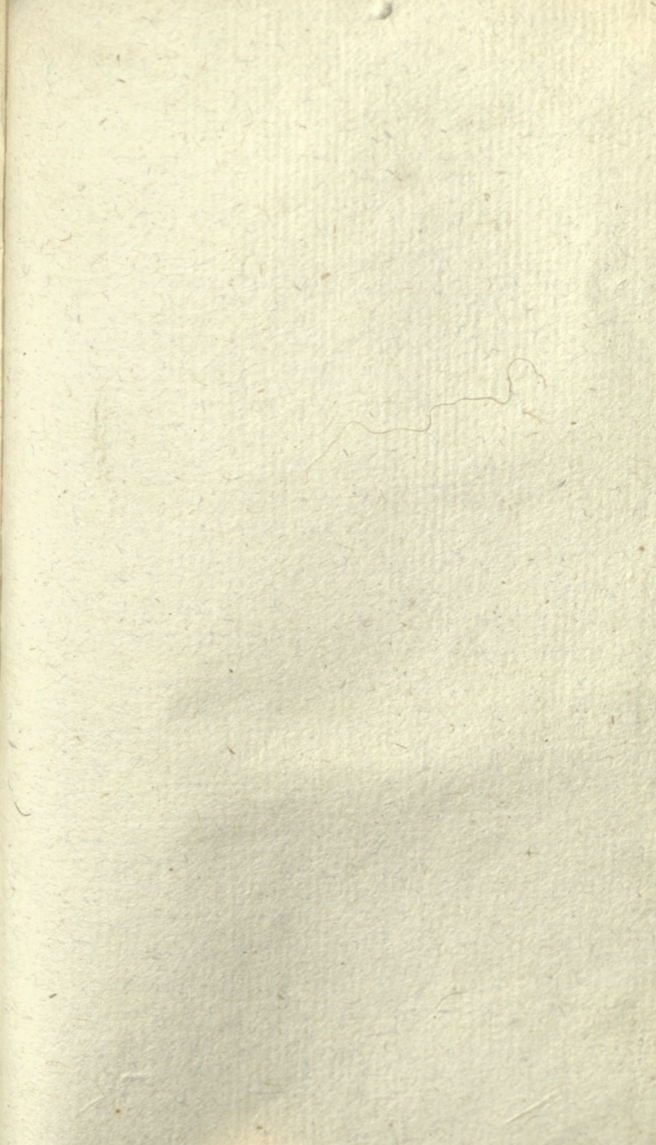
(1) Bostandgy-Asséquis : c'est une troupe d'élite qui fait l'office de la Prévôté de l'Hôtel; ce sont les grenadiers des Bostandgis.

que dans ce petit parc , puisqu'on leur en fait une fête. Voilà sans doute de quoi réformer bien des idées.

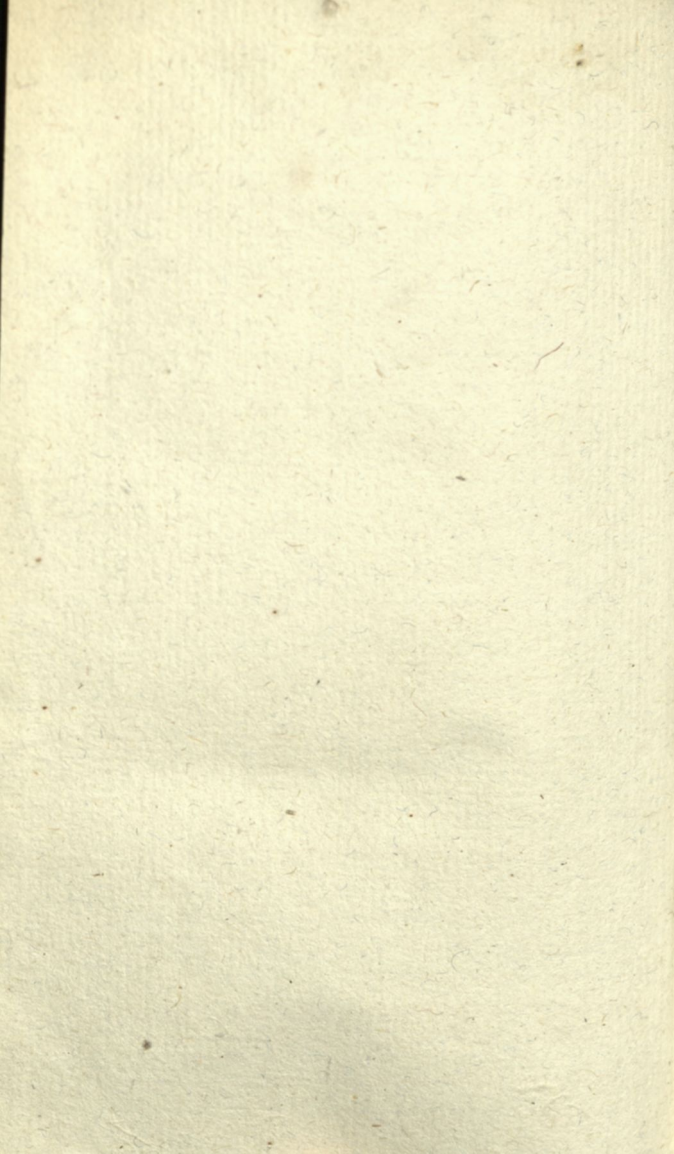
Celles que j'avois recueillies d'abord sur le Gouvernement & le Militaire Turc , étoient informes. On ne peut bien juger les hommes qu'en action , & j'en réserve les détails aux circonstances de la guerre dernière qui me les ont développés. Ces détails historiques me rameneront à Constantinople , d'où je partis en 1763 pour venir en France avertir le Ministère que je perdrois mon temps , & le Roi son argent , si on ne m'employoit pas à quelque chose de plus utile.

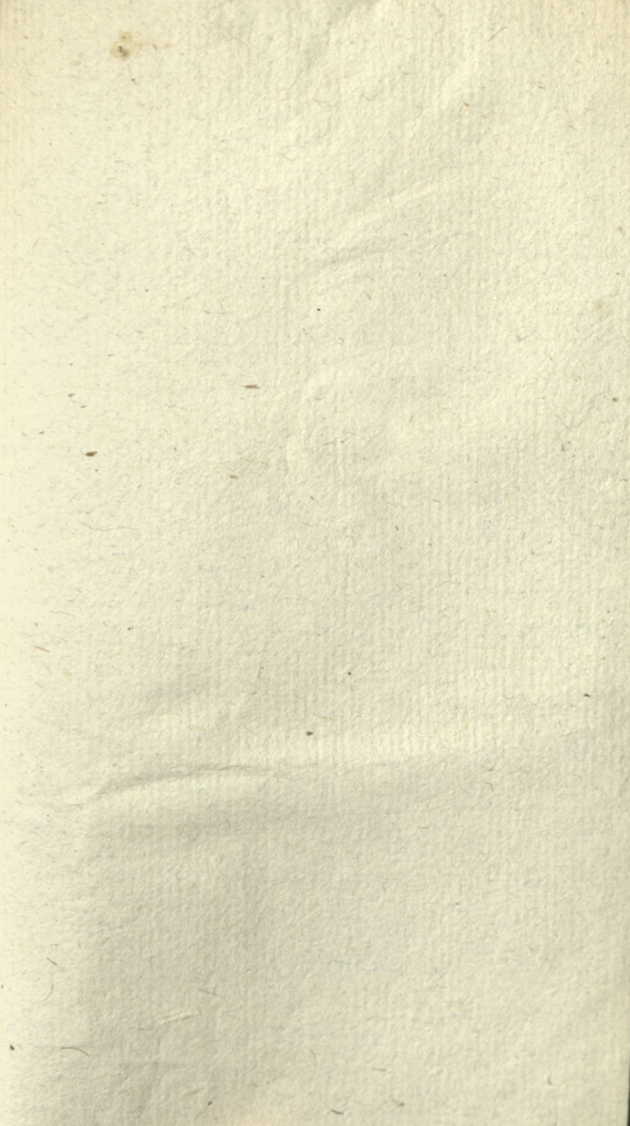
*Fin de la premiere Partie & du Tome 1er.*

















# Date Due

MAY 14 1950

JAN 18 1985

